

DOM ALEXIS PRESSE

les plus beaux écrits

de

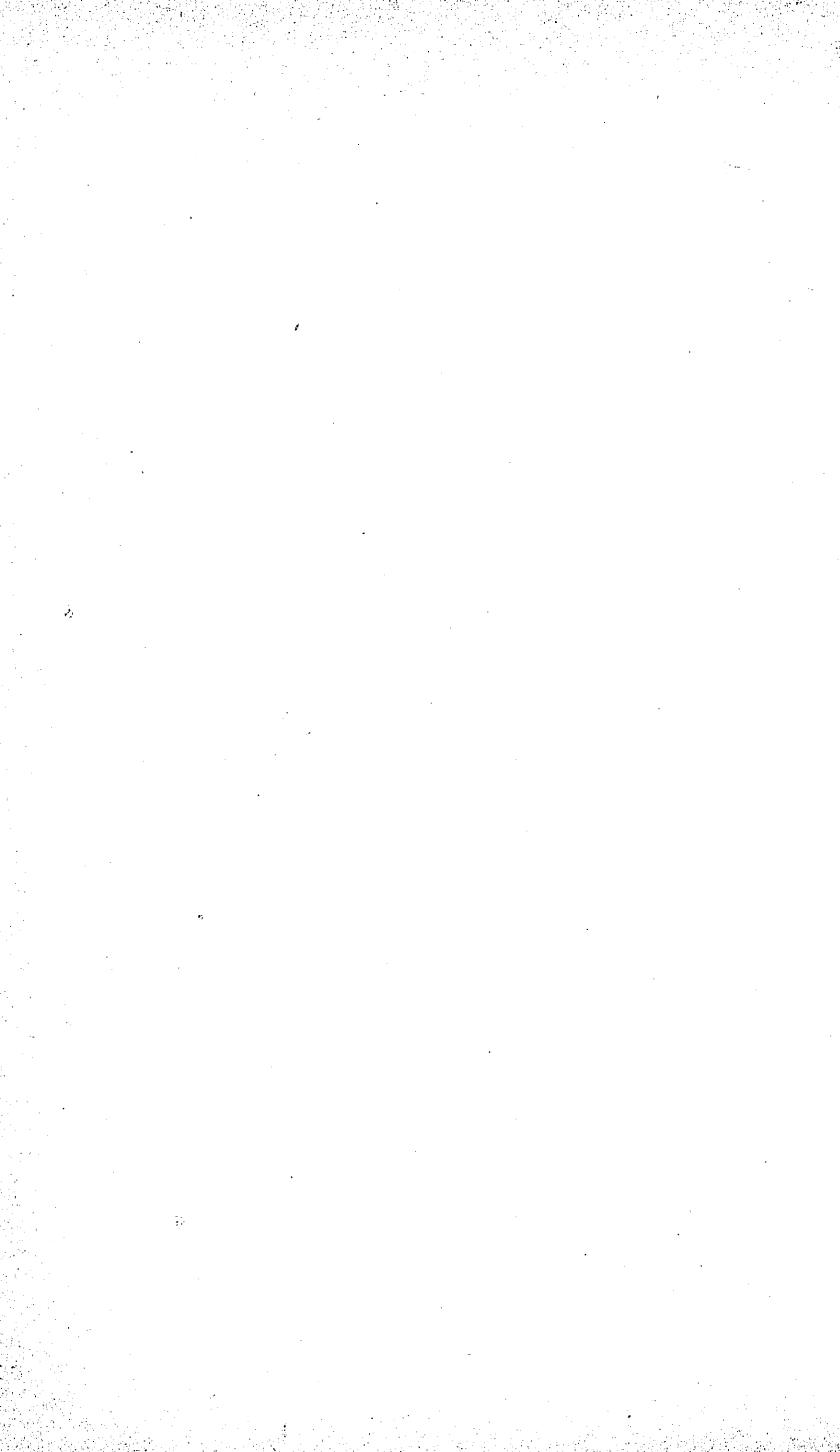
SAINT BERNARD

Introduction historique de
DANIEL-ROPS

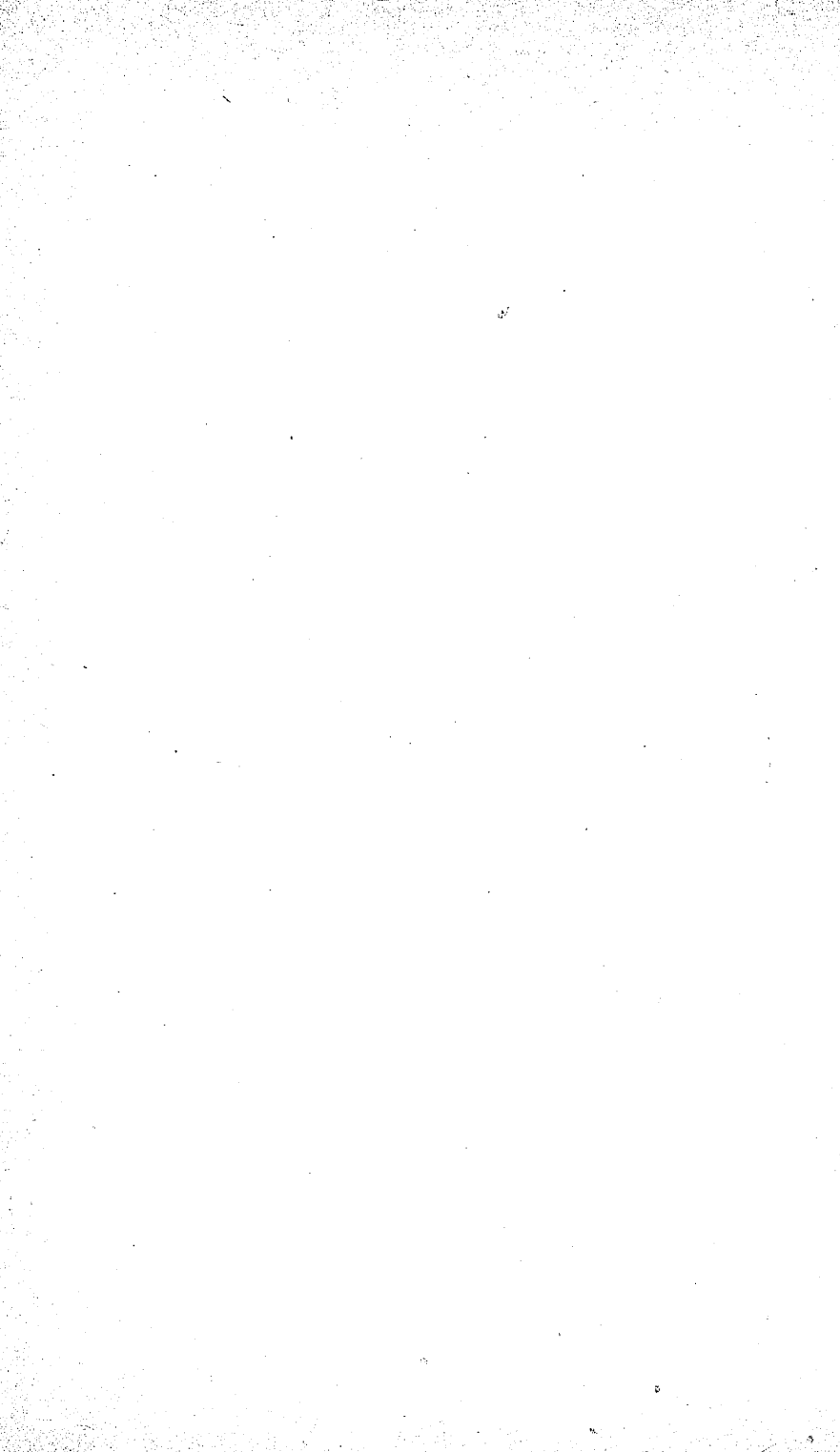


LA COLOMBE

29



**LES PLUS BEAUX ÉCRITS
DE SAINT BERNARD**



DOM ALEXIS PRESSE

Abbé de Boquen

Bernard de Clairvaux, Saint

LES PLUS BEAUX
ÉCRITS

DE

SAINT BERNARD

Introduction historique
de

DANIEL-ROPS

LA COLOMBE

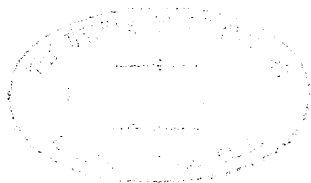
EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER

5, rue Rousselet, 5

PARIS

BX890
.B478

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN SAINT MORICE NUMÉROTÉS
DE 1 A 50



Copyright 1947 by a Colombe, Éditions du Vieux-Colombier.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous pays.

Gen. Lib.

INTRODUCTION HISTORIQUE

I

L'HOMME ET SON MESSAGE

[Il y a huit siècles, en terre occidentale, l'homme le plus célèbre était un Français, Bernard, abbé de Clairvaux. On voit ainsi surgir, dans le cours de l'histoire, de ces personnalités rayonnantes et significatives qui, tout ensemble, expriment leur époque dans ce qu'elle a d'essentiel, et inscrivent, au plus profond des sociétés du temps, la marque de leur génie. Si l'on considère le mystérieux accord entre ce moine blanc et les aspirations de ses contemporains, le rôle qu'il assumait dans tous les grands événements, le sceau ineffaçable dont il marqua, depuis lors et jusqu'à nos jours, la spiritualité chrétienne, le ^{xii}^e siècle doit être dit « le siècle de saint Bernard », plus légitimement encore qu'on parle du siècle d'Auguste ou de celui de Louis XIV.

Regardons-le agir. Il n'est pas un des problèmes de son époque auquel il ne propose et bien souvent n'impose sa solution ; il n'est pas une décision engageant l'avenir qui ne procède plus ou moins de sa volonté. Les grands faits de son temps, quels sont-ils ? La croisade à reprendre ; le schisme à faire cesser ; les rapports à fixer entre la monarchie capétienne et l'Eglise, entre l'Empire et la

Papauté ; en chaque occasion Bernard de Clairvaux intervient. Il ne participe pas moins activement aux luttes de l'esprit ; le premier combat entre le rationalisme et la foi s'engage et il y prend une part déterminante. L'art même portera son empreinte et tout autant la façon de prier. Les contemporains ne s'y trompaient point qui s'inclinaient devant son prestige avec une unanimité surprenante, et qui, vingt ans après sa mort, en 1174, réclamaient de l'Eglise sa canonisation. « Dernier des Pères, dit Mabilon, mais certes non inégal aux premiers », Bernard réalise, avec une perfection dont il est peu d'exemples, l'accord entre l'homme d'action et l'homme de contemplation, entre le politique, le héros et le saint.]

D'autres grands mystiques l'avaient précédé en terre de France ; tel ce saint Anselme qui savait déjà si bien unir l'amour et la pensée et qui, participant au raid de Guillaume le Conquérant, était mort archevêque de Cantorbéry ; tel ce Jean de Fécamp, dont la *Confession théologique* et la correspondance contiennent des pages qu'une sainte Thérèse d'Avila ou un saint Jean de la Croix ne renieraient pas. D'autres seront ses émules en son temps : Guillaume de Saint-Thierry, son ami et son biographe, l'auteur de l'admirable *Lettre d'Or* ; Guigues le Chartreux, dont l'*Echelle du Paradis* contient de si profondes analyses des états mystiques ; ou Hugues de Saint-Victor, dont les méditations et même les rythmes font penser à Claudel et à Péguy. Mais aucune de ces saintes figures ne réalise, comme Bernard de Clairvaux, ce miraculeux équilibre entre la vie intérieure et l'action, entre ce qui est de ce monde et ce qui en dépasse les horizons.

Pourtant, ce n'est sans doute pas manquer à sa gloire que de reconnaître qu'il ne figure point parmi les saints les plus populaires de France. Au prix de saint Louis ou de Jeanne d'Arc, on le dirait presque méconnu. De lui, nos enfants n'apprennent guère qu'un nom, quelques lignes. Bien sûr, on aperçoit sa blanche silhouette mince,

sur l'esplanade de Vézelay, prêchant la seconde croisade. Mais c'est déjà se croire érudit que d'être au fait de sa lutte contre Abélard.

La destinée de saint Bernard semble avoir eu pour sens de réfuter par le plus éclatant des exemples quelques erreurs aux racines solides. A ceux qui voient en tout mystique un anormal et dans tout contemplatif une sorte de déserteur de la vie, cette personnalité si parfaitement équilibrée, cette nature sans cesse engagée dans le risque, opposent un démenti complet ; et l'on se souvient, à son propos, de la sage remarque de Bergson : « Les grands mystiques ont généralement été des hommes et des femmes d'action, d'un bon sens supérieur. » Il ne réfute pas moins, par ce qu'il est, la conviction des réalistes et des politiques qui voient dans tout événement son côté exclusivement matériel et terre à terre ; il montre que, même dans l'ordre le plus pratique, la sainteté peut être efficace et que l'intervention surnaturelle est aussi un fait d'histoire.

Mais surtout, il apporte un double témoignage que, par delà dix-huit siècles, nous avons à recueillir. Il affirme la suprématie d'une doctrine purement spirituelle sur les combinaisons les plus habiles et les plus subtils calculs de la diplomatie ; là où la force se découvre impuissante, l'amour peut encore résoudre les problèmes. D'autre part, toute son action vise à susciter, dans les milieux où il vit, ce principe aristocratique, entendu au sens profond du terme, sans lequel les sociétés glissent inéluctablement à l'abîme ; l'essentiel de son message est un appel permanent aux meilleurs. Primauté du spirituel, nécessité des élites ; si différents que soient des faits du xii^e siècle les drames obscurs où se débat notre monde, il n'en reste pas moins que pour une civilisation hantée jusqu'à l'angoisse par les fantômes de la force et qui sent menacées les plus vitales de ses raisons d'être, ce sont bien là les affirmations fondamentales, hors desquelles il est vain de prétendre rebâtir un monde.

COMMENT CONNAISSONS-NOUS SAINT BERNARD ?

A qui veut étudier cet homme prodigieux, une chance est donnée, qui n'est point si fréquente pour ses contemporains. Nous possédons de lui et sur lui un grand nombre de textes ; sa vie, son action et son œuvre nous sont bien mieux accessibles que celles de maints hommes illustres du moyen âge.

Au premier rang de ces documents précieux, il faut placer ses lettres ; nous n'en conservons pas beaucoup moins de cinq cents. Déjà, de son vivant, elles étaient certainement tenues pour pièces fondamentales, car plusieurs furent publiées. Toutes constituent des témoignages singulièrement suggestifs. Bernard, qui les dictait avec une minutie extrême, s'y révèle tout entier, chaleureux, énergique, violent parfois, ironique et même partial, mais, si passionné qu'il soit, mû par le seul souci de servir Dieu et les âmes. A qui s'adressent-elles, ces lettres ? A tout le monde, à tous les grands hommes du temps, aux Papes, aux empereurs, aux rois, aux ducs, aux cardinaux, aux abbés, aux professeurs, aux philosophes. A tous, il sait dire exactement ce qui convient. Pour chaque cas, il a une solution prête, un conseil à donner, au besoin une réprimande à faire. On reste confondu de la variété des problèmes qui furent proposés au grand moine et, plus encore, de l'intelligence qu'il met à les résoudre. Présence d'esprit, courage, activité inlassable, sûreté de jugement : sans cesse, il faudrait utiliser ces mots pour caractériser Bernard tel qu'il apparaît dans ses lettres.

Le second ensemble de documents est constitué par ses sermons. Autant qu'épistolier, il fut orateur abondant. On connaît de lui près de deux cent cinquante prédications. Il les prononçait en latin, selon l'usage ecclésiastique du temps, et la plupart retentirent aux voûtes de la salle capitulaire de Clairvaux. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour commenter la divine Parole : les fêtes litur-

giques, dont il louait avec magnificence la signification ; les textes de l'Écriture, qu'il connaissait à fond ; les épisodes de la vie de la Sainte Vierge ou des saints. Un des ensembles les plus considérables de cet enseignement oral est un commentaire aux premiers chapitres du *Cantique des Cantiques*, quatre-vingt-six sermons d'une invention inépuisable, d'une poésie souvent haute : le *De Cantica* que certains tiennent pour son chef-d'œuvre. Dans la même ligne que ses prédications sont ses *Traités*, que nous rencontrerons au cours de son action, dont chacun se réfère à une intention précise, à une occasion d'engagement, mais où s'exprime la doctrine chrétienne la plus ferme qu'on puisse imaginer. Quand, en 1830, l'Église proclamera *Docteur*, au même titre qu'un saint Irénée ou un saint Augustin, le grand moine blanc de Clairvaux, l'hommage qu'elle lui rendra ainsi sera de simple justice : immense et cohérente, précise et audacieuse, la pensée de Bernard est bien une des pierres fondamentales du monument chrétien.

Quant à sa vie, avant même que le xii^e siècle fût achevé, elle avait tenté la plume de quatre auteurs. Tous d'ailleurs ne se valaient pas, de ces biographes bien intentionnés. La quatrième de ces *Vies de Bernard* est légendaire : la troisième n'est qu'un recueil de fragments ; la seconde résume la première. Ce qui fait que le vrai document, le seul d'intérêt fondamental, c'est la *Vita prima*, dont les cinq livres furent rédigés par des amis directs de Bernard, de son vivant ou très peu de temps après lui, dans le plein rayonnement de sa gloire, mais nullement sans méthode ni précaution. Guillaume de Saint-Thierry, à qui l'on doit le premier livre, avait connu de très bonne heure le fondateur de Clairvaux et semble avoir, tout aussitôt, pensé à faire œuvre de biographe du grand homme ; il s'entoura de documents, de témoignages, et si, mourant en 1147, il laissa l'œuvre très inachevée, du moins avait-il fixé les méthodes et fourni le modèle. Ernaud de Bonneval

la continua : c'est lui, notamment, qui rapporta l'affaire, si curieuse, du schisme d'Anaclet et l'intervention qu'y fit Bernard. Les trois derniers livres furent composés par Geoffroy d'Auxerre, une « conquête » du saint : ancien disciple d'Abélard, il devint en 1140 secrétaire de Bernard et non seulement se fit son biographe mais aussi son éditeur, car on lui doit la première collection de lettres et pièces diverses qui constituent la *Vita tertia*.

A côté de ce document d'un prix inestimable, d'autres existent encore, vis-à-vis desquels on se sentira plus méfiant. Geoffroy d'Auxerre lui-même, esprit prudent, semble avoir écarté des manuscrits revus par lui bon nombre de prophéties et de miracles qu'on avait attribués à Bernard. Les hagiographes de l'époque abusent, on le sait, du merveilleux, et des disciples zélés ont bien pu arranger des fables autour d'une existence qui n'a pourtant pas besoin de fantastique pour être surhumaine. Le *Liber miraculorum* qui nous a été transmis à la suite de la *Vita Prima*, recueil de témoignages sur des faits étranges qui se seraient produits en 1146-1147, lorsque fut prêchée la Croisade dans les régions rhénanes, abonde en guérisons d'aveugles, de muets, de sourds et de bancroches. On ne saurait pourtant révoquer tous ces faits extraordinaires, car Bernard lui-même, si modeste à parler de ses dons, reconnaissait à la fin de sa vie que Dieu l'avait doué de puissances singulières, et la voix unanime de ses contemporains le tenait pour un thaumaturge exceptionnel.

Au total donc, un des personnages les mieux connus du moyen âge français, tel se présente à nous Bernard. Et de ces textes, de ces œuvres, de ces témoignages, ce qui se dégage, c'est une personnalité à la fois humaine et grandiose, qui touche l'âme et passionne l'intelligence, un des modèles les plus parfaits que l'on sache de Chrétien et de Français.]

II

LA VOCATION

JEUNESSE D'UN FUTUR SAINT

Au nord de Dijon, « cité aux beaux clochers », la butte de Fontaines n'est qu'un éperon de ce Mont-Affrique où César fit camper ses légions ; la hauteur en est modeste, mais la pente assez roide, et, au sommet de cette autre « colline inspirée », se découvre le panorama ocre des plaines de Saône, les hauteurs du Jura et, à l'extrême horizon, l'étincellement des Alpes aux reflets bleus. Non loin, vers le sud-ouest, commence la côte bourguignonne, aux titres fastueux, les vignobles du Richebourg, du Pommard, du Corton, et les Clos-Vougeot, et les Volnay, et les Chambertin. Mais l'adolescent qui, du haut des terrasses paternelles, considérait ce paysage, vers la fin de l'été 1111, avait moins de regards pour ces vastes perspectives et l'harmonieux équilibre des masses et des plans, que pour une plaque sombre, étalée dans la plaine par delà les vignes, et où le moutonnement d'une forêt cachait un couvent.

Il avait alors vingt et un ans, étant né en 1090, troisième des sept enfants que Tescelin, châtelain de Fontaines, avait eus d'Aleth, fille du puissant seigneur de Montbard. L'une et l'autre souches étaient de bonne noblesse bourguignonne ; par sa mère, apparentée aux comtes de Tonnerre,

Bernard avait même un peu de sang ducal. Cette origine nobiliaire n'est pas signalée ici vainement ; elle explique sans doute tels traits de son caractère où, sous la douceur du saint, persistera toujours l'audace violente de l'homme d'armes ; mais, plus profondément, elle fait sentir par quoi l'action de Bernard se relie, par le plus instinctif de son être, à cet idéal de chevalerie qui a animé tout le moyen âge dans ce qu'il eut de meilleur, et hors duquel on ne peut comprendre ni un saint Louis, ni une Jeanne d'Arc, non plus que pénétrer Dante ou étudier les Croisades.

Au surplus, dans la féodalité de Bourgogne, Tescelin occupait une place de choix. Ses terres semblent avoir été fort étendues ; à la cour du duc Eudes, il avait réputation de sage jurisconsulte et de chevalier preux. Aleth était une femme exquise et une sainte. On l'avait vue souvent, non seulement visiter les pauvres, mais encore laver leur vaisselle et faire leur cuisine. Elle éleva avec tendresse et fermeté ses six garçons. Pour surveiller leurs études, elle s'installa à Châtillon, dans une maison que possédait la famille, et y resta aussi longtemps qu'il le fallut. Là, sur le coteau escarpé qui domine la Seine, était ouverte une des plus célèbres écoles de la Bourgogne : celle de Saint-Vorles, que tenaient des chanoines réguliers, relevant de l'évêché de Langres. Bernard reçut de ces maîtres une instruction excellente ; il étudia surtout le « trivium », grammaire, rhétorique et dialectique ; la lecture et l'explication d'Horace, Virgile, Ovide, Cicéron, Lucain, Stace, Boèce lui formèrent un style latin de choix. C'était à l'époque l'essentiel de ce que nous nommerions des « études secondaires ». Il n'eut du « quadrivium », nos études supérieures, que des notions assez élémentaires, excepté en musique. Il paraît avoir été écolier très attentif, un peu timide, disciple respectueux, camarade délicat ; on rapporte qu'il aimait déjà la solitude et qu'il lisait avec ferveur la Sainte Ecriture.

Il rentra à Fontaines pour assister à la mort de sa mère.

Et ce fut la suprême leçon qu'il reçut de cette femme admirable. Se sentant atteinte sans espoir, Aleth voulut mourir dans la discrétion la plus extrême, dans la plus totale humilité. Elle interdit qu'on modifiât rien aux cérémonies prévues pour la fête paroissiale, dont c'était le moment ; elle exigea même, selon la coutume, que le clergé vînt, tandis qu'elle se mourait, banqueter au château. Dans sa chambre, elle reçut l'onction suprême et la communion et, cependant que les clercs, groupés autour de son lit, chantaient les litanies des saints, de sa voix déclinante, elle leur donnait les réponses ; aux derniers mots, elle s'endormit en Dieu. Ce sont là des images qu'une âme adolescente n'oublie guère ; jusqu'à sa mort, Bernard évoquera l'image exemplaire de celle qui l'avait guidé sur le chemin de la vie divine, et l'hommage sera juste, de ses successeurs à Clairvaux qui, en 1250, transporteront de la crypte dijonnaise de Sainte-Bénigne à l'église du couvent la mère de leur fondateur. Dans la lignée de ces mères chrétiennes qui jalonne le moyen âge, à côté de Blanche de Castille, Aleth de Fontaines mérite de survivre ; sans ces femmes exceptionnelles, ni saint Bernard ni saint Louis n'eussent été ce que nous les connaissons.

L'APPEL DE CITEAUX

En 1111, Bernard était un adolescent magnifique, un grand jeune homme, mince et de digne maintien. Le regard des yeux bleus était doux, mais aussi rayonnait d'audace. Un large front disait l'intelligence ouverte. Tous ses contemporains sont d'accord pour l'affirmer ; dès sa jeunesse, il s'imposait déjà par un singulier prestige, le prestige de ceux dont l'aspect physique est mystérieusement accordé à la grandeur spirituelle.

A un si beau garçon, le monde, on le sait trop, offre des milliers de pièges. Les biographes ont sans doute

exagéré les désirs de la chair qu'aurait eu à vaincre leur modèle, afin de rendre plus éclatante sa victoire. Une anecdote célèbre ne nous montre-t-elle point le jeune Bernard, hanté par l'image d'une jolie femme qui le poursuivait jusqu'au milieu de ses méditations pieuses, courir à l'étang proche et s'y jeter tout habillé ? La vérité a pu être moins romanesque.

Les tentations de l'esprit, pour être moins tumultueuses, durent être plus puissantes en lui. Un problème se posa à l'adolescent, qu'un bain glacé ne pouvait point résoudre. Entre l'étude des choses profanes et celle, exclusive, des choses divines, quel choix ferait le brillant élève de Saint-Vorles, le fils d'Aleth ? Un moment, son cœur se sentit partagé. Un de ses oncles, Gaudry, âme noble et profonde, reçut ses confidences et l'orienta vers la voie qui sera celle du saint. Et le jour vint où la décision première se trouva prise, où renonçant à la tentation de poursuivre de brillantes études, Bernard annonça son intention d'entrer au couvent. Mais là, de nouvelles difficultés surgirent, qui n'étaient plus seulement intérieures. Au jeune homme qui cherche sa route, il semble que les parents et les aînés, en multipliant les objections et les obstacles, n'aboutissent qu'à rendre plus difficile le choix. La résistance de son père, les arguments de ses proches, tout se mêlait en lui à sa plus intime discussion. Tantôt il songeait à partir pour l'Allemagne, où de célèbres écoles pouvaient l'attirer ; tantôt il demeurerait, sur la terrasse de Fontaines, des heures à deviner, dans l'épaisse forêt de la plaine, ce couvent de Cîteaux qui l'appelait.

Ce débat d'une âme, ce choix qui décide d'une vie, c'est donc dans l'ardeur et le trouble de la vingtième année qu'il faut les replacer pour les comprendre. Il faut aussi se souvenir que Bernard fut toujours doué d'un tempérament extrême qui ne fit jamais rien à demi. Le printemps de 1111 fut pour lui un temps d'âme obscure, mais dont il sortit par la porte grande ouverte de la lumière. Cîteaux,

cela va être l'option décisive à laquelle on se résout, avec une violence que l'âme atténuera trop vite, avec une sorte de rage contre soi-même, mais aussi dans l'espérance et la généreuse attente, lorsque l'on a vingt ans.

Bossuet, dans une page célèbre du *Panégyrique* qu'il lui a consacré, a magnifiquement évoqué cet adolescent tout dévoré par le zèle divin. « Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne lui permet rien d'assis ni de modéré. » Toutes ces puissances frémissantes de la jeunesse, que d'autres utilisent à de bien autres desseins, Bernard va les vouer à cette cause qu'il a décidé de servir, et la seule folie dont se remplira son âme sera la folie de la Croix.

Le fait spirituel tenait, dans la vie d'alors, une place que nos contemporains ont peine à mesurer. Certes, il serait absurde de se représenter l'humanité du moyen âge comme une société de saints : la violence, la superstition, l'injustice, maintes douteuses pratiques ne s'y voyaient que trop. Mais la civilisation portait, au plus profond de soi, l'empreinte de la loi chrétienne ; toute grande aspiration des âmes s'exprimait naturellement en termes chrétiens ; et les problèmes de la foi et du salut étaient considérés avec une gravité, une ardeur quasi unanimes. Les couvents, en cette fin du xi^e siècle, comptaient les moines par centaines, et le désir de vivre selon la règle tourmentait d'innombrables cœurs.

La grande Cluny, la citadelle de la tradition bénédictine, d'où était sorti, un demi-siècle plus tôt, ce prodigieux Hildebrand qui, devenu pape sous le nom de Grégoire VII, avait si énergiquement réformé l'Eglise, cette Cluny des moines bâtisseurs d'églises et supports solides de la civilisation chrétienne, traversait alors une crise. Non pas, à proprement parler et comme on l'a beaucoup dit, qu'il y

ait eu chez elle décadence ; mais engagée dans le système féodal par son immense réussite même, enrichie par des dons incalculables, elle subissait la menace insidieuse de la fortune ; en même temps, comme il arrive en toutes choses humaines, après deux siècles écoulés l'enthousiasme des premiers temps était plus ou moins devenu routine, et des observances adventices avaient quelque peu obli-téré la pureté de la règle.

Quelques moines qui, retirés dans la forêt de Collan, désiraient revenir à l'application littérale de la règle de saint Benoît, s'étaient groupés en 1075, à Molesmes, sous l'abbé Robert. Au nouveau couvent, très pauvre d'abord, les richesses avaient vite afflué et l'austérité s'était peu à peu relâchée. Robert était un personnage étrange, que certains ont dit pusillanime peut-être, mais qui, plus sûrement, était un pur contemplatif, impuissant à descendre au milieu des querelles humaines et à exercer un ferme commandement. Son rêve déçu, il s'était retiré dans les bois. Mais les moines de Molesmes l'avaient regretté, l'avaient rappelé ; il s'était laissé faire violence et avait repris le gouvernement de la communauté. Mais en quoi différait-elle de toute autre abbaye clunisienne ? Son domaine était étendu, son peuple nombreux, sa règle assez accommodante. C'était devant une telle situation qu'en 1098, le 21 mars, dimanche des Rameaux et fête du patriarche saint Benoît, le prieur Albéric et une vingtaine de moines avaient quitté Molesmes et s'étaient installés dans un lieu de vaste solitude, parmi les *cistels*, les roseaux de la Saône, fondant une abbaye nouvelle qui s'était nommée *Cîteaux*. Robert, qui avait fait partie du groupe des transfuges, l'avait quittée au bout d'un an, docile aux ordres du légat qui le renvoyait à Molesmes. Albéric l'avait remplacé, puis Etienne Harding.

Sous leur ferme direction, Cîteaux avait grandi. La réputation de ce couvent était fort sévère ; les fondateurs avaient désiré, non pas renforcer la dureté des observances

bénédictines (car à Molesmes il n'y avait pas eu dépravation morale et spirituelle) mais revenir à la pureté originelle de la règle, en retranchant tout ce qui s'y était ajouté d'inutile ou d'accommodant. C'est ainsi que, renonçant aux privilèges, biens et redevances que Cluny ne pensait pas mal faire en acceptant, Cîteaux n'avait de terres que juste ce qu'il fallait pour que ses moines pussent vivre, et encore devait-ce être du travail de leurs mains ! Si l'on ajoute que l'extrême pauvreté et les difficultés matérielles de toutes sortes qui marquèrent les débuts du nouvel ordre contraignirent souvent les premiers cisterciens à se priver de bien des choses que leur règle eût permises, on comprend le renom d'austérité farouche que l'abbaye des marais de Saône acquit vite.

. Vers 1110, elle traversait une crise grave ; la mort décimait ses habitants, le recrutement était nul ; le saint abbé Etienne en était réduit à la mendicité. Aussi la résistance que le jeune homme avait d'abord rencontrée auprès de son père n'avait-elle rien que d'explicable. Ce couvent où l'on vivait en paysan, à remuer la terre comme serf en corvée, ne semblait point au noble Tescelin correspondre à ce qu'il espérait pour son fils.

Mais ici apparaît, pour la première fois, ce mystérieux pouvoir de persuader et de convaincre qui rayonnera, toute sa vie, de la personne de Bernard. C'est, autour du prosélyte, une conjuration sainte. Son oncle Gaudry l'écoute, l'appuie et, en fin de compte, le suivra. Tour à tour, tous ses frères se laissent entraîner dans son sillage. Pourtant, la plupart d'entre eux sont hommes de guerre : l'un d'eux est même marié. Rien n'arrête le zèle dévorant de cet apôtre juvénile. A tous, il prédit que Dieu saura bien les prendre. Et Gérard, blessé au combat, considérant son sang qui coule, s'écrie, comme baptisé pour la seconde fois : « Désormais, je suis moine de Cîteaux ! » Et Guy, le jeune époux, abandonnant sa femme qui, de son côté, entre au cloître avec ses deux fillettes, s'inscrit à la troupe

fraternelle. Il en reste un encore, le plus jeune : Nivard ; il a quinze ans et ne peut aller au monastère. « Vois comme tu seras riche ! » lui disent ses aînés devant l'héritage paternel qu'ils abandonnent. « Quoi, vous prenez le ciel et me laissez la terre ! répliqua l'enfant. Partage que je refuse ! » Et il partira aussi pour Cîteaux.

Qu'eût pu faire Tescelin devant ce torrent de ferveur mystique ? Il se rendit à cette violence sacrée. « Soyez modérés, se borna-t-il à dire à ses fils. Je vous connais : on aura du mal à contenir votre zèle ! » Plus tard, lui-même rejoindra, sous la coule blanche de cistercien, ceux qu'il avait donnés à Dieu.

Au mois d'avril 1112, une troupe de nobles. — une trentaine, car maints amis avaient suivi l'exemple des jeunes de Fontaines — prenant le chemin humide des forêts, arrivait au seuil de Cîteaux.

« Que demandez-vous ? » interrogea l'abbé Etienne Harding. Et Bernard, au nom de tous, tombant à genoux, répondit la formule rituelle : « La miséricorde de Dieu et la vôtre ! »

III

CLAIRVAUX ET L'ORDRE CISTERCIEN

LE MOINE

Bernard a confié plusieurs fois que s'il entra à Cîteaux ce fut parce que la règle bénédictine littéralement suivie lui parut le seul moyen d'oublier « les délices du monde », de dompter l'exubérance de sa nature et de le faire monter vers Dieu. Aussi, dès son admission au couvent, se soumit-il à une stricte ascèse. Selon la coutume, il subit une année de noviciat, où il put, à son aise, fougueusement se mortifier. La règle prévoyait deux repas l'été, un repas unique durant la mauvaise saison ; le novice ne consumma de pain et de légumes que ce qui était indispensable pour ne pas défaillir. Mais, plus encore qu'un temps d'épreuves corporelles, cette année de noviciat fut vraiment pour lui un apprentissage de l'âme. Sa prière y fut incessante ; il lisait scrupuleusement l'Écriture et les Pères ; il empruntait sur un bref sommeil de six heures le temps de méditer ; il était si absorbé par le chant des sept offices du jour, qu'il ne remarqua même pas, à ce qu'on rapporte, le nombre de fenêtres de la chapelle ! Il mettait des étoupes dans ses oreilles pour éviter les rares distractions du parler. Au cours du travail manuel, auquel saint Benoît avait astreint ses fils pour leur libérer l'esprit, Bernard, qui

devait bêcher le jardin ou couper du bois, car il était peu habile aux rudes labeurs des champs, poursuivait son dialogue avec Dieu. Il s'étudiait, dira-t-il plus tard, « à recueillir et à placer en son cœur un faisceau formé de toutes les angoisses, de toutes les amertumes du Maître ». En un an, il dut parcourir un grand espace sur la route de la sainteté.

Enfin il fait sa profession : le voici revêtu de la simple tunique en serge qui descend jusqu'à mi-jambes, et de la longue coule de laine blanche dont le capuchon protège, contre les ardeurs du soleil ou des intempéries, le crâne dénudé. Le voici moine de Cîteaux.

Moine, voilà ce qu'il sera, totalement, essentiellement. Au milieu de ses voyages et de ses négociations, parmi les puissances et les gloires de la terre, il demeurera un simple moine. Tous les titres, tous les honneurs — et la tiare-sainte elle-même, — pourront être proposés à sa tête ; il refusera tout, avec l'humilité fière d'un vrai chrétien pour qui il n'est de gloire que selon le Christ et par Lui. Au cœur du destin de Bernard, il y a sa vocation monastique, rien de plus, mais rien de moins.

L'ABBÉ DE CLAIRVAUX

L'arrivée de Bernard et de ses amis parut attirer sur Cîteaux les regards de la Providence. Cette maison, qui jusqu'alors végétait, se mit à grandir prodigieusement. Un an plus tard, elle compte assez de moines pour fonder La Ferté (Saône-et-Loire) ; un an encore, et c'est Pontigny (Yonne) qui surgit du sol : enfin, en 1115, le comte de Troyes ayant sollicité l'honneur, pour ses terres, d'une fondation cistercienne, une nouvelle troupe s'apprête à partir vers les hauts plateaux où l'Aube prend sa source. Le chef de cette cohorte est, de nouveau, Bernard.

Il y a là de quoi surprendre. Ce garçon de vingt-cinq

ans, conducteur d'hommes, fondateur de couvent ? Rien ne dit mieux que ce choix du sage Etienne Harding la totale réussite de Bernard dans le milieu où il avait pénétré. De plain-pied, il s'était trouvé à l'aise dans la règle, heureux parmi les difficultés ; son prestige avait encore grandi.

Un jour de la fin juin 1115, ces douze arrivèrent donc sur les terres d'Hugues de Troyes, dans une large clairière, pleine de lumière parmi l'épaisse ceinture d'une forêt. Le lieu était dit « val d'Absinthe » ; il allait devenir illustre sous le nom de Clairvaux. On traça les limites d'un cimetière ; on dressa un autel ; quelques cabanes, tout d'abord, tinrent lieu de bâtiments conventuels. L'érudit Guillaume de Champeaux, alors évêque de Châlons-sur-Marne, approuva la fondation avec grande amitié et, sans doute, ordonna prêtre Bernard : Clairvaux était née. Et bientôt, par la main des moines, se dressaient les bâtiments conventuels. Les murs étaient nus, même ceux de l'église, nulle lampe ne réjouissait un peu la nef. Le réfectoire n'était pas dallé et d'étroites fenêtres y versaient une lumière parcimonieuse. Le dortoir ressemblait à une alignée de cercueils, car les lits étaient de simples coffres de quatre planches. Quant à la cellule abbatiale, c'était une soupente sous un escalier, éclairée par une avare lucarne ; un creux dans le mur faisait office de siège.

Au début donc, le dénuement fut profond ; les hôtes de Clairvaux ne mangeaient guère qu'un pain d'orge, de mil, de vesce, des feuillés de hêtres, des racines et des faînes ; le sel et l'huile constituaient le seul assaisonnement. A ce régime, la santé de Bernard, déjà frêle, se délabra définitivement. Sur l'intervention de Guillaume de Champeaux, le chapitre de Cîteaux dut même décharger le jeune homme, durant un an, du gouvernement de l'abbaye ; il se retira, à l'extrémité du domaine, dans une petite cabane et fut confié aux soins d'un médecin : ce n'était qu'un charlatan dont les infâmes remèdes furent pour Bernard un moyen imprévu de pénitence supplémentaire. Son

fraternelle. Il en reste un encore, le plus jeune : Nivard ; il a quinze ans et ne peut aller au monastère. « Vois comme tu seras riche ! » lui disent ses aînés devant l'héritage paternel qu'ils abandonnent. « Quoi, vous prenez le ciel et me laissez la terre ! répliqua l'enfant. Partage que je refuse ! » Et il partira aussi pour Cîteaux.

Qu'eût pu faire Tescelin devant ce torrent de ferveur mystique ? Il se rendit à cette violence sacrée. « Soyez modérés, se borna-t-il à dire à ses fils. Je vous connais : on aura du mal à contenir votre zèle ! » Plus tard, lui-même rejoindra, sous la coule blanche de cistercien, ceux qu'il avait donnés à Dieu.

Au mois d'avril 1112, une troupe de nobles, — une trentaine, car maints amis avaient suivi l'exemple des jeunes de Fontaines — prenant le chemin humide des forêts, arrivait au seuil de Cîteaux.

« Que demandez-vous ? » interrogea l'abbé Etienne Harding. Et Bernard, au nom de tous, tombant à genoux, répondit la formule rituelle : « La miséricorde de Dieu et la vôtre ! »

III

CLAIRVAUX ET L'ORDRE CISTERCIEN

LE MOINE

Bernard a confié plusieurs fois que s'il entra à Cîteaux ce fut parce que la règle bénédictine littéralement suivie lui parut le seul moyen d'oublier « les délices du monde », de dompter l'exubérance de sa nature et de le faire monter vers Dieu. Aussi, dès son admission au couvent, se soumit-il à une stricte ascèse. Selon la coutume, il subit une année de noviciat, où il put, à son aise, fougueusement se mortifier. La règle prévoyait deux repas l'été, un repas unique durant la mauvaise saison ; le novice ne consumma de pain et de légumes que ce qui était indispensable pour ne pas défaillir. Mais, plus encore qu'un temps d'épreuves corporelles, cette année de noviciat fut vraiment pour lui un apprentissage de l'âme. Sa prière y fut incessante ; il lisait scrupuleusement l'Écriture et les Pères ; il empruntait sur un bref sommeil de six heures le temps de méditer ; il était si absorbé par le chant des sept offices du jour, qu'il ne remarqua même pas, à ce qu'on rapporte, le nombre de fenêtres de la chapelle ! Il mettait des étoupes dans ses oreilles pour éviter les rares distractions du parloir. Au cours du travail manuel, auquel saint Benoît avait astreint ses fils pour leur libérer l'esprit, Bernard, qui

devait bêcher le jardin ou couper du bois, car il était peu habile aux rudes labeurs des champs, poursuivait son dialogue avec Dieu. Il s'étudiait, dira-t-il plus tard, « à recueillir et à placer en son cœur un faisceau formé de toutes les angoisses, de toutes les amertumes du Maître ». En un an, il dut parcourir un grand espace sur la route de la sainteté.

Enfin il fait sa profession : le voici revêtu de la simple tunique en serge qui descend jusqu'à mi-jambes, et de la longue coule de laine blanche dont le capuchon protège, contre les ardeurs du soleil ou des intempéries, le crâne dénudé. Le voici moine de Cîteaux.

Moine, voilà ce qu'il sera, totalement, essentiellement. Au milieu de ses voyages et de ses négociations, parmi les puissances et les gloires de la terre, il demeurera un simple moine. Tous les titres, tous les honneurs — et la tiare sainte elle-même, — pourront être proposés à sa tête ; il refusera tout, avec l'humilité fière d'un vrai chrétien pour qui il n'est de gloire que selon le Christ et par Lui. Au cœur du destin de Bernard, il y a sa vocation monastique, rien de plus, mais rien de moins.

L'ABBÉ DE CLAIRVAUX

L'arrivée de Bernard et de ses amis parut attirer sur Cîteaux les regards de la Providence. Cette maison, qui jusqu'alors végétait, se mit à grandir prodigieusement. Un an plus tard, elle compte assez de moines pour fonder La Ferté (Saône-et-Loire) ; un an encore, et c'est Pontigny (Yonne) qui surgit du sol : enfin, en 1115, le comte de Troyes ayant sollicité l'honneur, pour ses terres, d'une fondation cistercienne, une nouvelle troupe s'apprête à partir vers les hauts plateaux où l'Aube prend sa source. Le chef de cette cohorte est, de nouveau, Bernard.

Il y a là de quoi surprendre. Ce garçon de vingt-cinq

ans, conducteur d'hommes, fondateur de couvent ? Rien ne dit mieux que ce choix du sage Etienne Harding la totale réussite de Bernard dans le milieu où il avait pénétré. De plain-pied, il s'était trouvé à l'aise dans la règle, heureux parmi les difficultés ; son prestige avait encore grandi.

Un jour de la fin juin 1115, ces douze arrivèrent donc sur les terres d'Hugues de Troyes, dans une large clairière, pleine de lumière parmi l'épaisse ceinture d'une forêt. Le lieu était dit « val d'Absinthe » ; il allait devenir illustre sous le nom de Clairvaux. On traça les limites d'un cimetière ; on dressa un autel ; quelques cabanes, tout d'abord, tinrent lieu de bâtiments conventuels. L'érudit Guillaume de Champeaux, alors évêque de Châlons-sur-Marne, approuva la fondation avec grande amitié et, sans doute, ordonna prêtre Bernard : Clairvaux était née. Et bientôt, par la main des moines, se dressaient les bâtiments conventuels. Les murs étaient nus, même ceux de l'église, nulle lampe ne réjouissait un peu la nef. Le réfectoire n'était pas dallé et d'étroites fenêtres y versaient une lumière parcimonieuse. Le dortoir ressemblait à une alignée de cercueils, car les lits étaient de simples coffres de quatre planches. Quant à la cellule abbatiale, c'était une soupente sous un escalier, éclairée par une avare lucarne ; un creux dans le mur faisait office de siège.

Au début donc, le dénuement fut profond ; les hôtes de Clairvaux ne mangeaient guère qu'un pain d'orge, de mil, de vesce, des feuillés de hêtres, des racines et des faines ; le sel et l'huile constituaient le seul assaisonnement. A ce régime, la santé de Bernard, déjà frêle, se délabra définitivement. Sur l'intervention de Guillaume de Champeaux, le chapitre de Cîteaux dut même décharger le jeune homme, durant un an, du gouvernement de l'abbaye ; il se retira, à l'extrémité du domaine, dans une petite cabane et fut confié aux soins d'un médecin : ce n'était qu'un charlatan dont les infâmes remèdes furent pour Bernard un moyen imprévu de pénitence supplémentaire. Son

organisme acheva de devenir mauvais et jamais sa santé ne se reconstitua. Un détail réaliste donne la mesure de cet état perpétuellement égrotaut : à côté du siège abbatial, quand Bernard le réoccupa, il fallut creuser dans le sol un trou où il pût soulager les incoercibles envies de vomir qui fréquemment lui serraient l'estomac.

L'homme garde toujours une tendresse particulière pour les œuvres de sa jeunesse, pour celles qu'il a accomplies dans l'héroïsme et la difficulté. Ainsi en sera-t-il pour Bernard. Envers Clairvaux, sa première fondation, il manifesta toute sa vie une préférence tendre. Lui qui pourrait recevoir, pour peu qu'il en formulât le désir, les plus beaux évêchés de la Chrétienté, lui qui pourrait vivre à Paris ou à Rome, dans des châteaux, il n'aura rien de plus cher que cette cellule inconfortable abritée au creux de la Claire Vallée, où sa jeunesse se présentera à lui éternellement vivante dans les pierres du moultier.

Il y a là, dans cette sollicitude particulière de Bernard envers la communauté clairvalienne, un trait de sa nature qui mérite d'être souligné. Nous aurons l'occasion de le répéter ; cet homme qu'on a trop souvent représenté inhumain, excessif dans la sévérité et l'ascèse, apparaît en d'innombrables occasions comme le plus délicatement sensible. Maintes de ces occasions, ce furent les moines de Clairvaux qui les lui fournirent. Pour ses moines, pour ses « petits », il a des soins plus maternels encore que paternels. Ils lui sont « plus chers que ses propres entrailles ». Jeté sur les routes d'Occident, appelé au loin par les plus graves soucis de la Chrétienté, il se plaint d'avoir « sevré ses enfants avant le temps ». Il l'écrit au Pape Innocent II qui a besoin de lui à Rome, et le presse : pourra-t-il laisser ses petits sans allaitement ? On ne lit pas sans émotion les lettres que, de loin, il adresse à la communauté entière : *Si mon absence vous est dure, la vôtre l'est bien plus pour moi. Nul n'en saurait douter, car la part n'est point égale entre nous. Nous ne subissons pas même*

dommage : vous n'êtes privés que de moi seul, mais moi, c'est toute votre communauté qui me manque ! N'est-ce point dit exquisément ? Et comme il sait parler aussi du moine parfait, tel qu'il en veut voir le modèle à Clairvaux, de celui qui est *appliqué au devoir, humble, réservé, attentif à la lecture, vigilant dans ses prières et charitable*, et comme il l'aime, ce saint anonyme dont il sait bien que la Claire Vallée abrite la pépinière ! Vraiment, pour Bernard, cette première fondation, si réussie, cette union fraternelle, ce fut toujours une sorte de préfiguration du Ciel.

Mais le royaume des cieux n'appartient qu'aux violents et c'est par la porte étroite qu'on y pénètre. Aussi toute la tendresse que Bernard éprouve pour ses moines ne pourra-t-elle diminuer la sévérité qu'il croit nécessaire, ou plutôt tendresse et sévérité, c'est par le même mouvement du cœur qu'il éprouve ces deux sentiments contraires : c'est parce qu'il aime ses frères, parce qu'il aime leur âme, qu'il exige d'eux la soumission la plus absolue à une discipline qui, elle, n'a rien de tendre. Ce chef débordant d'affection, c'est l'idéal le plus difficile qu'impérieusement il impose ; à tous ceux qui le suivent, ce qu'il va demander, c'est l'oblation extrême des instincts, des plaisirs, des goûts personnels, parce que c'est en Dieu qu'il les aime et qu'en Lui seul il veut les retrouver.

LA RÉFORME CISTERCIENNE

Ce qu'on a appelé la « réforme de saint Bernard » n'a pas d'autre sens que celui-là : un retour vers le christianisme authentique, un effort pour arracher l'homme à sa pente et le restituer à ses vraies fidélités. Ainsi la fondation de Clairvaux et l'œuvre de Bernard, qui prolongent exactement et accomplissent l'intention même qui avait présidé à la fondation de Cîteaux, font-elles apparaître un des

caractères essentiels de la vie spirituelle du moyen âge : son étonnante faculté de renouvellement. Comme un organisme jeune, l'Église pousse une branche verte chaque fois qu'une tige commence à manquer de vitalité. Le rôle que Cluny avait assumé au ^x^e siècle, que les ordres mendiants tiendront au ^{xii}^e, c'est Bernard et ses moines qui le remplissent en leur temps. Ils n'ajoutent rien d'essentiellement neuf ni à la doctrine chrétienne, il va de soi, ni même à la tradition née du grand saint Benoît. Mais l'important n'est point de donner aux hommes de la nouveauté ; c'est bien davantage de leur rappeler des vérités éternelles, de les inviter à s'y faire mieux présents. La règle du Mont-Cassin était sage, merveilleusement conçue pour favoriser l'accomplissement spirituel ; elle était même plus douce et plus harmonieuse qu'elle ne paraît aujourd'hui, car l'horaire, établi sur les heures romaines, équilibrait fort humainement les temps de repos et de travail dans l'existence monacale, ce que ne font pas nos heures toutes égales entre elles. Saint Bernard n'aura jamais nulle autre prétention que de vivre cette règle dans toute son intégralité. Et cela suffit pour assurer à sa tentative un sens que ses contemporains comprenaient.

Ainsi, le seul but que Bernard poursuivra-t-il jamais sera de mettre l'homme dans les conditions les meilleures pour atteindre à la sainteté. Le cloître, pour lui, ne sera rien d'autre que l'école du salut, le lieu unique où les faibles forces que nous donne la nature ne s'épuisent point, où le danger de mort spirituelle puisse être écarté. La règle monastique, c'est donc le bastion qui protège des menaces du siècle, l'antidote aux poisons du monde. S'y soumettre, c'est se placer dans une chance exceptionnelle de marcher vers le Paradis.

Les principes de cette rigoureuse obéissance à la règle, précepte de salut, Bernard les a particulièrement bien exposés — non sans quelque sainte violence — dans son *Apologie*. L'occasion lui en fut offerte par une discussion

qui s'engagea entre la tendance de Cîteaux et celle de Cluny, c'est-à-dire entre les réformateurs et les traditionalistes. Le dialogue s'établit entre Pierre le Vénérable, successeur du médiocre abbé Pons, et Bernard qui, poussé par Guillaume de Saint-Thierry, entreprit de justifier ses efforts pour retrouver les strictes observances. Le clunisien avait critiqué, comme une sorte de pharisaïsme, ces sévérités qui lui semblaient excessives, et comme une façon assez vaine de se singulariser l'adoption de coules blanches aux lieu et place des frocs noirs. Bernard répondit. Il commença par se défendre du reproche d'intolérance ; il désavoua ceux qui, à Cîteaux, avaient aigrement critiqué le grand ordre voisin. Mais, passant à l'attaque, il poursuivit, dénonçant dans Cluny ce qu'il pensait être des abus.

Dans vos repas, tandis que la bouche s'emplit d'aliments, les oreilles se repaissent de vaines paroles ; on apporte plats sur plats ; et pour vous dédommager de l'abstinence de viande — la seule chose qui vous soit interdite — on vous sert d'énormes poissons à deux reprises... Après ces repas, on se lève de table, les veines gonflées, la tête lourde, et pour quoi faire, sinon pour dormir ? S'il faut, dans cet état, aller à l'office, pourra-t-on chanter et de quel nom appeler les plaintes qu'on tire de sa poitrine ?

Dans les vêtements, on ne cherche pas de quoi se couvrir, mais de quoi se parer... Quand, pour acheter une coule, vous parcourez les villes, les foires et les marchés, quand vous fouillez toutes les boutiques, remuez toutes les marchandises, déployez des monceaux d'étoffes, les tâtant des doigts et les approchant des yeux pour les examiner aux rayons du soleil, quand vous rejetez tous les tissus grossiers et de couleur sombre pour acheter, à quelque prix que ce soit, les tissus les plus fins et les plus brillants, je vous en prie, faites-vous cela par délicatesse de goût ou par simplicité ? La chose n'est pas douteuse : le cœur vain met sur le corps la marque de sa vanité. Des vêtements efféminés indiquent la mollesse de l'âme. Vous n'au-

riez pas tant de souci du corps, si déjà vous n'aviez négligé le soin de votre âme...

Dites-moi, pauvres (si tant est que vous soyez des pauvres !), que fait l'or dans un sanctuaire ?... Pour qui, je vous le demande, tout cet étalage ?... Les reliquaires sont tout couverts d'or ; les yeux se repaissent de cette vue... On expose les images des saints ; plus elles sont parées, plus elles semblent vénérables. Le peuple court les baiser et se retire plus frappé de la beauté du travail que de la sainteté de l'objet. On suspend dans l'église, je ne dis pas des couronnes, mais de grandes roues garnies de lumières, étincelantes de pierres précieuses. En guise de candélabres, on dresse des arbres gigantesques d'airain massif, ciselés avec un art infini, où les anges jettent moins d'éclat que les pierreries... Encore si les saintes images étaient respectées ! Mais elles forment le pavé du temple ; on marche dessus ! Bref, de toutes parts, les apparences des choses sont si variées, si étonnantes qu'il est bien plus agréable de considérer ces marches que de lire les manuscrits, et de passer des journées entières à bér d'admiration qu'à méditer la loi de Dieu. »

La critique est rude et ce n'est pas ici notre propos que de juger de son exactitude quant à Cluny. Ce qu'il faut retenir, c'est que, *a contrario*, Bernard définit exactement par là ce qu'il entend voir dans ses monastères. Les *Institutions* que le Chapitre de 1134 adoptera relèvent de ces principes. Le moine qui entre dans l'ordre cistercien sait qu'il doit se renoncer et renoncer à tout. Jésus n'a-t-il pas dit au jeune homme riche qu'il fallait abandonner toutes ses richesses et que le Fils de l'Homme n'aurait rien pour reposer sa tête ? N'a-t-il pas enseigné qu'il fallait quitter son père et sa mère pour le suivre ?

Ainsi Bernard écrira-t-il à un postulant du cloître :

Dût votre père se coucher sur le seuil de la porte, votre mère, cheveux épars et vêtements déchirés, vous montrer les seins qui vous allaitèrent, votre petit neveu se

suspendre à votre cou, passez par-dessus le corps de votre père, par-dessus le corps de votre mère et marchez ! Les yeux secs, volez à l'étendard de la Croix ! En pareil cas, le plus haut degré de piété filiale, c'est d'être cruel, pour le Christ.

Une fois entré au cloître, l'idéal que le moine y trouvera sera encore et toujours celui du sacrifice. Il faut « choisir entre le Christ et Hippocrate ». L'usage de la viande, des laitages et des œufs est interdit. Le costume se compose de grossiers vêtements que souvent on rapièce. Le moine couche tout habillé sur une pailleasse maigre. S'il est surpris « en flagrant délit de propriété » il est condamné à jeûner, au pain et à l'eau, tous les vendredis durant un an et à recevoir la discipline au chapitre quarante jours de suite.

Un travail physique fort dur est requis de chacun. Dans les « granges », c'est-à-dire sur les terres qui permettaient aux monastères de vivre, résidaient des convers, laïques qui avaient fait vœu de chasteté et d'obéissance, qui portaient un vêtement assez semblable à celui des pères, mais qui, illettrés d'ordinaire, ne participaient guère aux offices que par la messe du dimanche et la récitation de *Pater* et de *Gloria*. Mais les moines étaient tenus de venir aider ces inférieurs ; leur longue présence au chœur ne les dispensait point de manier la bêche, la hache, la faucille, de faire tour à tour la cuisine, de coudre les vêtements. L'abbé lui-même dut accomplir quelques-unes de ces humbles tâches.

Le renoncement n'est pas poussé moins loin dans l'ordre de l'intelligence. Il faut mortifier l'esprit comme le corps. La science selon le monde, qu'est-elle, sinon vaine gloire ? « *Que vous restera-t-il de tout cela après la mort ? Le simple souvenir que vous laisserez ? Si c'est là le terme de tous vos labeurs, permettez-moi de vous le dire, qu'aurez-vous fait de plus qu'une bête de somme ? De votre palefroi aussi, quand il sera mort, on racontera : « Il fut un*

bon cheval ! » Le dépouillement des églises et des bâtiments, dont nous verrons tout à l'heure à quelle esthétique il correspond chez Bernard, relève d'une intention semblable : renoncer aux vaines illusions.

Et par-dessus tout, plus que le corps, plus que l'esprit, ce qu'il faut soumettre, c'est le caractère. Il faut extirper de l'être *la volonté propre, celle qui est purement la nôtre, qui ne s'accorde ni avec celle de Dieu, ni avec celle des hommes*, cette lèpre affreuse qui ronge la sainte charité. Obéissance totale à la règle, aux prescriptions de l'abbé, soumission, soumission...

Tout cela n'est-il pas, en définitive, inhumain ?

Bernard lui-même a avoué qu'un tel effort est *au-dessus des forces humaines, contre la coutume, contre la nature*. Mais, n'est-ce pas le comble de la liberté humaine que de se dépasser ? Qu'il y ait des âmes faibles que de telles rigueurs découragent, soit, on ne cherchera pas à les retenir. Les autres seront si trempées que Dieu lui-même y forgera ses armes. La vraie difficulté n'est pas là où le vulgaire la place. Ce n'est point de tendre la nature humaine à l'extrême, de la hausser qui est le plus malaisé ; c'est de saisir le point exact où l'excès commence et où la rigueur finit par interdire à l'être son accomplissement. Bernard dépassa-t-il cette limite ?

Au début peut-être. Les premiers temps de Clairvaux, dans l'exaltation de ces principes de renoncement et, tout ensemble, dans une gêne matérielle qui confinait à la misère, durent être extrêmement durs. Saint François de Sales, qui en parle avec sa parfaite sagesse, assure que Bernard « sollicitait tellement ces pauvres apprentis à la perfection, qu'à force de les y pousser il les en retirait, car ils perdaient cœur et haleine de se voir si instamment pressés en une montée si droite et relevée ». En revenant prendre le commandement de Clairvaux, après la maladie qui l'en avait écarté, Bernard se rendit compte qu'un malaise avait gagné la communauté. Un instant il mau-

dit la nature humaine, qui se rebellait contre l'idéal du renoncement. Puis il s'interrogea lui-même, s'examina, demanda conseil à son vieux maître Guillaume de Champeaux et, avec autant d'humilité que de franchise, il comprit qu'il était allé trop loin. Désormais, dira le bon évêque d'Annecy, Dieu le corrigea de son excessive intransigeance et le rendit « doux, suave, aimable, gracieux et condescendant, tout à tous pour les gagner tous ».

Sévère donc, incontestablement, mais adaptée aux forces de la nature humaine, la tirant vers le meilleur de soi, mais ne risquant pas d'en briser les ressorts, la méthode de Bernard se révélera singulièrement féconde, si l'on en juge au prodigieux succès qu'elle lui valut.

LE RAYONNEMENT DE BERNARD ET DE CLAIRVAUX

On saisit de nouveau là un des traits les plus admirables de la vie spirituelle en ce moyen âge tant calomnié. C'est parce que cet idéal de renoncement et de sainteté est proposé que le nouvel ordre connaît le succès vraiment stupéfiant qui est le sien. Alors que l'homme moderne tend de plus en plus à suivre la loi de sa pente, à s'entourer d'un confort qui l'engluie et l'amointrit, l'homme du moyen âge, bien avant Nietzsche, sait que « l'homme est quelque chose qui doit être dépassé ».

Assurément, il faut aussi tenir compte du prestige personnel de Bernard, de ses dons éclatants, de sa puissance de persuasion. A vingt ans, n'avait-il pas été capable d'entraîner vers Cîteaux toute une troupe ? Clairvaux à peine fondé exerce une attraction immense. En 1116, c'est l'école de Châlons-sur-Marne qui se vide à demi par les départs vers le cloître de Bernard ; c'est un bénédictin de la Chaise-Dieu, ce sont les chanoines réguliers d'Honicourt. La Claire Vallée devient une sainte embuscade où, subjugués par Bernard, tombent pêle-mêle, un voleur de grands

chemins et des chevaliers en route vers un tournoi. De la famille même du saint, il restait dans le siècle, la fille unique d'Aleth, Hombeline. Mais un jour qu'en brillant équipage elle est venue, voir son frère, bouleversée par la nudité des bâtiments conventuels et soudain dégoûtée de son luxe dérisoire, elle s'écrie : « Je ne suis qu'une pécheresse, mais c'est pour les pécheurs que Jésus est mort. Bernard peut mépriser mon corps, mais non mon âme ! Qu'il vienne, qu'il commande, j'obéirai... »

Quand Bernard sort de Clairvaux, cette sainte chasse des âmes prend une importance encore plus étonnante. Son rayonnement extraordinaire agit partout. Bien vite, appelé ici et là, il parle et à sa voix germent les vocations. « Il devint, dit un de ses biographes, la terreur des mères et des épouses. Les amis redoutaient de le voir aborder leurs amis. » Prêche-t-il à Saint-Quentin ? Ce sont trente auditeurs qui se lèvent et le supplient de les prendre avec lui. Visite-t-il les étudiants de Paris ? Vingt et un, d'un coup, quittent la Montagne Sainte-Geneviève pour le Val d'Absinthe, où les appelle la cloche de Clairvaux.

Il n'est pas de déplacements dont Bernard ne ramène des recrues : des bords du Rhin, d'Italie même. La renommée de la vie cistercienne gagne l'Angleterre et des insulaires rejoignent la vallée de l'Aube. D'illustres personnages se trouvent dans cette foule : Henri, frère du roi de France, qui était venu demander conseil à Bernard pour quelque affaire temporelle et qui, abandonnant brusquement son fastueux équipage, s'enfonce dans le sévère couvent ; Philippe, archidiacre de Liège ; Alexandre, chanoine de Cologne, qui deviendra abbé de Cîteaux vers 1167...

Ce sont ces mouvements d'âmes simples et violents qui expliquent, autour de telles personnalités éclatantes, ces grands courants de ferveur dont les fondations d'ordres et l'entreprise surhumaine des Croisades sont les exemples en ces siècles de foi fervente. Au total, à la mort du saint,

la population du monastère sera de sept cents religieux !

Ce succès spirituel de Bernard entraîna, comme il sied, nombre de problèmes matériels. Il ne fut pas toujours léger de diriger une communauté si nombreuse ! Même aidé par le *prieur* qui, éventuellement, le remplace, par le *cellerier* qui gère les choses financières, par le *portier* qui reçoit les voyageurs, les réconforte et les loge à l'hôtellerie, le père-abbé en a lourd sur les bras. Toute sa vie, Bernard devra, au milieu des soucis de la Chrétienté entière, se mêler de questions de fermage, de clôture, de vente de bétail ou de restitution de prêt. Et, pour ajouter encore au fardeau, il y a cette immense tâche de charité qui, en ce temps, incombe aux seules puissances de l'Eglise, abbayes et évêchés, et que Bernard ne prend point à la légère : il entretient plus de mille pauvres ! Durant une disette en Bourgogne, il videra toutes ses abbayes pour sauver les affamés ! « Le Spirituel est lui-même charnel... » Bernard eût pu le dire bien avant Péguy ; c'est une excellente leçon pour un homme que cet affrontement à la réalité.

Lorsque Clairvaux se fut développée, il parut vite certain qu'elle ne pouvait se déployer au fond de l'étroite vallée où, en 1115, Bernard et ses douze compagnons avaient élevé les premières cabanes. En 1135, sans doute, un nouvel emplacement fut choisi, plus proche de l'Aube. Moines, convers, travailleurs de la contrée édifièrent avec une rapidité surprenante les nouveaux bâtiments. L'église fut longue de cent mètres, large de vingt-cinq ; aucune ornement architectural n'en atténuait l'austérité. Au sud, se dressait le cloître, de trente mètres de côté ! Les demeures conventuelles l'enveloppaient. Les vergers et les vignes escaladaient les pentes des coteaux. Un bras de la rivière, dérivé, animait le moulin, l'atelier des foulons, les tanneries. Cela ne manquait pas d'une grâce agreste, mais sévère. Quelle magnifique vitalité montrait donc la fondation de Bernard ! Et comme il est normal qu'elle ait

essaimé très vite. Dès 1118, une première filiale est créée à Trois-Fontaines, au diocèse de Chalon ; bientôt naissent les monastères de Fontenay, près Montbard, et de Foigny, près Vervins. Des régions bien plus lointaines sont vite atteintes : la Champagne avec Igny, le pays de Vaud avec Bonmont, les bords du Rhin avec Eberbach près de Mayence, l'Italie avec Chiaravalle, l'Angleterre avec Fountains. Après 1136, la pénétration, tout en remontant jusqu'à la Scandinavie, s'étend au Midi, vers la péninsule ibérique. En 1153, cent soixante filiales relèvent de Clairvaux ! Auréolé par le prestige de Bernard, l'ordre cistercien compte alors trois cent cinquante monastères car les trois autres filiales primitives ont, elles aussi, multiplié les fondations, spécialement Morimond, dont l'influence fut considérable dans le centre et l'ouest de l'Europe, en France et en Allemagne ! Extraordinaire diffusion à laquelle n'échappe aucune terre chrétienne, ni la Suède, ni l'Allemagne, ni la Hongrie, et qui marque assez quel profond rapport existait entre le message de Bernard et les aspirations religieuses de son époque (1).

Ajoutons-le : c'est aussi un remarquable exemple du rôle décisif qu'assuma le monachisme dans les destinées de l'Occident. L'obligation du travail manuel comme tradition d'installer les nouveaux couvents dans des zones incultes eurent une influence importante sur l'histoire économique elle-même ; surtout dans la seconde moitié du douzième siècle, par les soins des cisterciens, des landes sont défrichées, d'immenses terres gagnées à l'agriculture : en Angleterre l'élevage sera stimulé, l'industrie de la laine s'ensuivra. Ici encore : « Le spirituel est lui-même charnel ! »

(1) Boquen en Bretagne, que relève actuellement Dom Alexis, l'auteur des présents morceaux choisis, fut fondée en 1133 comme fille de l'abbaye de Bégard (Côtes-du-Nord), elle-même fille de Cîteaux.

BERNARD, CHEF D'ORDRE

Voici donc l'ordre en plein succès. Il est régi par une constitution, la *Charte de la Charité*, publiée en 1119 par Etienne Harding, mais dont la conception porte profondément le sceau des idées de Bernard. Chose originale pour l'époque, elle reflète une intention démocratique : contrairement à ce qui se passait à Cluny, où l'union des couvents se faisait dans une subordination sévère de tous à la maison-mère, les cisterciens laissent à chaque communauté le droit de se gouverner ; chaque abbaye n'a pouvoir de contrôle que sur ses filles directes et, en sens inverse, les abbés de quatre des principaux couvents doivent inspecter Cîteaux elle-même. Institution vraiment égalitaire, où le supérieur est responsable devant ses inférieurs.

Et pourtant, en dépit de cette décentralisation, Bernard ne cessa jamais de garder avec les « filles » les descendantes de Clairvaux des liens d'affection vive. Chef d'ordre, il le sera pleinement, au milieu de milliers d'autres occupations. Chaque groupe qui s'éloigne n'emportera-t-il pas une part de son âme ? *Fussent-ils installés au bout des mers, s'écriera-t-il, ils ne le seront pas sans moi. Qui pourrait me séparer d'eux ?* Et, inversement, combien de moines ne rêveront-ils pas de mourir dans la Claire Vallée ?

Aux fondateurs et chefs des nouveaux couvents, Bernard prodigue les conseils. Par exemple, il recommande à Raymond, abbé de Foigny, de s'occuper spécialement des religieux pusillanimes ou ronchonners : *Ce sont là les âmes qu'il faut prendre sur tes épaules pour les guérir.* Mais comme il ajoute : *En ne me cachant aucune de vos peines, vous ajoutez un poids à mes propres douleurs,* ce qui est l'aveu d'une âme tendre et d'un homme surchargé. Raymond s'abstint quelque temps d'envoyer des nouvelles. Bernard aussitôt se contredit avec émotion : *J'appréhende*

tout parce que je ne sais rien. Ne me laissez plus rien ignorer : le cœur, dominé par l'amour, n'est plus maître de lui ; il craint ce qu'il ignore, se tourmente sans motif, s'émeut malgré lui. Ne sont-ce point les paroles d'un chef sensible et bon ?

Autre exemple de cette sollicitude envers les moûtiers nés de son œuvre : en 1124, Arnold, abbé de Morimond, s'enfuit avec quelques frères ; aussitôt Bernard s'émeut ; il prie le pape de ne pas accorder son consentement à ce départ ; il tente de fléchir Arnold. Il voudrait courir le voir : *Prosterné devant vous, je presserais vos pieds, j'embrasserais vos genoux, et, me suspendant à votre cou, je baiserais cette tête si chère, courbée depuis tant d'années comme la mienne, sous le joug suave du Christ.* Vain appel ; mais Arnold mourra misérablement près de Cologne et les survivants, vaincus par les sollicitations de Bernard, rentreront à Morimond.

De tels succès de prestige, le grand abbé de Clairvaux n'avait garde de se glorifier ; il confessait à Bouchard : *Je suis tout au plus celui qui plante, qui arrose, mais qu'aurais-je fait sans Celui qui donne l'accroissement ? C'est devant Lui que vous devez vous abaisser en toute humilité. Pour moi, je m'offre à vous servir comme étant son serviteur au même titre que vous, comme le compagnon de vos voyages, comme votre co-héritier dans la même patrie.*

Ascendant de la sainteté et du surnaturel prestige ! Tant qu'il vivra, Bernard demeurera le vrai chef de l'ordre fondé à Cîteaux ; depuis sa mort, sa personnalité en a si fortement marqué la tradition qu'il en est l'image la plus significative et que, sous la coule blanche, les cisterciens nous apparaissent tous comme les fils lointains de saint Bernard.

IV

L'HOMME ET LE MYSTIQUE

UN VIOLENT SENSIBLE

Tel que nous l'avons déjà vu dans l'aventure de sa jeunesse et dans son œuvre monastique, Bernard s'est bien montré ce que, profondément, il fut : un étrange mélange de douceur et de passion, de tendresse et d'ardeur, un violent sensible, et ces contradictions, qui toutes en Dieu se résolvent, donnent à sa physionomie un charme infini.

Quoi qu'aient pensé ceux qui, en lui, ne voient qu'un maniaque de l'ascèse, un bourreau de soi et d'autrui, le fond de son tempérament est, sans aucun doute, la sensibilité. La sienne est exquise, d'une richesse et d'une délicatesse égales. Nous l'avons vu déjà dans les rapports du père-abbé avec ses moines. En combien d'autres circonstances ne retrouvons-nous pas ces nuances méconnues de l'altier caractère qui rendent si humain le visage du grand moine blanc !

Le fils si tendre de la sainte Aleth enveloppera toute sa vie ses frères selon la chair, d'une affection rare et qui s'exprimera souvent en termes parfaits. Connait-on plus beau cri d'amour fraternel que ceux qu'arracha à Bernard la mort de Gérard, un des premiers compagnons de l'aventure de 1112, un des collaborateurs préférés de l'œu-

vre? Un jour qu'il commente, au Chapitre, un verset du *Cantique des Cantiques*, le souvenir du mort lui monte au cœur, le contraint à se taire. Il pleure, puis, comme on s'étonne, il répond : *Vous me dites : « Ne pleurez pas ! » On m'a arraché mes entrailles et l'on me dit : « Soyez insensible ! » Mais si, au contraire, je souffre, j'éprouve toute ma douleur. Je n'ai pas la force du roc, et mon cœur n'est pas de bronze. Je confesse ma peine ! Elle est bien charnelle, me dit-on. Elle est humaine, je l'avoue ; comme j'avoue aussi que je suis homme. En voulez-vous davantage ? Soit. Elle est charnelle, je le sais bien ; comme je sais aussi que je suis charnel et rendu au péché et voué à la mort, et assujetti à la souffrance. Que voulez-vous ? Je ne suis pas insensible à la douleur. J'ai horreur de la mort, pour les miens et pour moi. Gérard m'a quitté : mon frère par le sang, mon fils par sa vocation, mon père par sa sollicitude, mon collaborateur par son esprit et mon plus intime ami. Il m'a quitté ! Je souffre, je suis blessé à mort.*

N'est-ce pas d'un ton bouleversant ?

Frère parfait, mais aussi ami exquis. Certaines de ses amitiés, comme celle qui le lia à Guillaume de Saint-Thierry, sont vraiment exemplaires. *Aimons-nous mutuellement : c'est la seule façon de nous servir l'un l'autre. Et reposons-nous dans le cœur de ceux que nous aimons comme ceux que nous aimons se reposent en le nôtre.* Si Guillaume tombe malade, Bernard, prêt à quitter tous ses innombrables travaux, s'offre à venir le soigner en personne. Écoutons-le encore parler de deux amis, qu'il recommande à un cardinal : *Représentez-vous que je ne fais qu'un avec eux, que, là où ils sont, je suis présent dans leur cœur... Sachez bien que nous ne sommes qu'un en trois personnes.* Montaigne n'exprima pas mieux son amitié pour La Boétie.

Voilà l'aspect affectif le plus touchant de ce caractère. Mais, pour le comprendre pleinement, il faut en même

temps se souvenir de cette passion dont nous avons déjà eu maintes preuves, de ce tempérament de feu que pousse aux extrêmes l'amour surnaturel de Dieu. C'est parce qu'il aime vraiment les êtres, et parce que *c'est une très grande chose que l'amour*, parce que surtout il les aime en Dieu et pour Lui seul, qu'il est aussi ardent en ses colères que tendre dans ses affections. Rien en lui de fade, de douceâtre, de « saint en sa niche », comme eût dit Péguy. Quand la volonté de Dieu est méconnue, quand Sa Loi est violée, alors Bernard se dresse avec violence. Pour dénoncer le luxe et la cupidité de certains prélats, le faste de certaines abbayes, les désordres des princes, ah ! il ne prend pas de ménagements ! Il est direct, cinglant ; son ironie n'épargne personne. Il lui arrive même d'aller si loin dans l'ardeur qu'il nous paraît parfois dépasser la mesure, mais les hommes sont si sourds à de tels langages qu'il faut leur parler très fort et que les prophètes ont toujours dû crier pour se faire entendre.

Vous vous montrez d'une humeur odieuse, intraitable, à tel point que j'avais résolu de ne plus rien faire pour vous. Vous découragez d'avance vos défenseurs et suscitez vos propres adversaires. En toutes circonstances, vous ne connaissez de loi que votre bon plaisir, vous n'agissez qu'à coup d'autorité, et jamais selon la pensée ni la crainte de Dieu. A qui s'adressent ces reproches sans ménagement ? A un archevêque !

Le titre pontifical lui-même ne retient pas davantage le saint violent de dire la vérité. Relevons, à la fin d'une de ses lettres, cette pointe : *J'aurais beau me renfermer dans le silence et la retraite ; l'Eglise entière n'en murmurerait pas moins contre la cour de Rome, tant qu'elle continuera à donner tort aux absents pour plaire aux courtisans.*

Et quant aux trônes de la terre, aux rois de France ou d'ailleurs, aux ducs et aux princes, nous verrons tout à l'heure avec quelle indépendance il les morigène.

Cette indépendance sublime est celle d'un témoin de Dieu, qui ne craint rien des hommes, parce que la parole du Maître est sur ses lèvres. C'est toujours à cela qu'il faut en revenir, et seule, l'explication mystique permet de pénétrer vraiment au cœur de ces apparentes contradictions.

L'HUMANISME DE SAINT BERNARD

Ainsi donc, il est absolument faux de croire que la vie de renoncement, à laquelle nous avons vu Bernard se soumettre ait paralysé en lui le développement de ses dons ou limité le pouvoir d'aimer et de sentir.

A cette idée, qui traîne en tant de cerveaux, comme un résidu du matérialisme ou du nietzschéisme, que toute contrainte inflige à l'être humain une amputation, l'exemple de Bernard répond pertinemment. Plus il s'impose de renoncement et de discipline, plus il est efficace ; et plus il domine en lui la nature humaine, plus il est humain. Le « je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger » de Térance, ce chrétien pourrait le dire et, d'ailleurs, l'a dit presque dans les mêmes termes. Et le mot peut s'entendre, quand il s'agit de Bernard, non seulement dans l'ordre du sentiment mais dans celui de l'intelligence.

Car ce serait singulièrement étriquer sa figure que de ne voir en lui qu'une sorte de prophète violent et de combattant toujours sur la brèche. Il y a en lui bien d'autres richesses : une curiosité sans cesse en éveil, un désir sage et solide de la connaissance, et ce qu'on pourrait appeler le « sens du temps », cette qualité grâce à laquelle un homme adhère à son époque, la comprend et l'exprime, ce qui est la première condition pour agir sur elle. Au sens large du mot, qui est le vrai (et pas celui qui lui fut donné au temps de la Renaissance), Bernard est un *humaniste*, une des plus belles et des plus complètes expressions de cet humanisme médiéval dont il fut de mode

longtemps de négliger les richesses et qui nous apparaît aujourd'hui comme un trésor si peu exploité.

A Bernard de Clairvaux, l'intelligence ne paraît certainement pas la première des qualités, et volontiers il eût dit, comme son ami Guillaume de Saint-Thierry, que, pour atteindre à Dieu, mieux que la raison et ses subtiles recherches, vaut « l'humble amour d'un cœur pur ». Mais cela ne l'empêche en rien de demander au travail intellectuel et à la culture de l'esprit ce qu'on peut en attendre.

Son œuvre écrite est d'une grande richesse et fort variée : de la *Vie de saint Malachie*, au latin si élégant et savoureux, qui nous rapporte tant de choses curieuses sur l'Irlande du ^{xii}^e siècle, à ses *Quatre-vingt-six sermons sur le Cantique des Cantiques* qui, inlassablement, commentent, d'après la Bible, les amours sublimes de l'Épouse et de l'Époux, en passant par ses traités dogmatiques, sur *La Connaissance de Dieu*, sur *La Grâce et le Libre Arbitre* et sur *L'Humilité*, et par ses pièces polémiques écrites contre Abélard ou contre les abus de Cluny. Tout y est nourri d'une immense érudition, qui ne résiste même pas au plaisir de citer, en quelque détour de la plume, du Stace, de l'Ovide ou du Lucain. S'il est vrai, selon les remarques de M. Gilson, qu'« il a renoncé à tout, sauf à l'art de bien écrire », et que, restant homme de lettres, il est parvenu à devenir un saint, il est entendu qu'il ne cherche pas la science pour elle-même : les jeux de la dialectique d'Abélard l'indignent. Savoir est une curiosité honteuse, une vanité misérable : les apôtres n'ont ni connu Platon ni enseigné Aristote, mais ils nous ont « appris à vivre ». Seule est licite la science qui « apprend à vivre », à nous connaître nous-mêmes, à édifier les autres, la science qui est un attribut de la charité.

Ordonné ainsi, consacré, l'effort de l'intelligence, selon saint Bernard, sera de saisir l'homme tout entier, puisqu'il n'est aucune place de la nature humaine où ne puisse se poser la lumière divine. Et c'est pourquoi il ne lais-

sera échapper aucun des moyens de réaliser l'être : ni ceux de l'esprit, ni ceux du cœur, ni ceux de l'action.

Cet homme, qu'il veut accomplir, comment le définit-il ? La conception de l'incurable misère de la nature humaine n'a guère pris dans la Chrétienté une place immense que depuis Luther et Calvin. Pour un saint Bernard, le fatalisme de la prédestination eût été inconcevable. Certes, il n'ignore pas la chute ; il peint souvent cette tristesse et ce dégoût de vivre que toutes les richesses de la terre ne peuvent rassasier ; mais si, selon lui et tous les auteurs spirituels du moyen âge, la nature première de l'homme a été profondément blessée, elle n'a pas perdu toute dignité. Créée « image et ressemblance de Dieu », elle a oublié la « ressemblance », mais elle demeure, dans une certaine mesure, « image » du divin modèle : *Souviens-toi de ta noblesse et sois honteux d'une telle défection ; n'ignore pas ta beauté pour être plus confondu de ta laideur.*

La première tâche est donc de se connaître soi-même et, à propos de Bernard, on a pu parler d'un « socratisme chrétien ». L'homme n'est plus libre à l'égard du péché et de la misère, mais il n'est pas vulgairement soumis à la nécessité comme l'animal : il est capable de désirer la vue de Dieu. Son inquiétude constante en est le signe pathétique. L'amour de soi est le reflet dégradé d'un immense amour, la survivance anarchique d'un sublime élan : avec réalisme, Bernard part de ce vil amour-propre pour monter à l'amour de Dieu.

Il n'oublie ni la souffrance ni la faiblesse : Jésus n'a-t-il pas enduré les tourments de la Passion ? Mais, précisément, c'est parce que l'homme est faible et misérable qu'il faut s'intéresser à lui. Les souffrances de Jésus, le don du Christ aux hommes, ne sont-ils pas des encouragements à manifester une débordante charité, une attention extrême aux réalités pitoyables de l'homme ? Le fameux dilemme de la contemplation et de l'action, Bernard l'a résolu avec

la plus grande simplicité, en tâchant de saisir l'homme tout entier. Sa contemplation à lui n'est pas retranchée du monde, elle alimente son action, elle en est le fondement même. Et comment ne pas sentir ici la parenté d'un saint Bernard avec un saint Louis ou une sainte Jeanne d'Arc. c'est-à-dire dans l'union efficace de la pensée et de l'action, le meilleur de la tradition française? *Petit oiseau déplumé sans cesse exilé de son nid*, nous le verrons toujours happé par les tâches de la politique et de l'action ; le contemplatif en lui en souffrira, mais il aura un jour, ce mot admirable : *Je ne regretterai jamais d'avoir interrompu une paisible méditation si je vois germer dans une âme la graine de la Parole.*

Toute son action s'explique par là. Ainsi l'humanisme chrétien véritable fait-il corps avec les vivants de son temps, les exprime et les conduit.

Il resterait à marquer comment cette action s'exerça sur ses contemporains. Nous perdons beaucoup à ne pas pouvoir juger de la puissance de sa parole, du rayonnement qui émanait de lui. Et cependant, même lus aujourd'hui où le style du sermon a tant changé, les textes du grand moine blanc nous laissent sentir ce par quoi ils pouvaient toucher les foules de son temps. Il passe avec aisance des plus hautes spéculations aux arguments les plus simples, à des évocations d'un naturel parfait. Pour dire l'Enfant Jésus dans la crèche, il trouve des mots à portée de cette humilité, et l'étable, la paille, les pauvres langes lui sont autant de symboles. Pour joindre le Christ en croix, son style se dépouille, sa langue se réduit à une énumération angoissée de toutes les douleurs physiques, et l'effet d'émotion est obtenu avec les plus simples moyens. On peut avoir une idée de la ferveur dont son verbe devait soulever le peuple fidèle qui l'écoutait, en lisant ce passage d'un sermon sur l'aspect du Christ.

Il était beau entre tous les fils des hommes, extérieurement ; et, intérieurement, gloire de la lumière éternelle,

il surpassait les anges en splendeur. A le voir, on savait qu'il était l'homme sans manquement, la chair sans péché, l'agneau sans tache. Heureux les yeux qui l'ont vu ! Il était tout suavité, et salutaire et délectable, et suivant le mot de l'Epouse, entièrement désirable...

D'où te vient ceci, âme de l'homme, d'où te vient ceci ? d'où cette gloire inestimable que tu mérites d'épouser celui dont la contemplation est le bonheur des Anges ? d'où ce bonheur de connaître celui dont le soleil et la lune vénèrent la beauté, au signe de qui toutes choses obéissent ?

Qu'on songe un instant, en lisant cette page, à l'inoublable figure du Messie qu'on appelle, au porche de la cathédrale d'Amiens, « le Beau Dieu », et l'on comprendra mieux ce par quoi un tel style était profondément accordé à la sensibilité de son époque, et les prestigieux moyens d'action qu'il avait.

LES VERTUS FONDAMENTALES

Mais ce serait encore une erreur de ne voir dans ces aspects du saint que ce par quoi ils se rapprochent de nous. Tous sont en quelque sorte magnifiés par la foi et l'amour de Dieu. Si Bernard de Clairvaux est un homme accompli, c'est d'abord parce que tout ce qui appartient à la condition humaine est en lui illuminé par une clarté surhumaine. Son intelligence est puissante, jusque dans les plus difficiles dialectiques, parce qu'elle puise en Dieu sa sève ; son verbe exprime la seule volonté divine et son amour humain se spiritualise, si charnel soit-il, par la charité. Ce qui transfigure ce caractère, c'est la sainteté. Montalembert le disait déjà dans ses *Moines d'Occident* : « S'il fut, et qui en doute ? un grand orateur, un grand écrivain, un grand personnage, c'était presque à son insu et malgré lui. Il fut, et surtout il voulut être autre chose : il fut moine et il fut saint. »

La est l'essentiel. Ce qui détermine et explique le rayonnement de Bernard comme de tous les grands saints, c'est la sainteté elle-même et rien d'autre, le rapport sans cesse établi entre leur être le plus intérieur et Dieu. Il est vain d'essayer d'expliquer l'action de Jeanne d'Arc ou celle de François d'Assise par des causes purement humaines ; c'est en buvant directement à la source vive que ces âmes d'exception ont trouvé le moyen d'être plus efficaces que quiconque sur le plan matériel.

Bernard est un mystique, un très grand mystique. Et c'est ici qu'il faut bien entendre ce terme dans son sens plein et véritable, le débarrasser de tous les préjugés. Mieux que tout autre, Bernard montre, par son exemple, que le grand mystique n'a rien d'anormal ni de pathologique, qu'il est seulement un croyant qui réalise le plus pleinement sa foi et pour qui est devenue axiome de vie la parole de l'apôtre saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Il n'y a donc pas en lui deux êtres, le contemplatif et l'homme d'action. C'est le même, totalement le même. Par n'importe quel côté qu'on la saisisse, la personnalité de Bernard apparaît magnifiquement « une ».

Rien ne sera donc fondamental que le don complet à Dieu. Une exacte psychologie apprend à Bernard que l'amour de soi, l'amour charnel, est le premier en fait quoique l'amour de Dieu soit le premier en droit. Il s'agit de tenter de ramener à son état primitif l'amour de Dieu déformé, obscurci par le péché ! A cette épuration, la vie monastique est particulièrement propre : le novice se dépouille de sa chair et ne garde que son esprit ; le silence permet d'écouter Dieu ; la discipline anéantit « la volonté propre » ; l'obéissance et la stabilité écartent les tentations. Le corps ne doit être l'objet d'aucune complaisance : l'ascétisme le mate afin « d'amender les vices et de conserver la charité ». Le moine qui ronfle la nuit est gourmandé parce qu' « il dort d'une manière charnelle » !

Quant à l'esprit, il est soumis à l'humilité, vertu qui conduit à la vérité en montrant sans fard à l'homme quel est son état.

L'humilité, c'est certainement pour Bernard la vertu première. A la prière de Godefroy, abbé de Fontenay, il lui consacra un traité. Il y dénombre douze échelons qui aboutissent à Dieu. Mais il pense plus suggestif de décrire les contraires de l'humilité, c'est-à-dire les douze degrés de l'orgueil : de même qu'un voyageur, allant à Rome, peut trouver son chemin en interrogeant un pèlerin qui en revient, l'homme, en considérant la route descendante de l'orgueil, peut aisément reconstituer la voie ascendante de l'humilité. L'étude des différents échelons de l'orgueil, de la curiosité à l'habitude de pécher en passant par la légèreté d'esprit, la jactance, la singularité, l'arrogance, l'hypocrisie, la révolte, nous vaut des portraits d'une fine observation. En voici un exemple :

« Il faut que ce moine parle ou qu'il éclate, il est plein de paroles et son esprit l'étouffe. Il a faim et soif d'auditeurs à qui il fasse connaître ce qu'il sent, ce qu'il est et ce qu'il vaut. A-t-il l'occasion de parler, si l'entretien roule sur les Lettres, il cite les anciens et les modernes ; les maximes volent ; les mots ampoulés résonnent. Il prévient les questions, il répond à qui ne l'interroge pas. Il fait la demande et la réponse et coupe la parole à son interlocuteur... S'il cause, ce n'est pas pour édifier mais pour faire étalage de sa science... Il n'a pas souci de vous instruire, ni d'apprendre de vous ce qu'il ignore ; il lui suffit qu'on sache qu'il sait ce qu'il sait. Est-il question de religion, aussitôt il vous cite des visions et des songes. Il fait l'éloge du jeûne, recommande les veilles et, par-dessus tout, il exalte l'oraison ; il disserte sur la patience, sur l'humilité, sur toutes les vertus, avec une abondance qui n'a d'égale que sa vanité. Si la conversation tourne à la plaisanterie, ce thème, qui lui est plus familier, le rend plus loquace encore. Sa bouche devient un ruisseau de vanité, un fleuve

de bouffonnerie. Bref, ce bavardage est de la jactance ; retenez le nom et fuyez la chose. »

Le tableau n'est-il pas d'une vérité parfaite, et les traits relevés par Bernard ne valent-ils pas même en dehors du cloître ?

Il faut donc se renoncer pour Dieu, il faut être humble pour Dieu, de même qu'il faut aimer en Dieu et pour Lui. Ainsi prend son vrai sens l'action même du saint ; elle se relie à cette charité qu'a louée saint Paul : « plénitude de la loi et du cœur », qui n'a rien à voir avec la définition étriquée qu'aujourd'hui l'on en donne, mais qui illumine toute la vie humaine de sa clarté surnaturelle. Et parce que l'amour de Dieu est infini, l'amour qu'on doit donner aux hommes ne doit lui céder en rien, être comme lui sans limite :

« Comprenez avec quelle mesure ou plutôt comment sans mesure Dieu mérite d'être aimé. Lui qui est si grand nous a aimés le premier gratuitement et si complètement, nous qui sommes si petits et si misérables !... Puisque notre amour se rapporte à Dieu, il se rapporte donc à l'immensité, à l'infini, car Dieu est infini et sans limite. Quels pourraient être alors, je vous le demande, le terme et la mesure de notre amour ? »

Quand on pense à l'action de saint Bernard dans l'ordre le plus temporel, c'est cette lumière divine qu'il faut discerner en lui, c'est cette intention unique dont il convient de prendre conscience. Homme d'action, oui, mais mystique : en un mot mystique d'action.

LA VIE MYSTIQUE

Discipline, renoncement, vie austère, ce ne sont donc que des préparations, des approches. Pour passer de l'homme *charnel* à l'homme *raisonnable*, puis à l'homme *spirituel*, suivant la hiérarchie qu'il a fixée, il estimait

nécessaires les moyens sévères que nous avons vus. Mais là n'est point l'essentiel. Pour lui comme pour tous les grands mystiques, l'ascèse n'est qu'un moyen ; la fin, c'est l'amour. Les cris qu'il jette à cet amour qui passe tous les amours comptent parmi les plus beaux de la mystique française. « Mon Dieu, mon amour, que vous m'aimez ! » « O amour incomparable, véhément, brûlant, impétueux, qui ne permets pas de penser à autre chose qu'à toi ! qui dédaignes tout le reste ! Tu méprises tout et tu te suffis ! »

La sensibilité de saint Bernard est à l'origine de cette dévotion particulière dont son œuvre est imprégnée, la dévotion à l'humanité du Christ. Parce qu'il sait que l'homme est faible, le docteur de Clairvaux lui conseille de regarder le Fils d'abord, avant le Père, parce qu'il semble plus proche.

De l'humanité de Jésus, il retient ce qu'elle a de plus directement touchant par ses vertus et ses sentiments, par ses joies et ses douleurs ; l'Enfant Dieu et le Crucifié le bouleversent également. Il n'est plus question de voir seulement dans le Christ le modèle admirable, mais lointain, qu'on y voyait encore cent ans plus tôt : le Verbe s'est vraiment fait chair et il est, pour chacun, devenu un ami.

Le même sentiment fit de lui un des promoteurs de cette dévotion à la Sainte Vierge qui donne au catholicisme une teinte si pure et si délicate ; de la mère de Dieu il a été le chantre le plus émouvant. Le vaste courant qu'elle a déterminé dans le mysticisme français coule de lui, sinon parce qu'il l'a tout entier créé, mais parce qu'il l'a rendu illustre par sa parole et par sa foi. « Toute louange de la Mère appartient au Fils », dit saint Bernard concevant la Vierge comme la Médiatrice entre l'homme et l'Homme-Dieu.

Voulez-vous un avocat auprès de Jésus ? Recourez à Marie. En elle il n'y a qu'humanité pure. Pure, non seulement parce qu'elle est sans tache, mais parce qu'en elle il n'y a que l'humanité pure et simple. Je le dis sans hési-

ter : Marie sera exaucée à cause de la considération qui lui est due. Le Fils exaucera sa Mère et le Père son Fils. Voici l'échelle des pécheurs, mon absolue confiance, voici tout le fondement de mon espérance.

Ce culte de la Vierge tient donc une grande place dans la vie spirituelle de Bernard ; il a fait fleurir maintes légendes et c'est peut-être le point par lequel ce grand saint est le plus populaire. C'est lui qui a contribué à faire donner à Marie le titre de Notre-Dame, devenu d'un usage si courant. Titre de chevalerie, observons-le ; la Vierge sainte était bien, pour ce parfait chevalier, sa « dame », l'objet de ses pensées et de son absolu dévouement. Son influence sur ce point s'est inscrite de maintes façons. Elle s'admire au portail de nos cathédrales où elle inscrit tant de sourires. Elle s'entend encore aujourd'hui sur les lèvres chrétiennes, chaque fois que se récite l'*Ave Maria* dont la rédaction, au moins dans sa première partie, lui doit beaucoup. Une charmante tradition veut qu'un soir, écoutant chanter par ses frères le *Salve Regina*, il n'ait pu résister au torrent d'amour qui gonflait en lui et se soit écrié : *O Clemens, o Dulcis, o Pia !* mots que la prière ajouta, en mémoire de lui. Et l'on sait que de sa plume est sortie la ravissante imploration du *Souvenez-vous*.

Observons ici encore combien ces prières, jusque dans leur ferveur, sont discrètes et retenues ; rien d'excessif ni d'ampoulé. Prières françaises, raisonnables et humaines, qui s'adressent aux puissances suprêmes sans perdre le sens de notre nature ni de notre raison. Car rien ne serait plus faux que de limiter ce mysticisme à une sorte de romantisme. Il y a parfois du pathétique en saint Bernard, mais c'est toujours sans outrance et sur le plan le plus haut.

Lecture, prière, méditation font connaître la seule philosophie « Jésus et Jésus crucifié » et élèvent l'âme à la contemplation : elles la mettent en présence de Dieu, un Dieu vivant que l'on voit, que l'on entend, le « Dieu

d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et non des philosophes et des savants ». Parvenu à ce degré suprême « où l'homme n'aime plus Dieu pour soi mais pour lui-même », il goûte l'amour de l'Épouse pour l'Époux, supérieur à celui du fils pour le père, car, dans celui-ci où entre la pensée de l'héritage, « il y a plus de respect que d'amour ». Les commentaires du *Cantique des Cantiques* développent longuement cette définition d'un amour purement spirituel :

Ce n'est pas un frémissement de la bouche, c'est un hymne du cœur ; ce n'est pas un bruit des lèvres, c'est un mouvement de joie ; ce sont les volontés qui sont en harmonie et non les paroles... C'est un chant nuptial où sont exprimés les chastes et délicieuses étreintes des âmes, l'accord des sentiments et la mutuelle correspondance des affections.

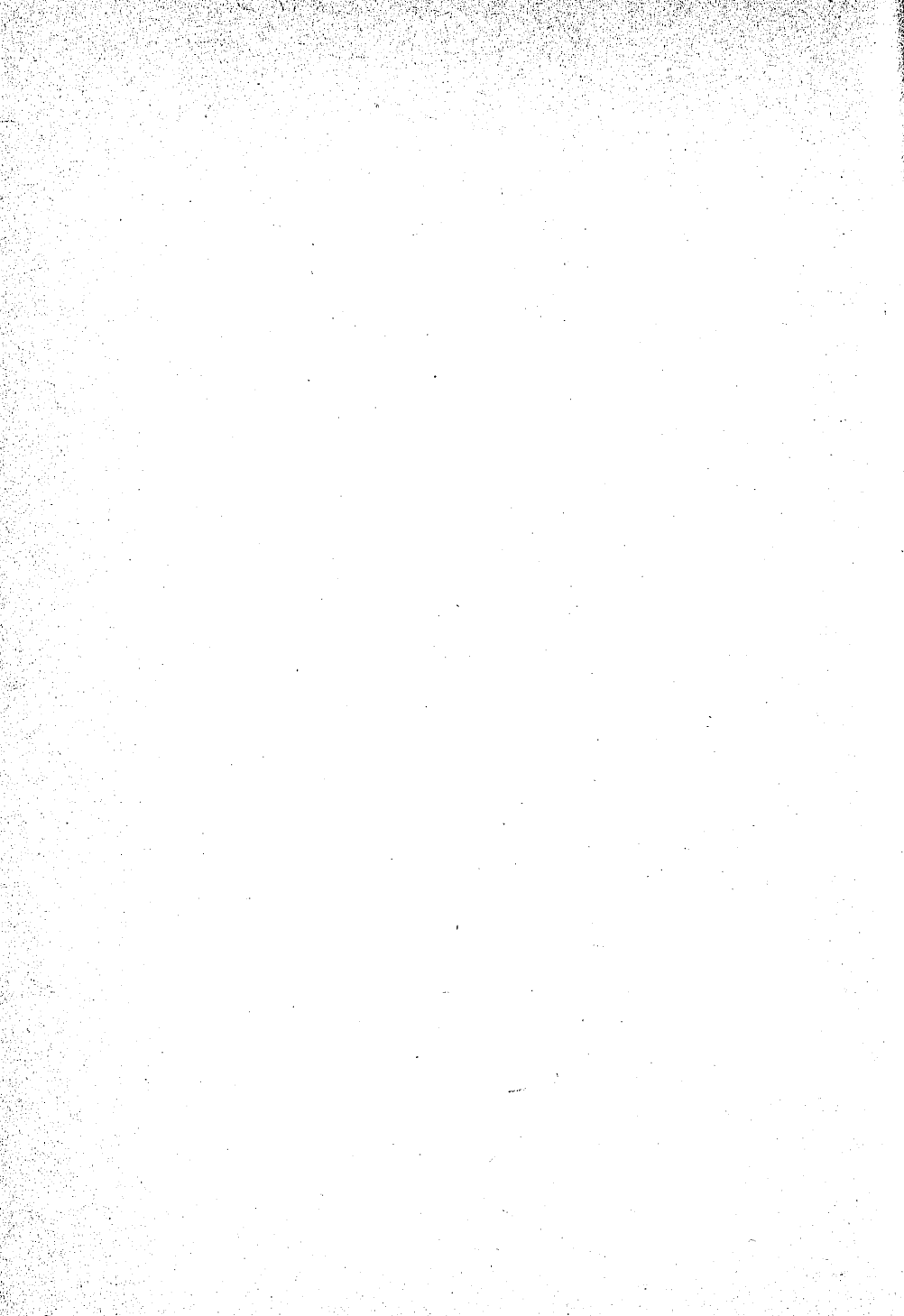
Alors, selon le mot de l'Apôtre « celui qui adhère à Dieu, ne fait qu'un seul esprit avec lui ». Fusion que l'âme, morte au monde, connaît en certains moments d'extase. Bernard lui-même l'a expérimentée. Il a bénéficié des plus hautes grâces surnaturelles ; il a éprouvé personnellement la présence ineffable. Il parle de l'union mystique avec tout ce que peut comporter de précision un tel témoignage. Il en décrit ce qui s'en peut décrire.

« Je suis monté à la partie supérieure de moi-même, et plus haut encore règne le Verbe. Explorateur curieux, je suis descendu au fond de moi-même, et je l'ai trouvé plus bas encore. J'ai regardé au dehors, et je l'ai aperçu par delà tout. J'ai regardé au dedans : il m'est bien plus intime que moi-même.

Quand il entre en moi, le Verbe ne trahit sa présence par aucun mouvement, par aucune sensation : c'est seulement le secret tremblement de mon cœur qui le décèle. Mes vices s'enfuient, mes affections charnelles sont maîtrisées ; mon âme se transforme ; l'homme intérieur se

renouvelle, et c'est en moi comme l'ombre de sa splendeur. »

Nous sommes ici sur un des plus hauts paliers de la vie spirituelle ; ceux qui y ont atteint sont bien rares. Nous découvrons là cette fameuse distinction entre l'*animus* et l'*anima* dont l'abbé Bremond a tiré de si beaux commentaires. et la petite phrase : « il m'est bien plus intime que moi-même », qui nous remémore le vers où Claudel définit Dieu « quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi », dit en bien peu de mots toute la métaphysique chrétienne. Et cependant, quelle simplicité, quel sens du concret et de l'homme ! Si la folie de la Croix fait rarement perdre la tête aux mystiques de France, elle ne trouble en tout cas point le jugement de ce Bourguignon. Saint Bernard disait joliment : « Il ne faut pas que l'Épouse du Verbe soit stupide. » Le meilleur commentateur actuel de saint Bernard, M. Etienne Gilson, a écrit très justement : « Sa mystique est purement intérieure et psychologique ; elle a quelque chose de classique, au sens français du terme. L'analyse de notre misère intérieure, la connaissance de nous-mêmes » en sont les bases. Ainsi s'explique que, sans aucune césure, sans nulle opposition, ce grand contemplatif ait pu être le plus vigoureux homme d'action de son temps : il ne perdait jamais pied, jusque dans les plus exaltantes effusions.



V

LA CONSCIENCE DE SON SIÈCLE

BERNARD « RÉFORMATEUR »

Pour comprendre pleinement l'action de Bernard, ses principes et ses moyens, il importe de ne jamais les séparer des données fondamentales de sa vie spirituelle. A qui considère le modèle des modèles, Jésus, le Dieu vivant, cette identification totale de l'être intérieur et de l'homme qui parle et agit, apparaît une réalité irrécusable ; sur son plan, qui n'est évidemment que celui d'un mortel, mais qui est aussi celui d'un saint, un Bernard de Clairvaux réalise une union tout à fait analogue. Merveilleux exemple de ce qu'on peut entendre par une politique chrétienne, son œuvre est inséparable de sa sainteté. Et ses décisions, ses résolutions, ses entreprises, tout se situe dans cette perspective que Jésus lui-même a fixée quand il s'est écrié : « Soyez transformés ! »

Nous l'avons déjà marqué : l'idée de réforme spirituelle est fondamentale dans tout le moyen âge ; cette société, qui avait ses défauts, éprouvait périodiquement le besoin de s'épurer, de se rapprocher de Dieu. Chaque fois que le courant risquait de faiblir, voici qu'une source nouvelle apportait de l'eau au grand fleuve de la foi. L'apparition d'un saint Bernard et son action suffirent à redresser

des erreurs, à ramener sur une route plus droite de nombreux chrétiens. L'œuvre d'un tel homme est profondément exemplaire. La réforme cistercienne, par le seul fait qu'elle existe, oblige d'autres organismes à se juger eux-mêmes, et ainsi se dessine un courant qui va revivifier l'Eglise.

L'idéal de Bernard prend place, historiquement, dans ce vaste mouvement d'idées qu'est la *réforme grégorienne*, celle dont le grand pape Grégoire VII demeure le plus éclatant témoin, mais dont il est prouvé désormais par les travaux d'A. Fliche qu'il n'a point été le seul réalisateur : il la renforce et la complète. Il pose la Papauté au sommet de la société humaine, annonçant la théocratie d'Innocent III au début du *xiii^e* siècle. L'ordre chrétien doit embrasser le monde ; le message chrétien, tel qu'il s'exprime dans l'idéal monastique, est valable pour tout organisme contemporain. Les principes du cloître sont aussi ceux du monde ; et Bernard appelle à l'épuration, au seul souci de Dieu, une administration pontificale, troublée par l'importance croissante de son rôle, un clergé trop sensible aux affaires temporelles, une foule laïque qui ne pratique pas assez le précepte de charité. En un siècle où l'Eglise est plus profondément incarnée qu'elle ne l'est aujourd'hui dans les structures politiques, économiques et sociales, où elle impose une unité réelle à des États que ne séparent ni la civilisation ni les nationalismes, mais que rapprochent une commune armature féodale et la tradition encore vivante du Saint-Empire, Bernard tente de réaliser, par la diffusion du modèle cistercien, cette communauté totale que doivent régler la cohérence et la perfection de la communion des saints. Et cette aspiration est, en définitive, si profondément enracinée au cœur de ses contemporains que, du coup, il apparaît à tous la vivante conscience de son siècle.

BERNARD ET LA PAPAUTÉ

A la tête de ce monde chrétien, Bernard sait qu'il ne peut y avoir qu'un seul chef : le Pape, successeur de saint Pierre. Grégoire VII avait proclamé : « C'est l'orgueil humain qui a inventé le pouvoir des rois, mais c'est la pitié divine qui a établi celui des évêques. Aussi le Pape est-il le seul homme dont toutes les nations doivent baiser les pieds ; il est le maître de déposer les empereurs. L'Eglise n'a jamais erré, elle ne se trompera jamais. » Ce sera exactement la position de Bernard, qui, à maintes reprises, affirmera aussi nettement la suprématie du pouvoir spirituel. Une occasion lui fut fournie de donner à sa doctrine sur les droits et les devoirs des Papes une expression complète. Le 15 février 1145, Bernard de Pise, abbé cistercien de Saint-Athanase, dans la Campagne romaine, fut élu Pape sous le nom d'Eugène III. Ce fut pour l'abbé de Clairvaux un grand espoir. Il adressa au nouvel élu, entre 1145 et 1152, cinq lettres qui constituent le traité *De consideratione*, vraie charte de la Papauté. A ce moine d'une de ses abbayes, à ce fils spirituel, Bernard parle avec une familiarité affectueuse : « *Qu'importe que vous soyez élevé sur la chaire de Pierre ! Quand vous marcheriez sur l'aile des vents, vous ne pourriez vous soustraire à mon affection ; l'amour reconnaît un fils même sous la tiare.* » Mais en même temps il pose des principes.

Il définit d'abord l'éminente dignité du Pape :

« *Vous êtes l'évêque des évêques ; les Apôtres, vos aïeux, ont reçu pour mission de ranger l'univers aux pieds de Jésus-Christ. Vous êtes leur héritier : l'univers est votre héritage. D'autres aussi, sans doute, sont portiers du ciel et pasteurs des troupeaux ; mais vous, vous avez hérité de ces titres par spécial héritage. Chacun a son troupeau, dont il a charge ; pour vous, tous les troupeaux ne font qu'un, et il vous est confié. Pasteur de toutes les brebis et pasteur de tous les pasteurs. S'il le faut, si la faute le*

mérite, vous pouvez fermer le ciel à un évêque, le déposer, le jeter à Satan... Vous êtes, par excellence, le vicaire du Christ.

Pourtant, qu'est votre pouvoir ? Un domaine à exploiter ? Nullement : une tâche à assumer. La chaire pontificale vous enorgueillit ; ce n'est pourtant qu'un poste de surveillance ainsi que le dit votre nom d' « évêque », un haut lieu d'où, comme une sentinelle, vous pouvez promener votre regard sur le monde. Ce monde, vous n'en avez pas la propriété ; vous n'en avez que la responsabilité ; la possession en est au Christ.

Mais quoi, me direz-vous, vous convenez que je régis le monde et me défendez de dominer ? — Oui, certes. N'est-il pas régir excellemment que régir par l'amour ? Vous avez été placé à la tête du troupeau du Christ pour le servir et non pour régner sur lui. Et j'ajoute : il n'y a fer, ni poison que je redoute pour vous autant que l'orgueil de la domination. »

Bernard invite alors Eugène III à considérer l'abîme qui sépare la fonction du vicaire du Christ de la nature misérable de l'homme qui l'assume. C'est cette différence que l'élu doit toujours avoir présente à l'esprit, et le traité développe longuement les conditions d'une Papauté sainte, digne de sa fonction.

Que le pontife d'abord, pratiquant les vertus de prudence, de justice, de tempérance et surtout d'humilité, parce qu'il a conscience d'être *nu, pauvre et misérable, une vile poussière*, il doit se vouloir *le modèle de la piété, le champion de la vérité, le défenseur de la foi... la terreur des méchants, la gloire des bons, le sel de la terre, la lumière du monde, le prêtre du Très-Haut*. Bernard lance le conseil fameux : *Præsis et prosis, non ut imperes*.

De fait, Eugène III suivit ces sages préceptes et continua de mener, dans la gloire pontificale, l'austère existence d'un moine de Cîteaux : *Il n'estima pas plus l'argent qu'un brin de paille*.

L'effort personnel vers la sainteté ne suffit point pour faire un bon pape. Le second objet de *la considération* du Pontife est « sa maison », c'est-à-dire l'administration de la communauté chrétienne. Tout n'y va pas bien. La centralisation de l'Eglise a provoqué l'afflux des affaires à la Curie. Le personnel nécessaire s'est brusquement accru et l'esprit en a changé. Les clercs y sont désormais nombreux qui se distinguent par leur mollesse et leur mondanité et qu'on dit habiles à remplir leurs bourses : la Curie, selon Bernard, tend à devenir une « caverne de voleurs ». En un style mordant, le saint trace le portrait de ces rapaces ; ils se réjouissent du nombre des appels qui leur permettent de lever de fructueuses taxes ; leur enrichissement leur importe bien plus que le redressement des torts ; ils vivent dans le luxe et l'abondance. Les légats eux-mêmes sont contaminés ; ils rançonnent les Eglises qu'ils visitent, *sacrifieraient le salut du peuple à l'or de l'Espagne* et la totale intégrité du cardinal Martin, en Dacie, paraît *d'un autre âge*. A ces maux Bernard indique deux remèdes ; il convient de limiter le nombre des appels en cour de Rome ; il existe des juges naturels, princes temporels ou évêques ; l'examen de maintes causes futiles distrair la papauté de ses vrais devoirs : « *Quoi de plus servile, quoi de plus indigne, surtout pour un souverain pontife, que de peiner ainsi, je ne dis pas tous les jours, mais à toute heure, pour de telles affaires et pour de tels hommes ? Et quand prions-nous ? Quand enseignons-nous les peuples ? Quand édifions-nous l'Eglise ? Quand méditons-nous sur la loi ? Le palais retentit chaque jour des lois de Justinien et non de celles du Seigneur. Est-ce juste ?* » D'autre part, le pape choisira pour l'assister des hommes désintéressés, pleins d'expérience. Au lieu des clercs romains, intrigants, bavards, *pourquoi ne pas choisir dans tout l'univers ceux qui doivent juger l'univers entier ?*

Eugène III n'eut ni le temps, ni aussi la ténacité de poursuivre cette réforme de la haute administration

romaine : il chercha pourtant à en renouveler le personnel et fit dresser une liste exacte des revenus de la curie. C'était un premier pas sur une juste route.

Mais dans cette théorie du Pape, Bernard alla encore beaucoup plus loin. Il conçut parfaitement le rôle vraiment universel du témoin du Christ. S'élevant au-dessus des intérêts immédiats de la communauté fidèle, il montra que le Pape doit semer la parole au monde entier, considérer l'Eglise universelle, les Juifs, les infidèles, les schismatiques, les hérétiques, dont il est « débiteur ». La terre entière est son héritage, et Bernard de lui crier admirablement : « *Quelle est notre espérance, quelle est notre conscience, quand nous n'offrons pas même le Christ aux âmes qui ne l'ont pas ? Allons-nous retenir injustement la vérité ? Allons-nous attendre que la foi tombe du ciel ?* »

BERNARD ET LA RÉFORME RELIGIEUSE

Pour rendre l'Eglise à soi-même, c'est-à-dire à Dieu, Grégoire VII avait posé en principe que la papauté devait régénérer d'abord le clergé. Bernard partagea entièrement ce point de vue. Non sans quelque exagération, il dénonçait les abus dont souffrait la cléricature de son temps. Nous l'avons vu flétrir le luxe de Cluny : ses critiques portèrent, et dans le grand ordre bénédictin son influence fut sensible. Pierre le Vénérable, élu abbé en 1122, profita des remarques de Bernard ; avec beaucoup de fermeté et de charité à la fois, tout en maintenant les traditions de son Ordre qui ne violentait pas la chair mais insistait plutôt sur les bonnes conditions nécessaires au travail intellectuel, il imposa les statuts de 1132, qui rétablissaient l'obligation du jeûne et du silence ; les études se renouvelèrent aussitôt comme le prouvent les œuvres des historiens Orderic, Vital et Hugues de Poitiers. Cette

influence de Bernard, on la retrouve, aussi efficace, en bien des cas. Par exemple à Saint-Denis, abbaye royale, le faste de la cour de Louis VI est plus de mise que l'austérité monacale ; à Suger, puissant abbé, conseiller des rois, Bernard ose dire que ce luxe est indigne, qu'un serviteur de Dieu devrait avoir honte de se faire suivre, dans ses déplacements, par soixante chevaux et plus ; et la cour, stupéfaite, assiste à ce spectacle rare : un premier ministre qui se convertit ! Fait important, car l'illustre abbé de Saint-Denis, premier des ministres capétiens dont l'histoire a gardé le souvenir, avait une certaine tendance à laisser en lui le politique prendre le pas sur le religieux ; nous avons connu, par la suite, maints hommes d'Eglise qui ont servi l'État, mais en faisant prévaloir la seconde fonction sur la première, un Richelieu, un Mazarin, et, pis encore, un Talleyrand et un Fouché. Bernard, par sa parole, a maintenu le grand Suger dans la vraie voie et l'a persuadé de demeurer un prêtre qui servait Dieu en aidant le roi, au lieu de devenir un homme politique qui, par hasard, se trouverait bénédictin.

Bernard se trouva également en rapport avec les Chartreux dont le prieur Guigues, qui publia leur règle, l'invita, et avec lequel, nous confia Guillaume de Saint-Thierry, il forma *un cœur et une âme*. Il intervint aussi dans les diverses congrégations de chanoines réguliers, telle celle de Prémontré, que fonda en 1120 Norbert, et qui alliait la libéralité de la règle de saint Augustin à l'ascétisme cistercien.

En même temps, bien entendu, Bernard se préoccupa du clergé séculier. A l'en croire, il était urgent de s'en soucier, car le tableau qu'en trace notre saint est fort sombre ! D'un bout à l'autre de la chrétienté, *les biens des églises sont dissipés en usage de vanité et de superfluité*. Les évêques eux-mêmes donnent le mauvais exemple, tels (car Bernard les désigne d'un doigt intrépide), Simon, cumulard de Noyon et de Tournai, qui s'engraisse des

revenus de deux évêchés, ou Henri, qui n'a dû qu'à la vénalité son ascension au siège de Verdun. Réforme ! réforme ! le traité sur les mœurs et les devoirs des évêques, rédigé sur la demande de l'archevêque de Sens, Henri le Sanglier, fixe les principes de ces changements nécessaires et continue à critiquer ferme les erreurs :

« Pourquoi portez-vous des toilettes de femmes, si vous ne voulez pas qu'on vous critique comme elles ? Distinguez-vous par vos œuvres, et non par vos broderies et vos fourrures ! Vous croyez me fermer la bouche en me disant qu'un moine n'a pas à juger des évêques ? Plaise au ciel que vous me fermiez aussi les yeux ! Mais quand même je me tairais, ils parleraient tous ceux qui sont pauvres, tous ceux qui sont nus, tous ceux qui sont faméliques ; ils se lèveraient pour crier. C'est notre vie qui assure votre luxe. Vos vanités volent notre nécessaire ! »

Quel ton de prophète ! Le plus étonnant est que certains acceptent de l'écouter. Que Bernard dénonce les goûts fastueux des évêques ou leurs ambitions dévorantes, on ne le tiendra pas pour un fou dangereux. On l'entendra avec respect, avec attention. On fera même appel à lui pour décider d'élections épiscopales contestées à Tours, à Langres, à Reims, à York. On le consulte pour arbitrer un conflit entre deux candidats au siège de Saint-Martin (d'ailleurs, il renverra le dossier à Rome). Ce simple moine est vraiment la conscience du haut clergé de son temps.

Et tout le monde s'incline et admire quand il désigne à la vénération Malachie, le futur saint irlandais, qui vient de mourir à Clairvaux en 1139, et que Bernard tient pour le modèle même de tous les évêques. Les diocèses de Connor et Armagh, transformés par Malachie, il les représente comme des terres bénies. Cet éloge d'un saint par un saint apparaît comme la charte même de la réforme épiscopale.

Il va de soi que si les évêques ont été à corriger, *a fortiori* les simples prêtres. En ce temps, de nombreux

conciles en France, en Angleterre, en Espagne, au Latran ont condamné et pourchassé les prêtres mariés et les clercs simoniaques. L'œuvre de Grégoire VII a été poursuivie. Le traité de saint Bernard, sur *la conversion des clercs*, apporte une aide précieuse à cette vaste entreprise de purification. Ce sera sous son influence que beaucoup de chanoines adopteront la règle augustinienne, que maints seigneurs délivreront de la tutelle féodale, souvent dangereuse, le clergé de paroisses. On ne peut pas tout dire de cette œuvre immense, de cette influence omniprésente, toute orientée dans le sens de la prédominance de l'esprit.

BERNARD ET LE PEUPLE CHRÉTIEN

La même idée d'un christianisme totalement vécu et qui pénétrerait profondément toutes les couches de la société, Bernard ne cesse de la propager avec vigueur. Pour lui, tous les hommes, prêtres ou laïcs, grands ou petits, doivent avoir les yeux fixés sur la croix et vivre selon Jésus. Bien sûr, le monde est loin de cet idéal, et cela ne justifie que trop les saintes colères du grand moine blanc ! Même s'il ne faut pas généraliser la portée de ses critiques, il convient de retenir le principe de renouvellement chrétien qu'il proclame comme un des axiomes sur lesquels la vie spirituelle du moyen âge s'appuya.

Tout, selon Bernard, relevant de Dieu seul, devait n'exister que par Lui et pour Lui. Les institutions humaines lui paraissent respectables précisément dans la mesure où elles témoignent du véritable idéal chrétien. Par exemple, il a une haute idée du devoir des princes ; ils tiennent leur pouvoir de Dieu, ils doivent donc gouverner selon les lois saintes, protéger les bons, punir les méchants, rendre justice aux opprimés. Il a de même con-

fiance dans l'Empire uni à l'Eglise par la nature des choses. Il rappelle à la reine de Jérusalem : « *Les actions d'une reine, bonnes ou mauvaises, ne peuvent demeurer cachées ; les rois, comme des candélabres, ont été mis en évidence aux yeux des peuples... Aujourd'hui, il est un maître parmi nous, plus grand que Salomon lui-même : c'est Jésus et Jésus crucifié. Abandonnez-vous à sa conduite, apprenez de lui à régner.* »

Or, quel spectacle offrent les gens de ce monde ? Pensent-ils à autre chose qu'au luxe et à la frivolité ? L'observation mordante de Bernard s'accorde avec celle de nos Chansons de gestes. Sur des chevaux parés d'or, d'argent et de soie, voici le chevalier : son heaume, sous lequel pend une longue chevelure, jette les éclairs de ses pierres ; les pans de sa fine chemise flottent au long de ses jambes ; l'écu est décoré d'animaux aux couleurs éclatantes. Est-ce cela la tenue d'un chevalier chrétien ? Le costume des femmes est taillé dans les plus fins tissus ; engoncées dans leurs lourds biaux, coiffées de la guimpe qu'un cercle d'orfèvrerie maintient à leur front et qui retombe sur leur gauche, *elles marchent à pas rompus, le cou allongé, parées et ornées à la manière d'un temple, laissant traîner après elle une queue qui soulève sur leurs pas des nuages de poussière.* Est-ce cela la vêtue d'une femme chrétienne ? Et les occupations de ces personnages, sont-elles chrétiennes ? Pas davantage ! Les hommes se ruent au combat par amour du risque, sans penser qu'ils courent à la honte et non pas à l'honneur, *si la cause n'est pas juste, si l'intention n'est pas droite ;* par là Bernard visait des guerres privées, dont nous savons par nos chroniques la multiplicité. Ou bien ils se passionnent pour les tournois et pour la chasse, qui sont des joies bien vaines ! Au château, on joue gros jeu, on danse, on écoute des jongleurs dont les farces outragent maintes fois la morale. Est-ce l'attitude de gens qui devraient *employer leur temps à se rendre favorable la puissance divine ?*

Ignorent-ils que la beauté des étoffes et des diamants ne se transmet pas, *qu'on l'applique à son corps et qu'on l'ôte en se déshabillant*? Sans compter que cette fête insouciant excite la colère, la rancune des pauvres et détourne de les secourir.

Il est vrai que les humbles eux aussi ont bien leurs défauts ! Bernard force-t-il le noir de sa peinture comme font les moralistes ou les auteurs des premiers fabliaux ? Les paysans qu'il représente sont égoïstes, cupides, la fidélité conjugale ne semble pas leur principale vertu !

A la société gangrenée par le mal, Bernard propose l'idéal évangélique : l'amour exclusif de Dieu et du prochain. Était-ce là un ronron, une clause de style ? Non !

Les invectives du moine contre la corruption de son temps, ses véhémentes exhortations à un changement de vie avaient alors, en ce ^{xii}^e siècle, une résonance que nous ne soupçonnons plus guère. Thèmes traditionnels de prédicateurs pour nous, c'était, en un monde qui gardait bien plus de foi que le nôtre, des paroles de feu. Ces grandes leçons, il est certain que bien des gens de ce temps les entendirent et essayèrent d'en mettre en œuvre les principes. Dans ce système féodal, aux hiérarchies précises, ce sont des hommes comme saint Bernard qui sauvent l'idéal de justice sociale, dont le monde moderne se targue, en affirmant tout simplement les principes de l'Évangile. Bien avant Bossuet, Bernard revendique les droits des pauvres ; il évoque ce jour où les déshérités de la vie s'élèveront *avec une grande assurance contre ceux qui les auront accablés d'angoisses* et où ils auront pour défenseur *le Père des orphelins et le Juge des veuves*.

Un univers humain où les passions seraient domptées, où la pensée et l'action s'harmoniseraient dans un unique effort vers le salut, une société gouvernée selon l'équité, *la paix de toutes choses qui est la tranquillité de l'ordre*, le rêve de Bernard ne fut jamais autre, et toute sa vie il travailla à sa réalisation.

LE DÉFENSEUR DE LA FOI : BERNARD ET ABÉLARD

Ce n'est pas seulement dans l'ordre de la morale chrétienne qu'il faut voir Bernard livrer de bons combats. L'intelligence aussi était un terrain de lutte, et déjà, en cette première moitié du ^{xii}e siècle, l'orthodoxie chrétienne se trouvait menacée. Au premier rang des défenseurs de la vraie foi, le moine de Clairvaux prit position. Il semble que sa pensée distingue, dans la répression de l'erreur, deux moments : tenter d'abord de réconcilier l'hérétique avec l'Eglise catholique par la persuasion des arguments, faute de quoi il encourt les peines canoniques ; ensuite user de la force si *les ravages continuent ; l'un et l'autre glaive appartiennent à l'Eglise, et le glaive spirituel et le glaive matériel ; l'un doit être tiré par elle, et l'autre pour elle ; l'un par la main du prêtre, l'autre par la main du chevalier, mais sur la demande du prêtre et par ordre de l'empereur.*

C'est la théorie fameuse des deux glaives.

Tout un ensemble de doctrines néo-manichéennes, celles mêmes qui prendront corps dans le système albigeois, s'étaient propagées à cette époque : dans les Pays-Bas, la Flandre et l'Allemagne rhénane d'abord, grâce à un certain Tanchelin, puis dans le nord et l'ouest de la France, et surtout en Languedoc, grâce à Henri de Lausanne et à Pierre de Bruys. Elles rejetaient la hiérarchie de l'Eglise, son autorité en matière de croyance et de morale, ses sacrements, spécialement le mariage : elles entraînaient souvent à de honteuses débauches. En 1143, Evervin, prévôt de Stanfeld, alerte l'abbé de Clairvaux. Celui-ci entame aussitôt une polémique, prouve l'utilité sociale du mariage chrétien, l'impossibilité de ne pas pécher lorsque hommes et femmes vivent ensemble en dehors du mariage : *être toujours avec une femme et ne pas pécher est plus difficile que de ressusciter un mort.*

En 1145, il accompagne le légat Albéric dans le Midi.

Partout il prêche contre les tendances hérétiques. Son succès se révèle considérable à Toulouse et à Albi ; Henri de Lausanne fuit la discussion ; le saint multiplie les miracles, agit par la vertu de son exemple. Mais son passage est trop rapide : tandis que dans le Nord, des violences assez inconsidérées se déchaînent, au Sud l'hérésie va prendre bientôt une virulence nouvelle ; elle nécessitera la croisade albigeoise.

D'autres menaces surgirent, en même temps, à l'horizon chrétien. Arnaud de Brescia s'inspire, à l'origine, d'intentions évangéliques : il réclame seulement pour l'Eglise la pratique de la pauvreté totale. Mais bientôt il va trop loin : il dénie au clergé tout droit à la propriété, prêche une sorte de communisme anticlérical. Banni d'Italie, il se réfugie à Paris où il a étudié auprès du plus célèbre des maîtres, Abélard ; il entre bientôt en conflit avec Bernard. Celui-ci se pose en interprète des volontés du Saint-Siège, il invite le roi Louis VII à chasser l'agitateur et lui fait interdire la région de Zurich. Un moment, Arnaud paraît se réconcilier avec l'Eglise ; en 1146, il voit Eugène III, mais très vite, se lance à fond dans l'hérésie, crée une secte qui nie le sacerdoce, refuse les sacrements. On le verra prendre la tête de la commune de Rome révoltée contre la papauté, et il aura la tête tranchée en 1155.

De tous ces combats où Bernard se trouva engagé, le plus important est celui qu'il soutint contre Abélard, celui-là se situe sur le plan supérieur de l'intelligence.

Nul n'admet plus aujourd'hui que le moyen âge, et spécialement la période des ^x^e et ^{xii}^e siècles, ait été un temps de stagnation intellectuelle, où les esprits vivaient figés dans des routines. La culture avait alors ses fervents ; ses centres étaient les écoles-cathédrales : Reims, Chartres, Orléans. La langue rituelle, le latin, était parlée et écrite avec une perfection telle que certains auteurs de ce temps peuvent rivaliser avec les antiques, par exemple, le

« divin Hildebert », archevêque de Tours. Et ces milieux intellectuels frémissaient déjà de grandes passions.

La philosophie scolastique, née au ix^e siècle avec l'Anglais Alcuin et l'Irlandais Duns Scot Erigène, avait accoutumé les esprits à essayer de tirer, d'une proposition donnée, toutes les conséquences logiques. L'art de raisonner ou dialectique, dont Aristote avait fixé les règles, était fort en honneur. Il y avait eu de grandes lumières, comme le Français Gerbert, qui fut le pape Sylvestre II. Mais on avait aperçu aussi des clartés suspectes ; au xi^e siècle, Bérenger, professeur à Tours, avait été condamné pour des propositions inadmissibles sur l'Eucharistie ; puis Roscelin, chanoine de Besançon, pour avoir prétendu expliquer par la philosophie le mystère de la Trinité.

La plus grande tragédie intellectuelle du xii^e siècle fut celle d'Abélard. Peu d'hommes, en notre temps, peuvent prétendre à la gloire que connut dans le sien le professeur de l'école Sainte-Geneviève. Depuis l'heure où ce jeune noble avait « sacrifié Mars à Minerve », sa merveilleuse intelligence n'avait pas cessé de s'enrichir, ni sa gloire de croître. Dans un tournoi oratoire retentissant, il avait forcé le maître Guillaume de Champeaux, alors professeur à l'école du Cloître-Notre-Dame, à s'avouer vaincu. Devenu moine après le dramatique dénouement de ses amours avec l'altière et savante Héloïse, il avait obtenu une audience prodigieuse. Des milliers de disciples l'écoutaient avec passion. Ses livres étaient portés « de nation en nation », « de royaume en royaume », et s'il n'était pas très modeste en se déclarant « le seul philosophe du monde », son excuse était que bien des gens pensaient ainsi.

Mais de l'ermitage de Nogent-sur-Seine, où Abélard vivait parmi quelques disciples chers, partaient des idées qui pouvaient difficilement s'admettre. Non pas que le doctrinaire ait été un incroyant, un libre-penseur ; ce sont là des termes qui, en son époque, n'avaient rigoureusement aucun sens. Sa foi était vive et il parlait même du Christ

avec une tendresse et une vénération que saint Bernard lui-même n'eût pas désavouées. Mais cet homme était dévoré par la passion de penser, comme d'autres le sont par des passions charnelles. Il disait lui-même qu'il ne pouvait demeurer impassible devant un problème ; il fallait qu'il lui trouvât une solution. Appliqué aux mystères de la foi, un tel désir risque d'être catastrophique. Si l'on avait écouté ce champion de l'esprit critique, que serait-il resté des affirmations claires du dogme, des principes de la foi ? Des thèmes à discussions subtiles où chacun eût tranché à son gré. La dialectique devenait non plus un simple moyen de parvenir à la vérité, mais un but en soi. Ainsi serait-on arrivé — suivant une évolution qui sera celle du rationalisme — à supprimer la distinction entre ce qui appartient à la raison et ce qui la dépasse, entre le savoir humain et la révélation, entre la philosophie et la foi.

C'est alors que Bernard entra en scène. Guillaume de Saint-Thierry, son ami, l'avait déjà alerté, lui avait fait lire des œuvres d'Abélard, en ajoutant : « Votre silence est un péril. » En 1140, parmi un lot d'étudiants que la voix du saint a attirés vers Clairvaux, se trouve un élève d'Abélard. En parlant avec ce jeune homme, Bernard se rend compte de l'influence néfaste qu'exerce le philosophe. Il essaie de le convaincre, de le ramener à plus de modération. Mais Abélard est soutenu par Arnaud de Brescia qui, chassé d'Italie, se trouve en ce moment à Paris. Abélard décide donc de résister. Il demande lui-même qu'on réunisse un concile où il pourra défendre ses thèses. Ce concile se tient en effet à Sens, en 1141.

L'attitude des deux adversaires est extrêmement caractéristique. L'un est un intellectuel, qui se sent sûr de soi, de sa pensée, de ses méthodes dialectiques ; il ne doute pas que, dans une joute oratoire comme il en a soutenu, il ne pulvérise le moine bourguignon. L'autre est moins un intellectuel qu'un spirituel, une âme emplie de Dieu et

qui cherche, dans ce conflit, non pas sa gloire personnelle, mais le seul triomphe de la religion. Abélard voit dans le concile une manière d'académie devant laquelle on pourra se livrer à l'escrime des idées ; Bernard le considère comme un tribunal qui devra juger un suspect. Aussi ne laisse-t-il pas son adversaire poser le problème à sa façon ; il attaque. Ce qu'il affirme, c'est que les sujets dont Abélard prétend discuter, précisément ne sont pas matière à discussion. On accepte la foi ou on la refuse ; mais le dogme est un bloc et ne supporte pas d'être fissuré au gré de chacun. Accablé, dès l'entrée en jeu, sous une pluie de citations tirées de l'Ecriture, identifié tour à tour avec Arius, Pélage et Nestorius, Abélard sent le terrain lui manquer sous les pieds et vacille.

Au fond les deux hommes représentaient deux tendances de l'esprit humain : celle qui demande à la raison d'élucider tous les problèmes, celle qui ne se confie qu'à la foi. Ce n'est pas que Bernard ne soit lui aussi partisan d'un usage approprié de la raison ; mais il veut qu'elle garde sa place et que soient respectées les justes hiérarchies. Dans un tel duel, c'est le champion de la foi qui va l'emporter. Abélard se retire. Il annonce qu'il en appellera du concile au pape. Mais arrivé à Cluny, il tombe malade. Bernard, qui l'apprend, ne veut pas que son ennemi meure avant que la réconciliation leur ait permis de se donner le baiser de paix. L'abbé Pierre le Vénérable les réunit, et Abélard, vaincu respectable, meurt peu après. *surpris par le Visiteur évangélique dans la sainte prière et la crainte du Seigneur.*

Dans cette affaire, comme en toute autre, Bernard était apparu ce qu'il était totalement : un homme pour qui rien ne comptait que la cause à laquelle il s'était voué, un parfait serviteur de la foi, un témoin de Dieu.

BERNARD ET L'ART

Cette profonde influence qu'on voit le grand moine blanc exercer en tant de domaines, il est un ordre d'activité humaine où elle a été fort discutée, où, pour dire plus crûment les choses, on s'est demandé si elle n'avait pas été désastreuse. On a maintes fois soutenu que l'action de Bernard avait tendu à nier la beauté, à ruiner les principes esthétiques de son temps. Formulée ainsi, la thèse est inacceptable. La question demande à être examinée de plus près.

Rappelons-le : au moment où Bernard apparaît, Cluny domine la chrétienté occidentale, et ses moines bâtisseurs travaillent partout. La tradition clunisienne admettait que la beauté encourageait à la prière en rendant hommage à Dieu. Aussi, là où les clunisiens bâtissaient, l'ornementation se faisait riche. Sur les arcades couraient de savantes géométries ; aux voussures, aux corniches le détail ravissant abondait ; les chapiteaux devenaient des animaux fantastiques ; le statuaire peuplait linteaux et tympan. Sur les grands murs eux-mêmes, les fresques s'épalaient, immenses, telles celles des « Deux Testaments », à Saint-Savin-sur-Gartempe. Orfèvrerie, émaux, sur les croix, sur les autels, sur les châsses et les tombeaux, rien ne semblait trop beau pour glorifier le Maître. Le chef-d'œuvre de cet art glorieux, c'était la basilique de Cluny elle-même, construite par saint Hugues, avec ses deux transepts, son bouquet de cinq ou sept clochers, ses huit colonnes de marbre rarissime soutenant le sanctuaire, et ce merveilleux candélabre, haut de dix-huit pieds, que Mathilde, reine d'Angleterre, avait offert pour illuminer le maître autel.

C'est contre ce luxe inouï que, nous l'avons vu, Bernard s'était élevé dans son *Apologie*. Il lui paraissait inadmissible que des hommes qui ont renoncé à l'éclat du monde, et, pour posséder le Christ, ont foulé aux pieds

comme du fumier tout ce qui charme les yeux ou flatte les oreilles, toutes les jouissances de l'odorat, du goût et du toucher, soient entourés de splendeurs qui, pour eux, ne peuvent être que tentatrices. Mais cette critique sévère s'appliquait-elle, dans l'esprit du saint, à d'autres qu'aux moines ? A l'âme très élevée sur le chemin du ciel doivent suffire des bâtiments austères et dépouillés, où la lumière pénètre à travers des vitraux en grisaille pour épouser la nudité de la pierre. Ainsi nous apparaissent encore, si nobles dans cette sévérité, les grandes abbayes cisterciennes dont possédons encore l'architecture : Pontigny, Fontenay, Fontfroide, Boquen et d'autres. Notons-le bien, il ne s'agit pas de bâtiments « séculiers » s'adressant au peuple des simples fidèles.

Tout au contraire ! Saint Bernard a toujours pensé que l'art « épiscopal » (par opposition à l'art monastique) devait parler aux *insensés*, aux *ignorants*. Il conviendra donc de recourir aux *ornements matériels pour inciter à la dévotion ce peuple charnel sur qui les choses spirituelles ont peu de prise*. Autrement dit, l'art doit revêtir, selon les idées de saint Bernard, ce caractère pédagogique dont on sait que déjà les bâtisseurs de la cathédrale romane avaient eu le souci. Vitraux et pages de sculpture, tout devra contribuer à mettre sous les yeux du plus humble peuple les enseignements et les traditions de l'Eglise.

Ainsi, bien loin d'avoir combattu l'art, Bernard l'a développé, dans un sens très précis, selon la ligne d'une pensée parfaitement décidée. L'ascension de maints moines cisterciens aux trônes épiscopaux accrut encore cette influence du chef. Et comme, au même moment, la recension liturgique ordonnée par saint Etienne Harding, en faisant recopier maints manuscrits, mettait sous les yeux des milliers de miniatures, les thèmes d'inspiration proposés à ces entreprises artistiques furent, presque toujours, d'origine cistercienne.

Mais il faut aller plus loin et l'on a pu se demander si la conception même de la cathédrale gothique, dans sa signification profonde, ne relève pas directement de l'influence omniprésente de l'abbé de Clairvaux. C'est ce que tendent à montrer les travaux remarquables de Mlle Anne-Marie Armand. Le ^{xii}^e siècle a incontestablement découvert dans le symbolisme l'explication du système du monde ; à travers « la forêt de symboles », dont parlera Baudelaire, les hommes de ce temps ont pensé qu'on pouvait avoir une vue générale de l'histoire universelle. C'est, par avance, Bossuet transposé en figure. Le second concile de Nicée (787) avait affirmé que « seul l'art relève des artistes ; l'inspiration est à la disposition des Pères. » Voilà exactement l'idée des contemporains de Bernard et de lui-même.

Aussi le grand théologien qu'il fut, le commentateur inlassable, par la symbolique, de tous les textes saints, fut, bien plus qu'Honorius, écolâtre d'Autun, ou Suger, abbé de Saint-Denis, dont on cite les noms en cette occurrence, le véritable inspirateur de ce mouvement qui cherchait à donner à l'art tout entier son sens de figure. Pour Bernard, la *maison de Dieu* symbolise l'unité de la conception chrétienne. Il y a une extraordinaire correspondance entre ses sermons et les développements que l'art des cathédrales gothiques multiplie. Et ici il convient de rejoindre les remarques de M. Emile Mâle sur la signification symbolique de chacune de nos grandes cathédrales. « Notre-Dame de Paris, c'est l'église de la Vierge, elle est le centre des choses... (exactement comme dans la doctrine de saint Bernard)... Amiens, c'est la cathédrale messianique, prophétique ; c'est une œuvre grave qui parle de l'avènement du Sauveur. Laon est érudite, la science semble être au premier rang. Quant à la cathédrale de Chartres, c'est la pensée même du moyen âge devenant visible. »

Cette explication de la « maison de Dieu » comme sym-

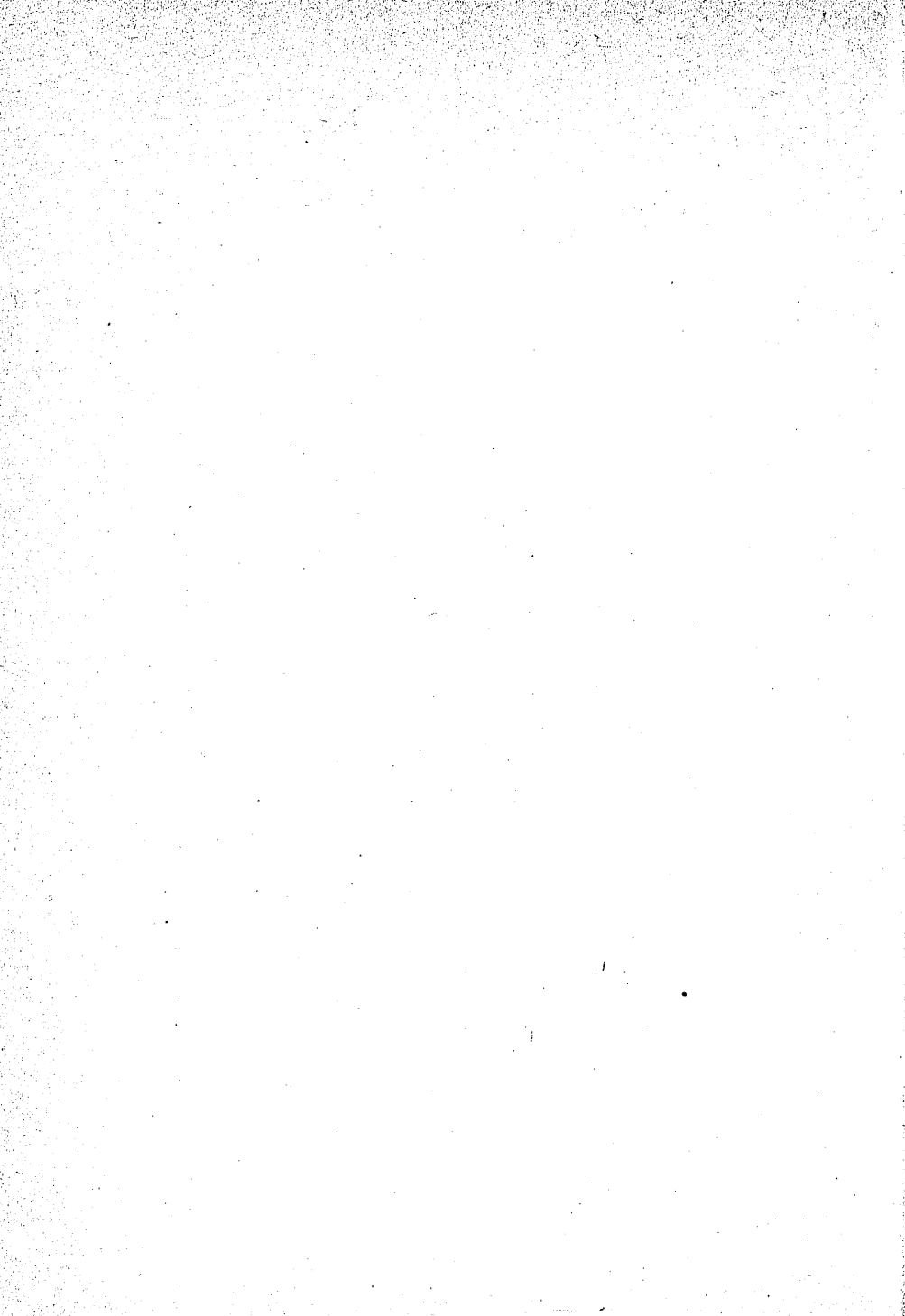
bole, comme manifestation de la Jérusalem céleste, comme vision de Dieu, correspond exactement à la pensée la plus profonde du grand cistercien, pour qui le monde entier était symbole et révélation du Tout-Puissant. N'a-t-on pas soutenu parfois que Notre-Dame de Paris, commencée par Maurice de Sully, très peu de temps après la mort de Bernard, était, dans son plan, la reproduction de Jérusalem telle que les Croisés l'avaient trouvée : le portail de sainte Anne correspondant à la probatique et au sanctuaire de la Nativité, le portail de l'Assomption correspondant au tombeau de la Vierge et à la porte où saint Etienne fut lapidé, les chimères, gargouilles et autres monstres qui se voient à l'extérieur devant représenter les sentinelles musulmanes qui luttèrent sur les murs... Ces imaginations peuvent nous paraître déconcertantes ; on ne peut pas comprendre l'art du moyen âge si on ne leur fait point place.]

[Si, quittant la conception d'ensemble de la cathédrale, on considère le détail même de l'ornementation, on le retrouve aussi directement lié à la pensée de saint Bernard. Il est désormais certain, depuis les grands travaux de M. Emile Mâle, que l'iconographie des cathédrales, techniquement, relève de la reproduction des miniatures. Mais, spirituellement, il n'est pas douteux que l'idée symbolique, chère au saint de Clairvaux, y pullule. Si Bernard emprunte la grappe de raisin au *Cantique des Cantiques* comme promesse de vie éternelle, ou si Jonas rejeté par la baleine lui apparaît préfigurer la Résurrection, ces mêmes motifs seront retrouvés dans l'art de son temps, sur des croix émaillées, sur un autel ; la description qu'il a faite du char d'Aminadab surmonté d'une croix verte, et traîné par les Évangélistes jusqu'au bout du monde, on la retrouve dans un vitrail de Saint-Denis, qu'avait fait faire Suger, ami de Bernard. Le fameux sermon de Bernard sur *Jésus crucifié sous le Père*, n'est-il pas à l'origine de ces bas-reliefs où l'on voit la Croix soutenue par Dieu

le Père de ses bras ouverts. Si, dans les représentations graphiques de la Résurrection, on voit, à partir du xii^e siècle seulement, le sarcophage ouvert, le linceul bien net, un ange soulevant le couvercle, n'est-ce pas encore au *Discours sur la Pâque*, de saint Bernard, et aux détails qu'il y souligne, qu'est dû ce changement esthétique ? Et l'arbre de Jessé, qu'on verra si fréquemment repris par les sculptures gothiques, image de la généalogie du Christ, n'est-ce point encore à Bernard qu'il faut remonter pour comprendre la brusque célébrité que prit alors ce symbole ?

Bien loin donc d'avoir été un ennemi de l'art, Bernard aura, au contraire, profondément marqué celui de son temps, et dans le sens le plus authentiquement chrétien. Ce n'est pas seulement sur le plan intellectuel et moral, c'est aussi bien dans l'ordre esthétique qu'il fut vraiment « la conscience de son siècle ».

Il reste à voir maintenant comme cette conscience se voulut aussi bien engagée dans l'événement, prenant parti avec une efficacité aussi grande ; car ce moraliste, ce spirituel, ce symboliste fut également, et en même temps, au plein sens du terme, un homme d'action.



VI

L'HOMME D'ACTION

BERNARD, HOMME « ENGAGÉ »

Et quel homme d'action ! Un fondateur d'ordre, un moine, un mystique, selon les concepts habituels, devrait vivre dans sa cellule et ne point rompre ses méditations.

Erreur complète quand il s'agit de Bernard ! Bien qu'il souffre de ses trop longues absences et regrette vivement les chères solitudes du val d'Absinthe, il est contraint à intervenir parmi les hommes, dans le siècle. Il faut qu'il agisse, qu'il parle, qu'il juge, qu'il ordonne. Et qu'on songe aux conditions où devait s'exercer cette influence : elles n'étaient commodes ni moralement ni matériellement. Les voyages étaient peu sûrs et peu rapides ; cet homme fragile, exténué par les jeûnes, en a pourtant fait par dizaines, au long d'interminables lieues, de Paris en Sicile, de Rome en Angleterre et en Languedoc. Il lui est arrivé de passer les Alpes à cheval, en plein hiver. Et la contemplation de ce grand mystique a eu pour cadre, bien plus souvent que les murs de Clairvaux, les arbres des grandes routes et les horizons renouvelés.

Il n'était pas plus aisé, moralement, d'agir. Car ces grands saints, qui semblent faire des pêches d'âmes miraculeuses, interviennent, qu'on ne l'oublie pas, dans un

milieu où ils rencontraient les mêmes obstacles auxquels ils se heurteraient aujourd'hui. La violence, l'appétit de puissance, la ruse, l'intérêt menaient leur partie au ^{xii}^e siècle comme au ^{xx}^e, et l'on sent parfaitement, autour de Bernard, des résistances et des intrigues nouées pour le paralyser, comme on en observe autour de tous les hommes politiques.

Homme politique. Le mot peut surprendre ; il est cependant exact, à condition d'être pris dans son sens le plus pur et le plus haut (1) ; la politique, l'art de gouverner harmonieusement les hommes, selon Aristote. Le grand moine blanc est intervenu parmi ses contemporains pour apaiser leurs querelles, régler quelques-uns des problèmes majeurs qui se posaient alors ; c'est bien là de la politique. Mais de pouvoir politique, il n'en eut jamais et ne se soucia guère d'en avoir. Et c'est bien par là qu'il fait apparaître un des traits du moyen âge en ce qu'il a de meilleur.

On parle, bien souvent, en nos jours, de la nécessité pour l'esprit de « s'engager ». Mais l'équilibre est rarement trouvé entre les besoins de l'action et les nécessités de la vie spirituelle. Bernard est, au plein sens du terme, *un homme engagé*, mais il y a identité totale, profonde, entre cette action qu'il poursuit et les aspirations mêmes de son âme sainte. Et, chose plus admirable encore, c'est par là même qu'il agit sur ses contemporains.

Parce que Bernard est un homme surnaturel, on trouve naturel, en ce temps-là, de lui demander son avis, voire son commandement, en des domaines qui, aujourd'hui, ressortiraient à une « technique » ; politique, diplomatie, économie même (car on connaît de lui les instructions pour l'exploitation des terres de Cîteaux, qui sont admi-

(1) A Dijon, les plaques indicatrices de la place qui le commémore portent : « Saint Bernard, homme d'Etat ». Intention laïque, mais bel hommage.

rables). Et parce qu'il est un saint, cet homme, qui n'a d'autre arme que sa parole, que les plus médiocres princes pourraient arrêter au passage, commande aux souverains les plus illustres et les soumet à ses verdicts.

Nous saisissons là le caractère fondamental de ce moyen âge du ^{xii}^e siècle, celui qui, avant Philippe le Bel et ses imitateurs, n'avait pas encore cédé aux tentations des nationalismes et soumettait au primat de l'esprit toute l'activité humaine. Tout n'y allait peut-être pas beaucoup mieux qu'à notre époque, car les hommes sont les hommes, mais il existait une loi morale devant laquelle on s'inclinait, dont on reconnaissait l'existence alors même qu'on la violait. Entre une société comme la nôtre qui n'a pas encore trouvé d'*ultima ratio* autre que la force, et celle où l'on demandait conseil à un moine, parce que c'était un saint, la différence n'est sans doute pas à notre honneur.

BERNARD ET LES AFFAIRES DE FRANCE

Tiré de sa cellule dès 1127, Bernard, sa vie durant, ne cessera plus d'être mêlé à la politique du siècle ; il en gémira, mais il ne pourra, en conscience, se dérober à un devoir si manifeste : « *Les affaires de Dieu sont les miennes, rien de ce qui le regarde ne m'est étranger.* » On ne peut vraiment point passer en revue tous les cas où il lui fut donné d'intervenir, et avec quelle efficacité ! Quelques exemples feront saisir la variété de ces cas et l'unité profonde de son action.

Voici d'abord Bernard en face de son suzerain direct, de Thibaut II de Champagne, comte de Blois, dont relevait le territoire de Clairvaux. C'était un des plus grands seigneurs de France ; l'étendue de son domaine surpassait peut-être celle du domaine royal. Quoique pieux et généreux, il se montrait parfois orgueilleux et brutal. En

toute occasion, Bernard n'hésita jamais à lui rappeler ses devoirs. Par exemple, Thibaut se refusait à prêter hommage à l'évêque de Langres dont il tenait une terre en fief : paradoxe de la hiérarchie féodale ! Bernard lui remit en mémoire, de façon catégorique, ses obligations de vassal, tant et si bien que Thibaut s'inclina. Une autre fois, après un duel judiciaire, le vaincu avait eu les yeux crevés et les officiers du comte avaient confisqué ses biens ; les enfants du malheureux étaient réduits à l'indigence. L'abbé de Clairvaux s'indigne, proteste contre cette barbarie. Il intervient si fort auprès du comte que les enfants du malheureux obtiennent que la maison paternelle leur soit conservée.

Voici maintenant Bernard en face du suzerain de France, du roi lui-même. Même attitude d'indépendance et de chrétienne fermeté. Louis VI le Gros était un roi sage, que Bernard aimait fort, mais il entendait faire de l'Eglise un instrument de règne, ce que Bernard réprouvait. En 1127, Etienne de Garlande, archidiacre de Notre-Dame et doyen d'Orléans, était promu sénéchal. Bernard confie son indignation à Suger :

« Qui pourrait voir sans étonnement un même homme tantôt couvert d'une armure, conduire les troupes en armes, tantôt revêtu d'une aube ou d'une étole, chanter l'évangile au milieu de l'église ? A moins toutefois, ce qui serait odieux, qu'il ne rougisse de l'Évangile, et qu'ayant honte d'être clerc, il trouve beaucoup plus honorable d'être soldat, et qu'il ne préfère la cour à l'Eglise, la table du roi à l'autel du Christ ! »

Et les protestations de Bernard sont si véhémentes que le roi les entend ; le saint aura finalement raison.

Presque aussitôt éclatait un conflit entre le roi et Etienne de Senlis, évêque de Paris : celui-ci avait entrepris de réformer son chapitre. Louis VI, qui craignait de trouver désormais les chanoines moins dociles à ses injonctions, prétendit le lui interdire et lui enleva ses biens régä-

liens. L'évêque jeta l'interdit sur le diocèse et se réfugia à Sens. Il alerta l'abbé de Clairvaux qui écrivit au souverain :

« L'Eglise dépose contre vous, auprès de son Seigneur et Maître, une plainte désespérée, car elle trouve un oppresseur en celui qu'elle avait reçu pour défenseur. Considérez donc quel est celui que vous offensez ; ce n'est pas, à parler exactement, l'évêque de Paris, mais le Seigneur du Ciel, un seigneur terrible, celui qui ôte la vie aux princes... Pour terminer cette affaire, nous sommes disposé à aller vous trouver partout où il vous plaira. »

Diplomate consommé, le roi fit alors quelques concessions mais présenta si bien sa cause au pape que l'interdit fut levé ; après quoi, il reprit une attitude intransigeante. Aussitôt Bernard se tourna vers Rome avec vivacité : *« Chose triste à voir et aussi à dire : l'honneur de l'Eglise a été gravement compromis sous le pontificat d'Honorius... Nous sommes devenus par ce coup la risée de nos voisins. »* On voit que le pape n'en imposait pas plus au saint que le roi, dès l'heure où les intérêts de l'Eglise étaient en cause !

A propos d'une autre contestation avec l'archevêque de Sens, Bernard n'alla-t-il pas jusqu'à traiter Louis le Gros de « nouvel Hérode » ! Et l'admirable est que, pas un instant, le roi ne songea à se venger de ce terrible prophète et à se débarrasser de lui.

Quant à Louis VII, ce médiocre, dont le divorce avec Eléonore d'Aquitaine fit tant de mal à la France, Bernard eut maintes occasions de lui adresser des remontrances. La plus notoire fut le grand différend qui éclata entre le roi et Thibaut de Champagne : la cause essentielle était la répudiation de la nièce du comte par Raoul de Vermandois, sénéchal de France, qui allait épouser la sœur de la reine. Bernard joua là un rôle d'arbitre. Il signa la paix au nom de Thibaut et consentit à faire lever par le pape l'excommunication qui pesait sur Raoul et sa seconde épouse. Mais son zèle ayant été mal récompensé et la lutte

ayant repris, les terres champenoises furent dévastées par les soldats du roi. C'est dans ces conditions que le saint envoya au Capétien cette lettre dont le ton intrépide et serein devrait servir de modèle à quiconque a, dans l'Eglise, à tenir tête aux pouvoirs :

« Depuis que j'ai eu l'honneur de connaître Votre Altesse, Dieu m'est garant du zèle ardent que j'ai marqué à son endroit. L'an passé, n'a-t-elle pas vu mon application infatigable à concerter avec ses ministres les moyens de rétablir la paix dans le royaume ? Mais je crains qu'elle rende mes travaux inutiles. Il paraît, en effet, qu'elle quitte avec légèreté le bon parti où elle se trouvait : qu'un conseiller, inspiré du démon, la pousse à renouveler ces maux et ces ravages qu'elle se repentait d'avoir causés... Votre Altesse, par un secret dessein de Dieu sans doute, conçoit tout à contresens ; elle tient pour offensant ce qui est honorable, pour honorable ce qui la couvre de honte... Pour moi, quelque résolution qu'elle prenne contre le bien de son Etat, son propre salut et la gloire de son nom, je ne puis, enfant de l'Eglise, masquer l'outrage et la désolation qui atteint ma mère. Je suis résolu à tenir bon et à combattre jusqu'à la mort, si besoin est. Faute de boucliers et d'épées, j'emploierai les armes de mon état : je veux dire prières et larmes.

Hélas ! jusqu'à présent — j'en atteste le ciel ! — j'ai fait continuellement des vœux pour la paix du royaume et la prospérité de votre personne. J'ai soutenu votre parti auprès du pape... Je commence à regretter d'avoir sans mesure excusé votre jeunesse. Désormais, je m'en tiendrai à la vérité. Si vous continuez, Sire, j'ose vous prédire que votre péché ne sera pas longtemps impuni. Avec tout le zèle d'un serviteur fidèle et aimant, je vous exhorte à cesser votre malice. Je vous parle durement, mais souvenez-vous des paroles du Sage : Blessures d'ami valent mieux que baisers d'ennemis ! »

En définitive, l'action de Bernard fut décisive : Un

mariage unit bientôt les maisons de France et de Champagne, dont Philippe-Auguste naîtra. Mais que faut-il admirer davantage, en ces temps de foi, de l'intrépidité du saint jetant au souverain de telles paroles, ou des puissants de la terre acceptant de les recevoir ? On ne voit guère un de nos dictateurs modernes tolérant de pareilles sermons dans la bouche d'un simple moine !

BERNARD ET LE SCHISME D'ANACLET

Voici maintenant l'incident majeur où s'affirmera le prestige du saint. Honorius II se meurt. Les familles Pierleone et Frangipani s'agitent au sein du Sacré-Collège. On traîne le moribond jusqu'au monastère de saint Grégoire sur le mont Coelius, on l'expose à la foule qui gronde. Il expire dans la nuit du 13 au 14 février 1130, il est enseveli à l'aube, et les six cardinaux qui demeurent au couvent élisent Grégoire de Saint-Ange, partisan des Frangipani, qui prend le nom d'Innocent II ; d'autres cardinaux confirment le choix. Aussitôt le cardinal Pierleone dénonce cette procédure rapide, groupe ses amis et se fait élire sous le nom d'Anaclet II. Les deux papes se font sacrer le 23 février, l'un à Sainte-Marie-Nouvelle, l'autre à Saint-Pierre. Tous deux invoquent l'appui de Lothaire III ; Innocent lui promet la couronne impériale ; embarrassé, le roi de Germanie ne se prononce pas. Politique habile qui sait distribuer l'or à bon escient, Anaclet force son rival à quitter Rome. Innocent se retire en France.

La chrétienté a deux têtes. Canoniquement le conflit est insoluble car des irrégularités ont entaché les deux élections. Selon leurs intérêts, les pays vont se partager. L'unité chrétienne est en péril. Louis VI convoque un concile à Etampes et demande que l'on délibère sur les mérites personnels des deux prétendants, il mande l'abbé de Clair-

vaux pour éclairer l'assemblée. Bernard hésite, mais une vision divine le décide à répondre. Le voici donc, l'abbé de Clairvaux, arbitre de l'Eglise universelle. Il invoque des arguments de trois ordres en faveur d'Innocent II : pieux, désintéressé, il est moralement le plus digne ; il a été désigné par la partie « la plus saine » du Sacré-Collège, c'est-à-dire par la majorité des cardinaux-évêques, auxquels, de fait, le décret de Nicolas II sur les élections pontificales accordait depuis 1059 un rôle éminent dans l'élection du pontife ; il a été consacré par l'évêque d'Ostie selon la tradition. Les évêques acceptent la sentence. Louis VI proclame sa fidélité à Innocent qui, de Clermont, jette l'anathème contre son adversaire.

Mais à quoi servirait cette décision si la Chrétienté demeure partagée ? Bernard veut rallier les autres États chrétiens à Innocent. Il voit le roi d'Angleterre, Henri I^{er} Beauclerc, et vainc ses réticences. En Allemagne, parallèlement, agit saint Norbert, archevêque de Magdebourg, qui gagne Lothaire à la bonne cause : le pape et le roi de Germanie se rencontrent à Liège en mars 1131 ; le prince guide le cheval d'Innocent et multiplie les marques de déférence ; est-ce pour mieux préparer le terrain des revendications d'un ordre très politique ? Bernard s'y *oppose comme un mur*, dit son biographe, et Lothaire promet de reconduire le pape à Rome. En attendant, Innocent passe à Clairvaux où les pauvres moines l'accueillent, l'emmènent dans la chapelle dénudée et lui font partager leur humble pitance. A Reims, Bernard est à ses côtés pour recevoir l'adhésion au pape Innocent de l'Aragon et de la Castille. Puis il intervient en Aquitaine car le duc Guillaume, entraîné par l'évêque Gérard d'Angoulême, a reconnu Anaclet ; son succès est éphémère ; Gérard reprend le dessus, obtient le siège de Bordeaux ; Bernard le flagelle avec une dure ironie et persuade ses suffragants de l'excommunier.

Cependant Innocent a regagné l'Italie où Lothaire

entame des opérations militaires. Il y appelle Bernard, en janvier 1133, afin de réconcilier Gênes et Pise dont l'entente est indispensable pour contrecarrer le puissant Roger de Sicile, partisan d'Anaclet. Le cistercien devient diplomate : il ménage adroitement la paix et le peuple de Gênes lui assure un accueil triomphal ; on voit des foules se presser aux prédications qu'il donne trois fois par jour. Cependant, arrivé à peu de distance de Rome, Lothaire manque d'argent : Bernard réclame des subsides au roi d'Angleterre et en obtient. Enfin, le 30 avril, Innocent entre dans la ville éternelle, et le 4 juin il couronne Lothaire. Bernard regagne en hâte son monastère, espérant achevée sa tâche.

Mais en septembre, privé du soutien de l'armée impériale, harcelé par les guerriers d'Anaclet qui tiennent solidement le château Saint-Ange, Innocent doit à nouveau quitter Rome. Bernard reprend la route, et, comme l'a bien remarqué Georges Goyau, il est moins désormais *l'avocat du pape que le tribun même de l'unité de l'Eglise*. Par Nantes, il gagne les terres de Guillaume d'Aquitaine ; il lui crie : *Il n'y a qu'une seule Eglise : c'est l'arche qui porte en elle le salut du monde ; en dehors d'elle, par un juste jugement de Dieu, tout doit périr comme aux heures du déluge*. Après une messe qu'il a dû suivre de l'extérieur de l'église, car il est excommunié, Guillaume se réconcilie avec Innocent. Le schisme est terminé en France.

Mais la situation demeure grave ailleurs, car Anaclet a derrière lui le roi de Sicile, Roger, qui veut, par l'anti-pape, dominer l'Italie. Parallèlement, Lothaire est en conflit avec les Hohenstaufen, et cette guerre l'empêche d'entreprendre une nouvelle expédition au sud des Alpes. Il faut donc régler les affaires allemandes ! Bernard y court. Au début de 1135, il franchit le Rhin. Cela fut toujours une des grandes idées de l'abbé de Clairvaux que cette solide amitié qui doit unir la Papauté et l'Empire pour

donner à la Chrétienté les bases les plus stables. Il paraît donc à Bamberg où l'empereur reçoit la soumission de ses ennemis. Puis, passant les Alpes en plein hiver, il descend en Italie, vers Pise, où Innocent II a réuni un concile pour faire le compte de ses partisans. *Saint Bernard*, dit un historien du temps, *fut l'âme du concile qui dura huit jours*. Dans l'intervalle des séances publiques, sa porte était assiégée par ceux qui avaient quelque affaire grave à traiter. On eût dit que cet humble moine possédât au plus haut degré, toutes les questions ecclésiastiques.

L'excommunication frappe Anaclet, l'interdit, les terres de Roger. Des délégués de Milan apportent le ralliement de la grande métropole à condition que la déposition de l'orgueilleux archevêque Anselme soit confirmée. Le concile y consent et envoie Bernard en Lombardie pour couper court à tout incident. Sur son passage, la foule se bouscule : chacun veut le voir, l'entendre, toucher sa coule, en découper un morceau. On lui offre d'être archevêque. Il refuse. Il revient une seconde fois pour affirmer la primauté du siège romain. Ensuite, par les chemins de la montagne où l'escortent les pâtres, il rentre à Clairvaux.

Etait-ce fini ? Pas encore ! Il développait ses sermons sur le *Cantique des Cantiques*, lorsqu'il reçoit un nouvel appel du pape. Pour la troisième fois, il court en Italie. L'armée de Lothaire avait conquis presque toute la péninsule, mais Anaclet occupait fermement certains quartiers de Rome, et Roger était inexpugnable en Sicile. Entre le pape et l'empereur des conflits surgissaient à propos de la suzeraineté de la Pouille et de la personnalité de l'abbé du mont Cassin. Bernard les aplanit ; un moment il gouverne même l'abbaye fameuse. Puis, en octobre 1137, comme Lothaire, déçu, malade, mal obéi, remontait vers le nord, il accepte de négocier directement avec Roger. Sa santé est très mauvaise ; il se compare *au pâle spectre de la mort*. Il rencontre à Salerne le roi de Sicile et Pierre

de Pise, le canoniste, qui présentait la défense d'Anaclet. Ses exhortations à rétablir l'unité de l'Eglise ne convainquent pas l'un, mais elles touchent l'autre qui vient se prosterner aux pieds d'Innocent.

La fin pourtant approche. Lothaire meurt le 4 décembre, Anaclet s'éteint le 25 janvier 1138. Quelques obstinés élisent un nouvel antipape, Victor IV ; mais une nuit, celui-ci rejoint Bernard et le jour de la Pentecôte, il implore la clémence d'Innocent II. Tout était donc sauvé de ce que Bernard avait défendu. Il eût aimé que le vainqueur n'abusât point de son triomphe, il prodigua les conseils de modération : il ne put éviter les représailles qui frappèrent les partisans d'Anaclet, même Pierre de Pise ; son dernier acte fut pour protester généreusement, mais sans succès.

Dans cette lutte de huit ans, dont l'enjeu n'était rien moins que l'unité de l'Eglise, Bernard avait été le grand combattant ; selon ses propres paroles, il avait *travaillé* et *souffert* avec l'Eglise. A travers l'Occident, avec une ardeur de missionnaire et une adresse d'homme d'Etat, il avait mené le bon combat : la tunique de Jésus ne fut-elle pas sans couture, ne devait-elle pas le demeurer ?

Et cependant, au faite des honneurs et du triomphe, le champion du Saint-Siège, l'interlocuteur des monarques, le maître de tant d'assemblées, l'arbitre de l'Eglise, à quoi aspire-t-il ? A l'austère tranquillité de sa cellule ! *Vite, vite, je reviens*, écrivait-il au prieur de Clairvaux ; *j'apporte une récompense, la victoire du Christ et la paix de l'Eglise.*

BERNARD ET LA SECONDE CROISADE

Pendant la semaine sainte de l'année 1146, les routes de Bourgogne virent passer, venues de toute la France, des colonnes de pèlerins qui convergeaient vers Vézelay.

Et, le jour de Pâques, sur la haute colline au site prodigieux, les foules se serraient autour de la basilique, trop exigüe pour les contenir toutes.

Il y avait près d'un demi-siècle qu'après tant de souffrances, au prix de tant d'héroïsme, les barons de Godefroy de Bouillon avaient enlevé Jérusalem. Mais, depuis le triomphe du 14 juillet 1099, la fragilité de la conquête n'était que trop apparue. La féodalité avait transporté en Terre Sainte, sous la menace de l'infidèle, ses habitudes d'indiscipline. A la fin de l'année 1144, Zenki, gouverneur turc de Mossoul, s'étant rendu maître d'Alep, avait enlevé aux chrétiens Edesse, la position avancée qui surveillait la route vers la Mésopotamie. Son fils Noureddin, l'année suivante, avait repris la place un instant délivrée et avait fait un grand massacre des habitants. Au cri de douleur qui lui parvenait d'Orient, la chrétienté fut bouleversée et le grand mouvement de la croisade souleva de nouveau les âmes.

Le roi Louis VII rêve alors d'une grande entreprise qui placera son nom parmi les glorieux ; jadis n'a-t-il pas, sur les reliques, fait serment de se croiser ? Il veut partir. Une première assemblée, réunie à Bourges, lui montre que l'enthousiasme de la noblesse n'est plus celui du siècle passé. On mesure mieux maintenant les risques et l'on sait ce qu'il en coûte d'argent et de sang aux héros de la grande aventure d'Orient. Mais si Louis VII manquait parfois de sagesse, le courage ne lui faisait pas défaut. Il donne rendez-vous à tous sur la colline de Vézelay et fait appel à saint Bernard.

L'abbé de Clairvaux est partisan de la croisade, certes, et, comme toujours pour des raisons profondes, en liaison avec des vues spirituelles très larges. Mais il est de sens trop rassis pour ne pas en mesurer les difficultés. Il demande un ordre du pape. Celui-ci, — qui est Eugène III, l'ancien moine de Clairvaux, — se débat alors parmi les émeutes populaires et les intrigues nobiliaires de Rome.

Il met quelque temps à accepter, puis il signe la bulle, et Bernard entre en action. Ce que fut l'appel du saint, nous le soupçonnons par les résultats. Les foules de pèlerins, remuées jusqu'à l'âme, réclamèrent l'honneur de se croiser sans retard. *Dieu le veult !* L'étoffe manqua pour les croix que chacun voulait coudre, séance tenante, sur ses vêtements. Bernard dut partager sa robe entre ses auditeurs. On entrevoit la revanche sur l'infidèle, l'installation définitive des chrétiens en Terre Sainte, si solidement que le Turc ne pourra plus revenir. Comme Urbain II, après le concile de Clermont, Bernard parcourt des provinces pour lever l'armée : il visite la Bourgogne, la Lorraine, la Flandre, il mande au comte de Bretagne :

« Sur les instances du seigneur roi et suivant un ordre du pape, nous nous sommes rendu à Vézelay pendant les fêtes pascuales. Là, sous l'action de l'Esprit-Saint, roi, princes et peuples, tout le monde s'est armé du signe de la croix. Cette bénédiction s'est répandue dans toute la France, et tous à l'envi accourent pour recevoir sur leur front et sur leurs épaules le signe du salut. Comme votre pays est fécond en hommes courageux et riches, en jeunes gens propres à la milice, il convient que vous vous engagiez des premiers dans cette œuvre sainte et que vous marchiez en armes sous les drapeaux du Dieu vivant. Allons, généreux soldats, ceignez vos reins, n'abandonnez pas votre roi, le roi des Francs. Que dis-je ? N'abandonnez pas le Roi des Cieux, pour lequel celui-ci entreprend un si laborieux voyage. »

Il ne semble pas qu'Eugène III ait rêvé d'une force militaire recrutée ailleurs qu'en Italie et en France. Mais les circonstances et l'ardeur de Bernard agrandirent le projet primitif. L'abbé de Clairvaux avait été averti qu'un moine cistercien, du nom de Rodolphe, soulevait les populations de la région rhénane contre les Juifs. Il vint rétablir le calme. Profitant de l'occasion de son passage, il eut alors l'idée de convier Conrad III et les Allemands à

la croisade. L'enthousiasme des grands seigneurs fut tiède, mais les chevaliers pauvres acceptèrent de combattre en Terre Sainte. Bernard parut à la diète de Spire, et, le 27 décembre 1146, haranguant Conrad comme aurait fait le Christ lui-même : *O Homme, qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait ?* il obtint que le souverain commandât le corps germanique et il lui remit solennellement l'étendard sacré. Cependant, à Saint-Denis, Eugène III remettait à Louis VII lui-même le bourdon du pèlerin.

La croisade va donc reprendre et Bernard la conçoit comme une offensive générale de la chrétienté contre les infidèles et les païens. Il essaie d'entraîner l'Angleterre, la Bohême, la Bavière, la Pologne, les États Scandinaves. Ce n'est pas seulement contre les infidèles de la Palestine qu'il faut combattre ! Au printemps 1147, à Francfort, il jette la noblesse germanique contre les Slaves de l'Est de l'Elbe. Et partout la chrétienté mène le combat de la fidélité. C'est l'époque où Alphonse-Henriques, aidé par des croisés anglais et flamands, enlève Lisbonne, où Roger II de Sicile se rend maître des rivages africains de Tripoli à Tunis. Plan grandiose, dont il est hors de doute que la pensée soit de Bernard. Malheureusement, la croisade orientale, pièce essentielle de cet ensemble, aboutit à un pénible succès.

Cette croisade, on a peine à admettre la légèreté inconcevable avec laquelle elle fut menée. Louis VII et Conrad III, au lieu de conjurer leurs forces, agirent chacun pour soi. L'empereur voulut traverser l'Asie Mineure ; trahi par les Grecs, cerné par les Turcs, il perdit à Dorylée les neuf dixièmes de son armée. Longeant la côte, les Français subirent, eux aussi, de lourdes pertes dans la région de Latakieh. Puis il y eut le commencement de scandale provoqué par la reine Éléonore ; à Antioche, elle refusa de suivre au delà son mari ; les mauvaises langues jasèrent fort, car le beau Raymond d'Aquitaine,

le propre oncle de la jeune femme, était précisément à Antioche, et Louis VII, aux oreilles de qui ces bruits parvinrent, emmena de force son épouse jusqu'à Jérusalem. Arrivés péniblement dans la ville sainte, les deux souverains, au lieu de marcher contre Noureddin et de reprendre Edesse et Alep, se laissèrent gagner par les intrigues dont était pleine cette cour orientale, et s'avancèrent contre Damas, dont le gouverneur avait été cependant un fidèle ami des barons francs. Ils échouèrent d'ailleurs dans leur tentative. Au même instant, Suger, qui gouvernait la France en l'absence du roi, avertit Louis VII que, pour le bien de son Etat, il serait opportun qu'il rentrât au plus vite. Les deux croisés couronnés revinrent donc en Europe, n'ayant, en fin de compte, fait qu'aggraver la situation des chrétiens en Orient.

Cet échec fut pour Bernard un coup très dur. Tous les ennemis que lui avait valus son intransigeance dirent très haut que le vrai responsable, c'était lui, puisqu'il avait prêché la croisade. Il dut écrire une véritable justification de sa conduite ; elle figure dans ce *De consideration* qui est un peu son testament spirituel et où nous avons vu déjà ses idées sur le rôle des papes. Il y avouait nettement l'échec, ajoutant qu'il ne fallait point l'imputer à la Providence, mais aux fautes des chrétiens, et qu'ainsi *les promesses de Dieu restaient intactes, car elles ne prescrivent pas contre les droits de sa justice.*

Et aussitôt, surmontant sa détresse, il trouve ces mots admirables :

« Je reçois volontiers les coups de la médisance et les traits empoisonnés du blasphème afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à Dieu. Je consens à être perdu d'honneur, pourvu qu'on ne touche pas à sa gloire. »

Tel est le langage de l'humilité parfaite, de l'homme qui a tout donné à Dieu. Il ne désespérait d'ailleurs pas de cette entreprise, dont le premier essai venait de mal tourner. Et Suger conçut bientôt le projet d'une nouvelle

croisade, dont l'abbé de Clairvaux eût été le chef ; la mort du grand ministre laissa ce projet en suspens. Pour la postérité, ce n'est pas tant la réussite de la croisade qui compte que l'intention qu'y avait mise le saint. S'il l'a prêchée avec tant de force, cet homme qui a toujours eu des desseins si vastes, quel but poursuivait-il là ?

On sait maintenant — et surtout depuis les beaux travaux de M. René Grousset — ce que furent les croisades, et l'on n'admet plus qu'il y ait eu seulement à leur racine un phénomène d'exaltation populaire. Ces enthousiasmes simplistes ne purent aboutir qu'à la catastrophe de la croisade des pauvres gens. En fait, ces expéditions supposaient tout un arrière-plan de combinaisons, d'intentions politiques, où les vues les plus larges et les plus spirituelles pouvaient se mêler de petits calculs parfois assez impurs. La papauté, par une diplomatie très avertie, y joua un rôle de premier plan.

Mais, pour Bernard, la croisade, c'est uniquement l'expression totale de la Chrétienté. C'est un témoignage donné à la communion des saints. C'est le moyen d'unir, d'identifier même, dans une grande action, Europe et Eglise du Christ. Et telle est bien l'idée-force qui donna à ces expéditions leur élan. Elle durera longtemps encore : elle survivra même à la Renaissance, puisque les papes y songeront encore au xvr^e siècle pour arrêter les Turcs en Europe. C'est la même idée qu'exprimera Jeanne d'Arc dans sa célèbre *Lettre à Bedford*, quand elle dira aux Anglais de cesser la lutte fratricide, cette guerre de sécession entre chrétiens, pour mener avec elle et ses Français la grande œuvre commune, qui est de reprendre le tombeau du Christ.

VII

LE MESSAGE DU SAINT

BERNARD LE CHEVALIER

Promouvoir une Chrétienté : tout ce que nous avons vu de Bernard nous le prouve ; son but ne fut jamais autre. A cette heure, les États n'avaient pas encore réussi à faire triompher les intérêts nationalistes sur le grand universalisme chrétien, et l'autorité spirituelle de l'Eglise n'avait encore subi aucune atteinte sérieuse. Ainsi appuyée sur ses bases traditionnelles, la société était-elle forte, et, malgré des guerres et des crises qui n'engageaient pas l'essentiel, elle possédait une stabilité dont nous avons perdu le souvenir. La rupture de cet idéal sera le fait, sur le plan religieux, de la Réforme, et sur le plan politique, des rois, vainqueurs de la féodalité. Philippe le Bel et Calvin sont également opposés à l'esprit de saint Bernard.

Pour promouvoir cette Chrétienté, Bernard songeait moins à utiliser les masses, auxquelles il demandait de rester simplement fidèles, que des minorités agissantes, choisies de telle sorte qu'elles fussent à la fois très efficaces sur le plan temporel et tout imprégnées du plus haut idéal. Et c'est pourquoi, il faut maintenant en faire la remarque, toute son œuvre se relie profondément à la notion de chevalerie. Les Croisades ont été, militairement,

les opérations de la féodalité. Ces armées de nobles, qu'il était si facile de lever puisqu'elles existaient toujours, qu'elles étaient d'avance rétribuées par les fiefs, on avait vu par les expéditions en Angleterre, en Italie et en Espagne de quoi elles étaient capables. Mais il fallait donner un sens à cet emploi de la force. Et de même que l'Eglise avait su consacrer la violence en faisant du soldat un chevalier, de même elle orienta cette gigantesque puissance vers la Terre Sainte pour sceller l'union des chrétiens.

Ainsi apparaît encore un des traits, et peut-être le plus fondamental, de son caractère. Si l'on songe à ces grandes figures où l'idéal de la chevalerie s'est vraiment accompli, un Godefroy de Bouillon, un saint Louis, ou le touchant Baudouin de Jérusalem, le petit roi lépreux, on voit tout de suite que le moine si humble, *qui n'a pour armes que larmes et prières*, est cependant de leur lignée. Le fils du noble seigneur de Fontaines n'a jamais perdu de vue la nécessité, pour les sociétés et pour les personnes, de maintenir unis l'idéal et la force ; jusqu'à ce qu'il y a de plus profond en lui, il a été un chevalier.

Si saint Bernard a pu, en tant de circonstances, servir d'arbitre entre la force et l'esprit, entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique, c'est qu'il participait lui-même — tout moine qu'il fût — à ce qui, dans la société de son temps, représentait vraiment la puissance ; la féodalité. A travers la coule du cistercien, ses contemporains discernaient l'invisible armure du chevalier.

C'est là un point de vue auquel le ^{xii}^e siècle attachait une importance qu'il ne faut pas sous-estimer. La chevalerie était née dans la société militaire du moyen âge, comme une initiation aux armes. Devenir chevalier, c'était, pour un jeune homme, se voir décerner un brevet de courage au combat. A l'origine, l'*adoubement*, avec sa brutale *colée*, donnée par le poing vigoureux du parrain, avec ses jeux équestres de la *quintaine*, ne rappelait que trop ce

caractère soldatesque. Mais l'Eglise, en bénissant l'épée que le futur chevalier allait ceindre, en le soumettant lui-même à une nuit de prière, avait modifié profondément le sens de cette institution. Depuis qu'en 1120 Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, âgé de quinze ans, avait accompli ces nouveaux rites, la chevalerie s'était faite inséparable de la fidélité à l'Eglise et à sa loi. Les rudes gestes de l'adoubement étaient devenus symboliques et le soldat était soldat de Dieu.

Ainsi l'idéal religieux le plus haut se trouvait associé à l'emploi de la force. Or Bernard, par sa naissance, par son éducation, par maints traits de son caractère, qui était vif et plein d'audace, appartenait au milieu de la chevalerie. Nous venons de voir qu'on a songé à lui confier le commandement militaire d'une croisade ; soyons sûrs que nul de ses contemporains n'en eût été surpris. Il a été démontré que, dans la préparation stratégique de la malheureuse expédition de Conrad III et Louis VII, il avait été appelé à donner des conseils, qu'on ne suivit d'ailleurs pas. Il fut aussi parmi ceux qui engagèrent la noblesse allemande dans la lutte contre les tribus encore barbares des Wendes. Il y a donc vraiment du soldat en lui. Le chevalier se voit aussi dans son attitude à l'égard de ceux qu'il sert, son Roi, son Pape, à qui il témoigne une fidélité sans reprises ; dans son culte de sa « Dame », la Vierge Marie.

On peut donc tenir pour certain que, dans l'effort qu'il poursuivit pour promouvoir une Chrétienté, il entendait faire participer ce qui était alors l'ossature même de la société. Le christianisme qu'il préconise n'a rien d'émasculé ; le charmant mais assez fade traité de l'*Ordre de Chevalerie* qui, au ^{xiii}^e siècle, ramènera cette conception à une grâce mièvre, ne correspond en rien à l'esprit du moine de Clairvaux. Il veut un christianisme viril ; il sait que la force est une vertu.

Ce christianisme viril, il essaya même de l'incarner.

Il rêva d'un ordre qui, au milieu de la société, en serait la vivante réalisation, et ce fut l'ordre du *Temple*. Au concile de Troyes, en 1128, auquel le pape Honorius avait voulu qu'il apportât ses lumières, il fut chargé, en tant que secrétaire de l'assemblée, de poser les principes de cette milice dont la mission devait être de défendre la Terre Sainte contre les retours offensifs des infidèles et, plus généralement, l'Eglise contre toute menace. Il en fit rédiger sous sa direction les statuts, qu'il remit au Grand Maître Hugues de Payens, et il écrivit cet *Eloge de la chevalerie nouvelle* où il commente, avec une ardeur éloquente, l'idéal de ces soldats du Christ. L'habit blanc des Templiers voulait d'ailleurs rappeler qu'ils étaient nés dans la lignée de Cîteaux (c'est plus tard seulement qu'on y ajouta la grande croix rouge). Et les moines guerriers devaient, au contraire de cette chevalerie mondaine qui, disait saint Bernard, « se couvrait de soie et d'or, de festons ballants et de pierres précieuses », vivre en « pauvres soldats du Christ » dans un idéal de renoncement et d'ascèse. Les plus anciens blasons des Templiers ne représentaient-ils pas deux chevaliers sur une seule monture pour les rappeler à la pauvreté ?

Ainsi, dans la conception de Bernard, la chevalerie aurait trouvé là son expression la plus totale, en des hommes qui auraient représenté à la fois le plus haut idéal temporel de l'époque, celui du soldat intrépide, toujours prêt à mourir pour la cause qu'il sert, et le plus haut idéal spirituel du chrétien. La « nouvelle milice » eût été l'élément le plus parfait, le plus agissant de la société, puisqu'en elle l'union du sacré et du profane eût été réalisée. Au service de l'Eglise, et des intentions de la Papauté, cette milice eût été d'une efficacité étonnante.

Car — et c'est là un des aspects les plus durables du message de Bernard — les sociétés ne vivent jamais que par l'élément aristocratique qu'elles contiennent. Elles prospèrent quand les *meilleurs* y tiennent la place qui leur

revient ; elles faiblissent et se désagrègent quand le pouvoir passe aux mains des médiocrités et des intérêts. Saint Bernard a magnifiquement compris cette existence aristocratique et son traité sur la *Nouvelle Milice* l'exprime en termes frappants. Aristocratie qui se fondait pour lui non pas sur la naissance et la fortune : ni Cîteaux ni le Temple ne demandaient rien à leur postulant que ses vertus personnelles. L'Eglise n'était-elle pas d'ailleurs le seul organe vraiment égalitaire du temps, elle qui faisait d'un fils de charpentier le pape Grégoire VII, d'un fils de boucher le pape Benoît XII, d'un fils de savetier le pape Urbain IV ? La véritable exigence aristocratique a pour fondements les qualités spirituelles, dont la sainteté est l'achèvement. Ainsi, à un monde dominé par Dieu seul, Bernard eût donné pour animateurs ces chrétiens parfaits qui eussent été des hommes pleinement efficaces. On rêve de ce que pourraient être, en des temps plus troublés encore que ceux du xii^e siècle, cette nouvelle aristocratie en qui les vertus de l'âme s'allieraient, pour les ordonner, aux possibilités de puissance temporelle. Seul sans doute cet appel aux élites pourrait-il sauver un monde en perdition.

On sait ce qu'il arriva de l'Ordre du Temple, comment, glissant peu à peu hors de l'étroit sentier de la sainte pauvreté, il devint ce spécialiste de la banque dont les Commanderies furent les coffres-forts, qui prêtait aux rois, aux princes et aux papes, et dont l'honnêteté commerciale n'était pas toujours au-dessus de tout soupçon. Ainsi se dégradent les choses de l'homme. La tragédie de 1307-1314, où s'écroula le puissant ordre, est entourée de trop de mystères pour qu'on puisse avoir sur elle une opinion impartiale ; parmi tant de calomnies, d'aveux extorqués puis rétractés, tant de conflits d'intérêts, les uns élevés, d'autres abjects, on ne peut que demeurer sur la réserve. Il est cependant une remarque à faire : c'est le même roi, Philippe le Bel, qui, dans la triste affaire de l'attentat d'Anagni, a donné le signal de la rébellion des puissances

laïques contre la suprématie de l'esprit, et qui, dans l'affreuse affaire des Templiers, a brisé définitivement cette « milice du Christ » née de la pensée de saint Bernard, cet ordre qui, déchu de sa pureté originelle, n'en demeurerait pas moins le vivant symbole de la force qui se soumet à l'esprit. Preuve que les temps avaient bien changé : les deux idées maîtresses du saint de Clairvaux étaient en ruines et l'époque moderne se dessinait dans les brumes du futur.

Cet épisode de la vie de Bernard n'est pas de ceux sur lesquels les historiens insistent le plus. On peut se demander s'il ne fut pas cependant fondamental, comme exprimant sa plus profonde intention. Il a tenu, en tout cas, une place considérable dans la légende qui, autour de cette grande figure, se forma, à peine fût-il mort. Dans le cycle de la *Queste du Graal*, il est plus que probable que les principaux thèmes se relient de maintes façons à la tradition templière. Le Chevalier du saint Graal, merveilleusement pur et désintéressé en même temps qu'héroïque, n'est-ce pas l'expression littéraire de cet idéal de « la nouvelle milice » qu'avait défini Bernard ? Dans le poème de Wolfram von Eschenbach, dans une partie même qui se rattache probablement à l'œuvre du poète français Guyot, Parsifal devient roi des Templiers. L'auteur ne cesse d'admirer l'ordre du Temple et fait dire par l'ermite Trevrizent : « Bienheureuse la mère qui met au monde un fils pour un pareil service ! » Et maints commentateurs se sont demandé si le prototype de Galaad, le chevalier idéal, n'était point Bernard de Clairvaux.

On se souvient aussi qu'au chant trente et unième du *Paradis*, pour guider Dante aux régions ultimes de la Félicité éternelle, Béatrice laisse la place à *un vieillard vêtu comme* la glorieuse famille. « Vêtu comme la glorieuse famille ? » S'agit-il de la coule banche des moines de Clairvaux ou du grand manteau des chevaliers du Temple, également immaculé ? Certains pensent que Dante

appartenait à quelqu'une des secrètes traditions qui ont pu survivre à la disparition des Templiers.

« Afin, dit le vieillard, que tu accomplisses parfaitement ton voyage, pour lequel une prière et un saint amour m'ont appelé vers toi.

Avec tes regards vole par ce jardin, car, en le contemplant, ton regard t'emplira de plus de force pour t'élancer vèrs les hauteurs du rayon divin.

Et la Reine du Ciel pour qui, tout entier, je brûle d'amour, nous donnera toute grâce, car je suis Bernard, son féal. »

BERNARD TÉMOIN DE DIEU

Voici donc le grand saint tel qu'on peut le suivre à travers son action multiforme. Et quand on a esquissé l'essentiel de sa vie et de sa pensée, quand on a vu au travail ce tempérament et cette âme, une seule expression paraît, en définitive, adéquate, celle qui est déjà venue sous notre plume : il ne fut rien d'autre que le Témoin de Dieu.

Témoin de Dieu, là réside la force dont se soutient cette faiblesse, là aussi la cause de son prodigieux rayonnement. Seule une société pour qui la foi était le fondement de tout pouvait accepter ces situations paradoxales où nous venons de voir l'humble moine se faire écouter de tous. On songe, en considérant de tels épisodes, au rôle qu'assumaient, dans la société de leur temps, les grands prophètes d'Israël. Nathan reprochant à David son adultère, Elie anathématisant Achab, ou Isaïe annonçant au peuple élu le châtiment proche et la colère divine, jouaient un rôle tout analogue.

Il va de soi que cette attitude intransigeante lui valut des inimitiés terribles. Il ne se faisait aucune illusion. *Je sais*, disait-il lui-même, *qu'en faisant la guerre aux dérèglements, j'irrite contre moi les gens dérégles*. Dénoncé au Sacré Collège, il reçut une lettre de semonce du car-

dinal Haimeric qui « réprouvait les voix criardes et importunes qui sortent des cloîtres pour troubler le Saint-Siège et les cardinaux ». Il ne s'en émut point et répliqua aussitôt :

« Dois-je me plaindre ou me glorifier de m'être fait des ennemis pour avoir dit la vérité, que dis-je ? pour avoir fait une bonne œuvre et accompli un devoir?... Défendez, s'il vous plaît, à ces grenouilles importunes et criardes de sortir de leurs trous et de quitter leurs marais ; qu'on ne les entende plus dans les assemblées, qu'on ne les voie plus dans les palais des grands, qu'aucune nécessité, qu'aucune autorité ne puisse les contraindre à s'ingérer dans les procès et dans les affaires... Si jamais vous réussissiez à faire qu'il en soit ainsi, alors je demeurerais en paix et j'y laisserais les autres. »

Le témoignage qu'il avait à donner ne pouvait admettre les petites prudences humaines ni tenir compte de la résistance des égoïsmes et des intérêts. Et les peuples qui, d'instinct, apprécient, plus que les intelligences habiles, les caractères trempés, répondaient à son témoignage en l'entourant de ce cercle d'admiration qui le faisait, en fin de compte, plus puissant que papes et rois.

La mort avait frappé parmi les amis de Bernard. Tour à tour, Malachie, le grand Irlandais, qui était venu s'éteindre à Clairvaux comme pour donner à la communauté l'exemple d'une fin parfaite ; puis Suger, le sage ministre ; puis Thibault, comte de Champagne, sur les terres de qui était le val d'Absinthe ; puis le pape Eugène III, le fils spirituel très aimé du saint. Sa santé déclinait rapidement. Pourtant, à la règle de Cîteaux, il n'acceptait pour lui-même aucun accommodement et vivait, dans son abbaye, la même existence que le dernier des moines. Tout secoué de fièvre, il eut encore la force de courir en Lorraine, pour servir, une fois de plus, d'arbitre et réconcilier le duc et les Messins. Il rentra dans la chère Clairvaux à bout de forces et, le 20 août 1153, à neuf heu-

res du matin, il s'endormit en Dieu. Il était âgé de soixante-trois ans. « A l'instant où il expira, dit la Chronique, on vit apparaître à son chevet la très Miséricordieuse Mère de Dieu, sa patronne spéciale : elle venait chercher l'âme du Bienheureux. » Ses moines, avant de porter son corps en terre, firent faire un portrait de leur Père : c'est de cette effigie mortuaire que dérivent toutes les images où nous voyons un Bernard aux joues creuses, aux profondes rides, mais dont le front haut révèle l'intelligence et le masque, la merveilleuse pureté.

Le texte du *Grand Exorde*, qui nous parle de lui, raconte que, sitôt mort, il opéra des miracles, plus encore qu'il n'avait fait de son vivant. Un épileptique s'approcha du corps en suppliant et, sur l'heure, fut délivré du mal ; la veille de l'enterrement, une jeune mère réussit à poser un instant, sur le grand saint mort, son enfant dont les bras étaient paralysés et le petit guérit. Ces prodiges ayant continué, une fois que la terre eut recouvert sa dépouille, des foules accoururent vers le val d'Absinthe, si nombreuses que la solitude et la prière des moines en souffrirent grandement. Aussi l'abbé de Cîteaux se rendit-il lui-même à Clairvaux et, sur le tombeau, fit défense à l'âme du saint, au nom de l'obéissance, de continuer ces miracles. Et l'humble moine, par delà la mort, obéit. Jolie tradition exemplaire. A peine mort, il passait dans la légende.

L'œuvre qu'il laissait, elle, n'avait rien de légendaire. Elle était bâtie sur le roc. De lui vont sortir, en quelques années, les abbayes filles et descendantes si nombreuses qu'elles dépasseront le chiffre de cent. Clairvaux donnera à l'Eglise un pape, quinze cardinaux et d'innombrables évêques. Ce fut aussi, dans son sillage, aussitôt, toute une postérité spirituelle de grands mystiques : Aeldred, abbé de Rievaulx, l'auteur du charmant *Enfant Jésus à douze ans*, Guerric d'Igny, Gilbert de Hoy, Alain de Lille, et encore toute cette cohorte des moniales cisterciennes où

figurent Béatrice de Tirlemont et les deux grandes saintes du ^{xiii}^e siècle, Mechtilde de Hackeborn et Gertrude. Son influence fut, en bien d'autres cercles, profonde et fécondante. Beaucoup de sa pensée passera dans le courant franciscain. Des générations de chrétiens ont appris de lui à prier le Christ humain. *L'Imitation de Jésus-Christ* elle-même n'aurait sans doute pas été écrite si saint Bernard n'avait existé.

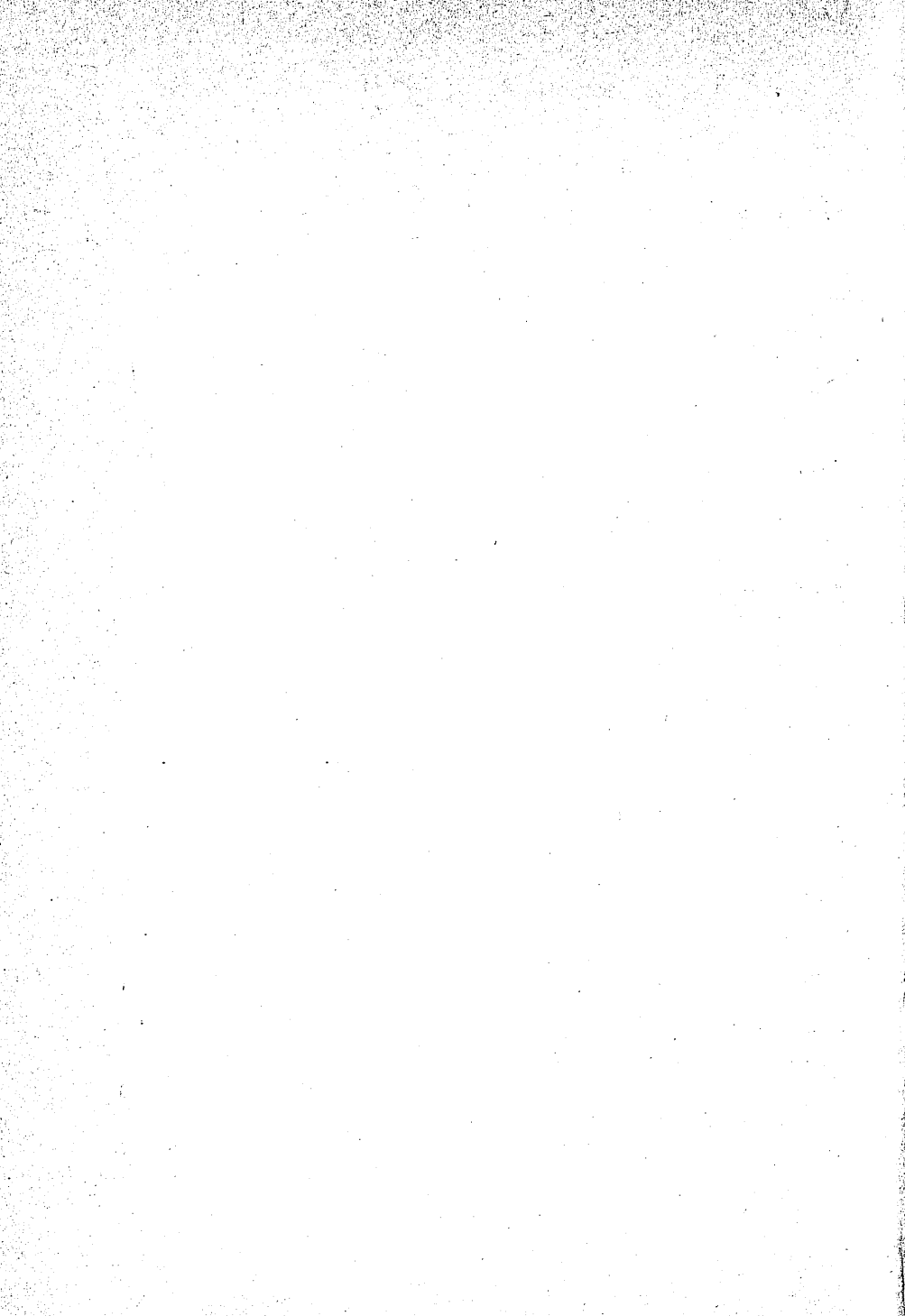
Avec lui pourtant disparaissait quelque chose d'unique : l'image la plus accomplie de l'homme tel que le christianisme du moyen âge a pu se le représenter. Nul n'a eu, au même degré que lui, le sens de ce que pourrait être vraiment une chrétienté réalisée, et l'on songe avec admiration et désespoir à ce que serait un monde où les principes du moine de Clairvaux étant mis en application, les relations entre les hommes, et l'organisation économique, et la civilisation intellectuelle tout entière, manifesteraient l'évangile, sans cesse vécu et présent. Mais ce monde est sans doute impossible, car il serait le Paradis ; même dans les plus beaux rêves, il reste à considérer notre misère ; l'homme est l'homme et la sainteté n'abonde point.

Aussi bien, ce ^{xiii}^e siècle que Bernard illumine sera-t-il le dernier moment où une conception chrétienne de toute la société et de toute la vie put paraître proche de sa réalisation. Le ^{xiii}^e siècle sera le temps de la plus grande gloire de l'Eglise ; il verra la puissance des papes s'affirmer avec Innocent III, l'unité des deux chrétientés d'Orient et d'Occident se ressouder ; les cathédrales gothiques dresser partout leurs nefs audacieuses, les sommes scolastiques assurer l'intelligence sur des bases chrétiennes, et quand le Saint-Sacrement, jadis jalousement à l'autel, sera porté en triomphe dans les rues, on pourra croire que le Christ-Roi approchera de son avènement. Mais, en fait, l'histoire discernera des lignes de rupture dans cet édifice : l'échec définitif des croisades, le profond mouvement qui, à la suite de Pierre de Bruys, de

Pierre Valdo, d'Henri de Lausanne va aboutir à la crise des hérésies, la tendance à la rébellion contre la hiérarchie et même contre les dogmes, la montée d'une forme de culture qui prétend se passer du Christ.

Et comme, au même moment, apparaîtront aussi les nationalismes qui, en si peu de temps, disloqueront la chrétienté, le rêve magnifique de l'universalisme évangélique, tel que Bernard de Clairvaux l'avait conçu, sombrera du coup dans les abîmes de l'histoire. Il n'a jamais pu reprendre force depuis lors. Mais, tout animée par les puissances de l'action, exaltée par une sainteté incomparable, riche de vertus exemplaires, l'image de ce grand Européen demeure vivante et proche de nos soucis les plus pressants. Ce qu'elle enseigne, le monde d'aujourd'hui est-il à même de le comprendre ? Qu'on ne bâtira l'Occident qu'en refaisant une Chrétienté.

DANIEL-ROPS.



PREMIÈRE PARTIE

SAINT BERNARD MAITRE DE VIE SPIRITUELLE

I

LE SENS DE LA VIE

1. — MISÈRE ET GRANDEUR DE L'HOMME

Je ne suis pas un génie, je suis incapable de vous donner ce que je n'ai pas éprouvé. Je vous dirai ce que, de temps à autre, il se produit en moi, afin que vous m'imitiez, si vous le jugez utile. Je me suis un jour convaincu qu'il fallait avoir compassion de mon âme, penser souvent à la rendre agréable à Dieu : plutôt au Ciel que j'y songeasse une bonne fois ; mieux, toujours ! Il fut un temps où je m'en souciais peu : c'est parce que je ne l'aimais pas suffisamment, je devrais plutôt dire aucunement. Peut-on dire, en effet, qu'on aime quelqu'un quand on veut sa perte ? Or, c'est chose vraie, indubitable, que le péché est la perte, la mort de l'âme, et c'est une maxime d'une vérité absolue que celui qui aime l'iniquité hait son âme.

J'avais donc en réalité de la haine pour mon âme : j'en aurais encore, si celui qui m'a aimé le premier ne m'avait inspiré pour elle un commencement d'amour. C'est par sa grâce que, scrutant souvent mon âme, il me semble y rencontrer deux choses bien opposées. En effet, si je la considère en elle-même, telle qu'elle est, en toute réalité, je suis amené à conclure qu'elle n'est que néant : rien n'est plus certain. Est-il besoin d'énumérer toutes ses

misères ? Elle est chargée de péchés, remplie de ténèbres, exposée à toutes sortes de séductions, tiraillée par sa concupiscence, sujette aux passions, en proie aux illusions, toujours prête au mal, portée à toutes sortes de vices : autant dire qu'elle n'est qu'un complexe de confusion et d'ignominie. Si ce qu'on peut regarder comme bon en nous peut-être, en toute vérité, comparé à une étoffe souillée, qu'en doit-il être de ce qui est mal ?

Il est aisé pour chacun de nous, s'il veut examiner à fond et en toute loyauté ce qu'il est et en porter un jugement vrai, complètement désintéressé, de convenir de la vérité de ce que dit l'Apôtre et de le proclamer hautement : Celui qui se croit quelque chose s'illusionne, car il n'est rien...

Pourtant, si nous ne sommes rien en notre âme et conscience, par rapport à Dieu il se peut qu'il en soit autrement. O Père des miséricordes ! O Père des misérables ! Comment se fait-il que vous nous aimiez ? Oh ! je le sais, je le comprends : là où se trouve le trésor, là est le cœur. Ne sommes-nous donc rien, étant donné que nous sommes votre trésor ?... Au jugement de votre vérité, certes il en est ainsi mais votre pitié affectueuse pense bien différemment...

Lis, ô homme, lis en ton cœur, en ta conscience les témoignages de la vérité sur toi-même, et, à leur lumière concordante, tu te réputeras indigne. Vois ensuite dans le cœur de Dieu les dispositions prises à ton égard, dispositions scellées par le sang du Médiateur ; et tu découvriras comment tu peux espérer plus qu'il ne te semblait posséder... Tu es grand, mais en Dieu : car c'est lui qui t'a magnifié. Peux-tu croire que tu n'es pas quelque chose de grand pour Celui qui a eu de toi un si prodigieux souci ?...

Oh ! la merveilleuse connexion de ces deux considérations : on monte et on descend tout ensemble, lorsqu'on se voit pauvre, miséreux, et qu'on voit Dieu rempli de sollicitude pour nous.

In Dedic. Eccles., Serm. V, 3, 4, 5.

2. — EXAMEN DE CONSCIENCE

En vous considérant vous-même, allez-y avec prudence, de façon à ne pas vous attribuer plus qu'il ne vous revient, à ne pas vous épargner plus qu'il ne convient. Or, vous vous attribuez plus qu'il ne vous revient, non seulement si vous vous parez d'un bien que vous ne possédez pas, mais même si vous voulez vous approprier un bien qui est en votre possession. Notez avec grand soin ce que vous êtes de vous-même, ce que vous êtes par la grâce de Dieu ; qu'il n'y ait point de fraude en votre esprit à ce propos.

Or il y en aura, à moins que, opérant un partage exact, vous vous attribuiez ce qui est à vous, et à Dieu ce qui est à Dieu, sans tromperie aucune. Je n'en doute pas : vous êtes convaincu que ce qui est mal vous appartient et que ce qui est bien revient à Dieu. Rappelez-vous encore, avec ce que vous êtes, ce que vous avez été, comparant pour cela le présent au passé. Avez-vous avancé dans la vertu, progressé en sagesse, en compréhension, en douceur dans les mœurs ; ou bien, ce qu'à Dieu ne plaise, avez-vous reculé ? Êtes-vous plus patient ou plus impatient que d'habitude, plus emporté ou plus doux, plus condescendant ou plus inabordable, plus pusillanime ou d'âme plus magnanime, plus recueilli ou plus dissipé, plus timide ou plus présomptueux qu'il ne convient ?... Considérez aussi ce qu'est votre zèle, votre clémence, la discrétion modératrice des autres vertus. Comment vous comportez-vous pour pardonner les injures ou en tirer vengeance, observant, en l'un et l'autre cas, le mode, le lieu, le temps...

De Consideratione, L. II, Cap. XI.

3. — CE QUE C'EST QUE VIVRE

Les Apôtres sont nos maîtres ; ils ont appris la manière de vivre de celui-là même qui est le Maître par excellence, et ils nous la transmettent encore aujourd'hui. Que nous enseignent donc les Saints Apôtres ? Non pas le métier de pêcheur, non pas celui d'acteur ou tout autre du même genre : ils ne nous apprennent pas davantage à étudier Platon, à pénétrer les arguments d'Aristote, sans jamais, pour autant, arriver à la science de la vérité. Ce qu'ils nous apprennent, c'est à vivre. Eh, pensez-vous que ce soit peu de chose que de savoir vivre ? Assurément, c'est quelque chose d'important, c'est la chose de toutes la plus importante.

Ce n'est pas vivre que de se laisser enfler par la superbe, souiller par la luxure ou infecter par d'autres pestilences de cette espèce : ce n'est pas vivre, cela ; c'est perdre la vie et s'approcher des portes de la mort.

Par contre, voici ce que j'appelle bien vivre : c'est supporter les maux présents, c'est faire le bien et persévérer en cela jusqu'à la mort. On dit vulgairement : bien manger, c'est bien vivre. Mais, ce disant, l'iniquité se ment à elle-même : il n'y a à bien vivre que celui qui fait le bien.

In festo SS. Petri et Pauli., Serm. 1-3.

4. — EXHORTATION AU CORPS

O Corps, ne cherche pas à anticiper le temps ! Tu peux, en effet, empêcher le salut de ton âme, or tu es incapable de te sauver toi-même. Chaque chose a son temps. Souffre que, présentement, l'âme fasse son travail ; collabore avec elle : si tu travailles avec elle, tu régneras un jour en sa compagnie. Dans la mesure où tu l'empêches de se remettre en état, tu retardes ta pro-

pre restauration ; en effet, tu ne peux atteindre ta perfection avant que Dieu n'aie vu son image rétablie en ton âme.

O Chair, quelle hôtesse tu as ! elle est noble, très noble ; songe que ton salut dépend entièrement de son propre salut. Rends donc honneur à une hôtesse si grande. Toi, tu habites en ton pays : ton âme n'est qu'hospitalisée en toi, elle y est exilée, en passant. Je te le demande, quel est le rustaud qui, si un noble, un puissant venait lui demander le gîte, ne s'empresserait de lui céder la place la meilleure, consentant volontiers à coucher lui-même dans un coin quelconque, sous l'escalier, dans la cendre ? Fais de même. Pour que ton hôtesse puisse habiter en toi avec honneur, ne regarde pas aux inconvénients, à ce qui te blesse : c'est pour toi un honneur, dans la circonstance, de lui céder tout ce qui est honorable...

Pourquoi contrister, blesser ton hôtesse en t'accordant un plaisir temporaire ? Songe bien que, sans elle, tu ne pourrais éprouver aucun plaisir... Quels bienfaits te vaudra ton âme, quand elle sera réconciliée avec Dieu ! N'empêche pas, ô corps, cette réconciliation : elle sera pour toi la source d'une gloire immense. Dispose-toi volontiers à tout supporter, patiemment et même volontiers ; ne refuse rien de ce qui peut contribuer à cette réconciliation. Dis à ton âme : « Quand le Seigneur vous rétablira en votre dignité, souvenez-vous de moi. » Elle s'en souviendra pour ton avantage si tu la sers bien ; et, quand elle sera près de son Seigneur, elle lui parlera de toi, elle fera l'éloge de cet hôte qui fut si bon pour elle ; elle dira : « Pendant que j'étais exilée en réparation de ma faute, ce pauvre dont j'étais l'hôtesse me fit miséricorde. Seigneur, rendez-lui pour moi. Songez qu'il mit à ma disposition tout ce qu'il avait ; non seulement cela, mais il se mit lui-même à mon service, sans s'épargner ni de nombreuses privations, ni beaucoup de tra-

vaux, des veilles excessives, endurant la faim, la soif, le froid, la nudité. »

Et alors ? L'Écriture ne ment pas ; or, il y est dit : Le Seigneur fera la volonté de ceux qui le craignent ; il exaucera leur prière...

In Adventu, Serm. VI, 3, 4, 5.

5. — LA TERRE EST UN LIEU D'AFFLICTION

Qu'y a-t-il en ce monde qui ne soit effort, peine, affliction d'esprit ? Mais nous ressemblons à un enfant qui, étant né en prison, ayant été élevé en prison, n'ayant jamais vu la lumière de l'extérieur, est surpris de la tristesse, de l'anxiété de sa mère. Celle-ci sait pourquoi elle se lamente : elle a joui des biens de la liberté ; les maux de la captivité lui sont d'autant plus pénibles qu'elle se souvient des jouissances perdues.

Quant à nous, nous estimons comme de grands biens des maux réels ; habitués que nous sommes à porter de lourdes chaînes, des liens moins pesants nous paraissent un soulagement. Vous souhaitez manger parce que la faim vous tiraille : manger, avoir faim, l'un et l'autre comporte une souffrance ; mais parce que avoir faim est beaucoup plus pénible, vous estimez que manger n'est pas pénible. Et cependant, lorsque vous avez satisfait votre appétit, est-ce que parfois vous ne jugez pas qu'il est plus pénible de le rassasier que d'avoir faim ? C'est ainsi que tout se comporte sous le soleil, il n'y a rien qui soit adéquatement agréable.

L'homme veut constamment passer d'une chose à l'autre ; seul, le changement peut le soulager ; il est comme quelqu'un qui sauterait de l'eau dans le feu et du feu dans l'eau, aussi incapable de supporter l'un que l'autre. Tout soulagement qu'on apporte à une souffrance n'est que le début d'une autre souffrance.

Personne en ce siècle pervers qui puisse avoir ce qu'il veut ; le juste ne peut pas plus se rassasier de justice que le voluptueux de volupté ; le curieux ne peut pas plus satisfaire sa curiosité que l'ambitieux son désir de vaine gloire. Voilà de quoi nous affliger, si nous ne sommes pas insensibles : nous sommes des exilés jetés dans un désert, marchant dans les ténèbres, entourés de périls, obligés de nous nourrir à la sueur de nos fronts.

De diversis, Serm. XII, 3.

6. — PAS DE RASSASIEMENT DANS LES BIENS DU MONDE,
MAIS DU DÉGOUT

Une cruelle famine sévit sur la terre ; tous, nous sommes réduits, non seulement à la misère, mais à l'extrême nécessité. Devenus semblables et comparables aux bêtes sans raison, nous soupignons après la pâture des porcs ! Celui qui aime l'argent n'en a jamais assez ; de même le luxurieux n'est jamais rassasié, pas plus que celui qui court après la gloire.

Quiconque, en un mot, aime le monde n'est jamais satisfait. J'ai connu des gens si comblés des biens du monde qu'ils en avaient la nausée. J'en ai connu qui étaient saturés de richesses, d'honneurs, de plaisirs, de curiosités, comblés non d'une manière quelconque, mais jusqu'au dégoût. Quelle sottise chez les fils d'Adam ! En se repaissant de la pâture des porcs, ce ne sont pas leurs âmes affamées qu'ils nourrissent : c'est la faim de leurs âmes elle-même qu'ils entretiennent !

En effet, ce n'est que votre misère que vous pouvez soutenir par une nourriture pareille ; ce n'est que la faim qui peut être entretenue par un aliment contre nature. Je prends un exemple pour mieux me faire comprendre, en l'empruntant à une des vanités qui sont l'objet de la

concupiscence humaine. Jamais le cœur ne sera rassasié par l'or, pas plus que les corps ne seront nourris par l'air pur. Et que l'avare ne se fâche point, car on peut en dire tout autant des ambitieux, des luxurieux, de tous les criminels. Si quelqu'un refuse de me croire, qu'il s'en rapporte à sa propre expérience, à celle de tant d'autres.

De Conversione ad Clericos, XIV, 26.

7. — INCONSTANCE DES BIENS DE CE MONDE

Admettons que ce que le monde donne à ses amateurs soit grand, soit honnête : peut-on ne pas constater que tout cela n'a pas de consistance ? Il est certain que tout cela dure peu ; et on ne peut même pas savoir combien cela durera. Souvent, c'est pendant sa vie que l'homme le perd ; évidemment, il ne l'emporte pas en mourant. Or, qu'y a-t-il de plus certain que la mort et de plus incertain que le moment de la mort ? Elle n'a pas pitié du misérable, elle ne respecte pas les riches ; elle n'épargne ni la noblesse, ni la bonne conduite, ni même l'âge : c'est tout au plus si on peut dire qu'elle est à la porte des vieux et qu'elle tend des pièges aux jeunes. Bien malheureux par conséquent celui qui se fie aux ténèbres, à l'incertitude de cette vie, qui se lance en une entreprise périssable, sans se rendre compte qu'il n'a affaire qu'à une vapeur d'un instant, à ce qui n'est que vanité des vanités.

Ambitieux que vous êtes, vous avez enfin obtenu cette dignité après laquelle vous soupiriez depuis si longtemps : gardez-la donc ! Et vous, avare, vous avez rempli votre bourse : attention à ne pas la perdre ! Votre champ vous a rapporté une récolte abondante : jetez bas vos greniers pour en élever de plus grands. Rendez rond ce petit carré. Dites-vous : « Voilà que je suis dans l'abon-

dance ; j'en ai pour nombre d'années. » Et voici qu'on vous dit « Insensé, cette nuit, on te prendra ton âme ! A qui sera ce que tu as amassé ? » Et plutôt au Ciel qu'il n'y eût à périr que ce qui a été amassé, et que ne périsse pas plus misérablement encore celui qui avait amassé !... Voici que le châtiment du péché, c'est la mort, et celui qui sème dans la chair récoltera de cette chair la corruption.

De Conversione, VIII, 16.

8. — QUE LES BIENS DE CE MONDE
NE SAURAIENT NOUS CONTENTER

Il est naturel à l'homme raisonnable d'apercevoir et de rechercher constamment ce qui est mieux, de ne point se contenter de quelque chose lorsqu'il juge qu'une autre lui est préférable. C'est ainsi, par exemple, que celui qui a une belle épouse ne peut s'empêcher de regarder d'un œil d'envie et de désirer une autre femme qui est plus belle ; celui qui a un habit superbe en recherche un plus magnifique encore ; celui qui est riche regarde avec avidité quelqu'un de plus riche...

Nous voyons les hommes comblés d'honneurs tendre avec une ardeur insatiable vers les dignités de plus en plus élevées, et cela de toutes leurs forces. Et, pour ces gens, il n'y a pas lieu de s'arrêter, puisque, en aucune des choses qu'ils recherchent, ils ne sauraient trouver le degré suprême du bien. Alors, rien d'étonnant à ce que, étant faits pour le bien suprême, ils ne puissent trouver repos et satisfaction en ce qui n'est qu'inférieur et imparfait.

Mais n'est-ce pas le comble de la sottise, une démente complète, que de s'obstiner à poursuivre ce qui est incapable, je ne dis pas de rassasier, mais même de tempérer le désir, puisque, quand on possède ce qu'on souhaitait,

on ne peut s'empêcher de désirer ce qu'on n'a pas et de soupirer constamment après ce qu'on ne possède point encore. Et c'est ainsi que l'âme se fatigue à courir avec une peine inutile, sans arriver à se satisfaire, après les divers et trompeurs plaisirs du monde. Affamée, lorsqu'elle a réussi à posséder quelque chose, il lui semble que ce n'est rien, tant elle aspire à dévorer ce qu'elle n'a pas encore ; elle n'en désire pas moins ce qui lui manque qu'elle ne se réjouit d'avoir ce qu'elle possède déjà. Et qui peut se flatter de posséder tout l'univers ? Avec cela, le peu que nous avons pu nous procurer avec peine, nous le possédons dans la crainte, certains que nous sommes que nous le perdrons, quoique ne sachant pas quand nous aurons ce chagrin.

Et c'est ainsi que notre volonté perverse, s'efforçant de tendre directement au bien souverain, s'empresse vers ce qu'elle estime de nature à la contenter. Mais la vanité l'illusionne avec ses mensonges, l'iniquité se trompe elle-même. Si vraiment vous voulez réaliser vos désirs, c'est-à-dire si vous voulez trouver ce qui est tel que, lorsque vous le posséderez, vous n'aurez plus rien à désirer, pourquoi vous obstiner à chercher une chose différente ? Vous courez en un chemin détourné, et vous mourrez bien avant que, par ce détour, vous ne parveniez à ce que vous souhaitez.

Voilà le détour que suivent les impies, cherchant instinctivement à satisfaire leurs désirs et repoussant, d'une manière insensée, ce qui serait capable de les conduire à leur fin.

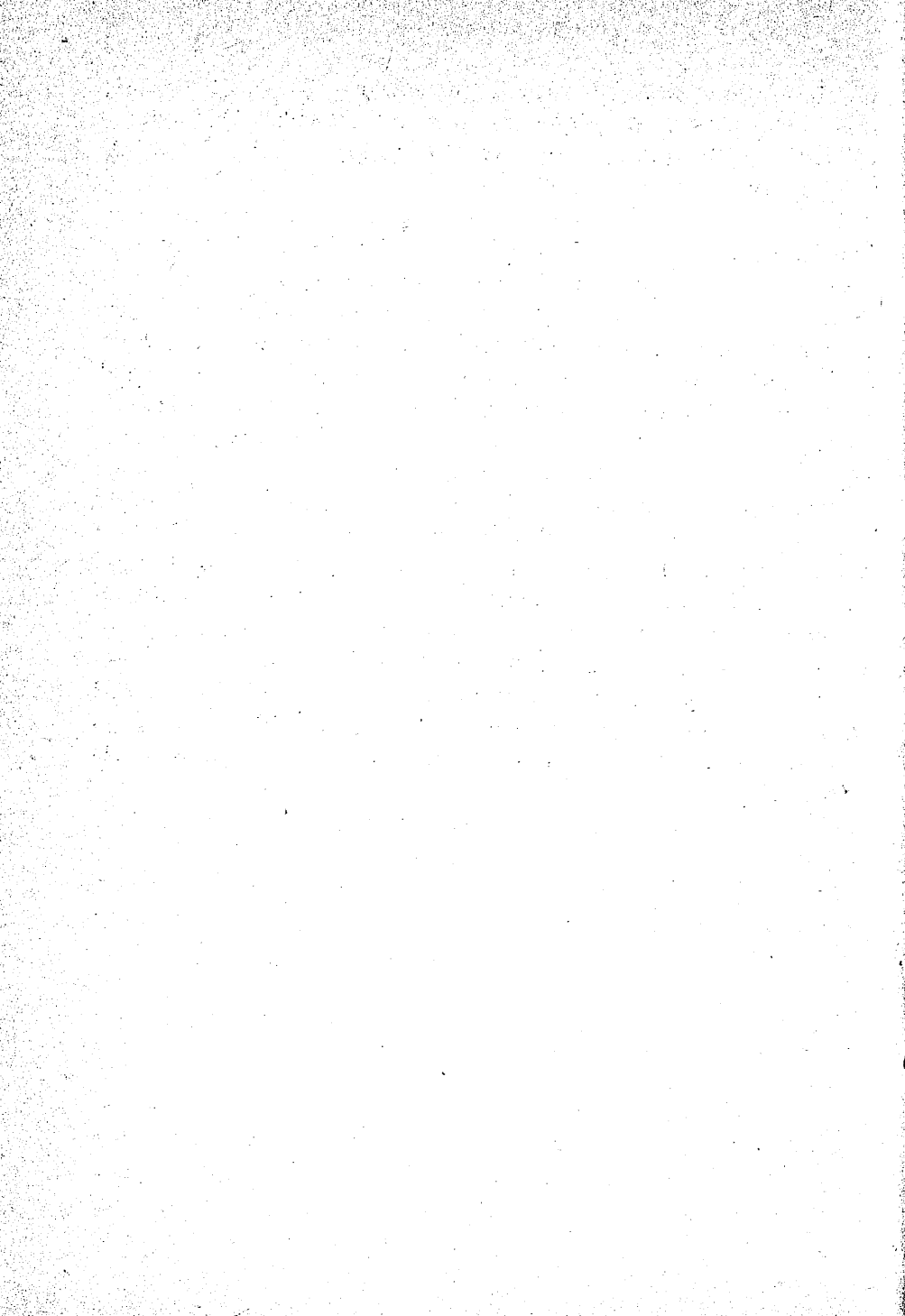
De diligendo Deo, VII.

9. — LES FINS DERNIÈRES

Il est dit que, si on se souvient des fins dernières, on ne pêche point. Quelles sont-elles donc ? Ce sont la mort, le jugement, l'enfer. Qu'y a-t-il de plus horrible que la

mort, de plus terrible que le jugement? Quant à l'enfer, on ne peut rien imaginer de plus intolérable. Que craindra-t-il, celui qui, à leur souvenir, ne tremblera point, ne sera pas épouvanté, frappé de terreur?... Crains donc, ô homme, en te souvenant que la mort t'enlèvera tous les biens de ce corps, qu'elle brisera le lien si doux qui unit l'âme au corps, et que la rupture sera très douloureuse. Crains, en te rappelant qu'au redoutable jugement tu seras présenté à celui dans les mains de qui il est horrible de tomber, et que, si à l'examen de ce juge auquel rien ne peut être caché tu es trouvé coupable d'iniquité, tu seras privé du repos adéquat, de la gloire parfaite, séparé du nombre des bienheureux. Crains, en te remémorant que, si tu es condamné à l'enfer, tu y seras dans des supplices éternels et effroyables, dans le feu éternel préparé pour le démon et ses anges, partageant leur sort... A la mort, tu n'emporteras rien des biens de ce monde, ni peu, ni beaucoup, absolument rien ; au jugement, tu ne pourras ni tromper le juge ni faire opposition à la sentence ; dans l'enfer, il n'y a absolument aucune consolation : ce ne sont que malédictions éternelles, hurlements, gémissements, grincements de dents...

De diversis, Serm. XII, 4.



II

LES TENTATIONS ASSAILLENT L'HOMME

1. — LES PENSÉES MAUVAISES

La pensée du péché ternit la beauté de l'âme, l'affection au péché blesse l'âme, le consentement au péché la tue. Gardons-nous donc des pensées mauvaises, pour que le visage de notre âme ne soit pas souillé... et que le roi soit attiré par sa beauté... Qu'aucune pensée de volupté charnelle ne nous vienne..., fuyons les pensées de curiosité... : elle est proche parente de la volupté charnelle...; évitons les pensées d'orgueil, de vanité. Comme les autres, nous avons été des enfants de colère, nous avons eu nous aussi pour père celui qui est le roi des orgueilleux, le démon... Que s'il arrive parfois qu'une pensée de ce genre entre en notre esprit, hâtons-nous, avec tout le soin possible, de laver et faire disparaître la souillure dont nous nous voyons affligés, en criant avec le prophète : « Seigneur, aspergez-moi d'hysope, et je serai purifié ; lavez-moi, et je serai plus blanc que la neige. »

Si, par incurie ou négligence, cette pensée inutile s'est avancée, jusqu'à se changer en affection du cœur, sachons bien que ce n'est plus une tache que nous avons contractée : c'est une plaie qui nous a été faite ; en toute

hâte, recourons à l'intervention de l'Esprit, afin qu'il vienne en aide à notre misère... Pareilles pensées sont le fait de l'humanité ; nous ne pouvons nous en préserver entièrement aussi longtemps que, en ce corps de mort, nous resterons loin de Dieu. Mais il ne faut pas les traiter à la légère, il ne faut pas les négliger : si elles ne donnent pas la mort, elles ne sont pas moins dangereuses.

De diversis, Serm. VI, 2.

2. — L'HABITUDE DU PÉCHÉ

Lorsque, par un terrible jugement de Dieu, l'impunité a suivi ses premiers désordres, le pécheur se livre volontiers aux plaisirs déjà goûtés, et plus il s'y livre, plus il s'y complaît. La raison est étouffée par la concupiscence toujours croissante ; l'habitude la captive. Et voilà que le misérable est entraîné au plus profond du mal ; il est prisonnier de ses vices tyranniques, de sorte que, absorbé par l'ardeur de ses appétits charnels, il oublie et la raison et la crainte de Dieu, et dit en son cœur comme un insensé : « Dieu n'existe pas. » Désormais, il en use indifféremment avec le permis et le défendu ; il ne se retient aucunement de penser au mal, de faire le mal, de le rechercher ; il donne pour cela toute liberté à son esprit, à ses mains, à ses pieds : tout ce qui lui vient au cœur, à la bouche, à la main, tout cela, il se l'accorde, il le fait comme en plaisantant : ce n'est plus qu'un malfaiteur, un fanfaron, un criminel.

Tout comme le juste, quand il a franchi les degrés d'humilité, court d'un cœur joyeux et sans peine à la vie, parce qu'il a contracté de bonnes habitudes : ainsi cet impie, qui a descendu les degrés de l'orgueil, qui ne se gouverne plus par la raison mais par de mauvaises habitudes, que ne retient plus le frein de la crainte, s'empresse d'un cœur léger vers la mort. Ceux-là se fatiguent, se tracassent, qui restent dans la médiocrité, crucifiés qu'ils

sont parfois par la crainte de l'enfer ; empêchés quelquefois par de mauvaises habitudes contractées, ils peinent, tantôt pour monter, tantôt pour descendre. Le saint et l'impie consommés, eux, courent sans peine, sans empêchement, celui-ci à sa perte, celui-là à la vie : l'un poussé par l'ardeur de sa charité, l'autre entraîné par la pente de ses instincts pervers, de sa cupidité. Dans l'un et l'autre, plus de crainte : elle a été éliminée dans le premier par sa charité parfaite, dans le second, par l'iniquité consommée.

De gradibus superbiæ, 21.

3. — LES MAUVAISES LANGUES

Il n'en manque pas qui perdent la vie de la grâce par la langue ; et non seulement ils la perdent eux-mêmes, mais ils la font perdre aux autres. Les détracteurs sont odieux à Dieu, odieux à la vie qu'ils perdent et font perdre aux autres, car la vie s'éloigne de ceux qu'elle hait et ils meurent nécessairement. Mais n'est-il pas aussi frappé à mort, celui qui avale le poison que lui présente la langue venimeuse du détracteur.

C'est un fait que la vie de la charité lui est enlevée traîtreusement ; sans qu'il s'en rende compte, peu à peu la charité fraternelle s'éteint en lui. Et il est à redouter encore que celui qui a été l'objet de la détraction ne vienne à l'apprendre. Car ce qui a été dit se répand de toutes parts ; colporté par la bouche d'une multitude, il est difficile qu'on ne l'exagère pas ; et c'est dans cet état qu'il parvient à celui qui a été offensé.

Comment ne serait-il pas scandalisé, enflammé de colère ? En lui, la charité sera d'autant plus facilement éteinte qu'elle était plus vive précédemment... Autant qu'il dépend d'elle, la langue maudite, en perçant la conscience de celui qui l'écoute, en blessant la charité de celui qu'elle dénigre, leur enlève la vie de la grâce à l'un et

à l'autre, en même temps qu'elle s'en prive elle-même. Est-ce que cette langue n'est pas une langue de vipère ? Ah ! certes, et d'une vipère excessivement féroce, qui, d'une seule morsure, tue trois personnes. N'est-ce pas une lance ? Certes, oui, et combien affilée, puisque, d'un seul coup, elle perce trois personnes... C'est une épée à double, que dis-je ? à triple tranchant que la langue du détracteur.

De diversis, Serm. XVII, 4.

4. — LES DÉTRACTEURS

Il y en a qui examinent, observent les actions du prochain, non pour les imiter, mais pour les rabaisser. Voir le bien en autrui les peine, constater le mal les réjouit. On les voit s'écarter, s'assembler entre eux, et ils s'empressent de lâcher bride à leurs langues pour de détestables bavardages. L'un ne cède pas le tour à l'autre ; ils ne reprennent pas haleine, si grande est leur envie de dénigrer et d'entendre la détraction. Ils contractent intimité pour dire le mal, s'accordent pour jeter la discordé. Ils lient entre eux des amitiés très funestes, et, poussés par une égale passion de médire, tiennent d'odieuses conversations... Ils se réunissent... pour se communiquer les uns aux autres et boire le calice des démons, alors que la langue des uns répand le venin de perdition, poison que les oreilles des autres accueillent avec plaisir...

Le vice de la détraction est opposé d'une manière toute spéciale à la charité, qui est Dieu. En effet, le détracteur montre tout d'abord que lui-même est dépourvu de charité ; ensuite, que se propose-t-il par sa détraction, si ce n'est de rendre odieux et méprisable à ceux qui l'entendent celui contre qui il parle ? Cette bouche maudite blesse donc la charité en ceux qui l'écoutent ; dans la mesure de son pouvoir, elle la tue entière-

ment, elle l'éteint, et il en sera de même en tous les absents auxquels ce qui a été dit sera rapporté.

Rendez-vous compte de la facilité avec laquelle une multitude d'âmes est en peu de temps infectée par la souillure de ce mal causé par une parole qui se propage si vite... Un seul a parlé, il n'a dit qu'un mot, et ce mot unique, en un instant blesse mortellement les âmes d'une multitude qui l'entend...

Il y a diverses catégories dans cette peste des détracteurs. Il y en a qui, cyniquement, sans pudeur, vomissent le venin de la détraction comme il leur vient sur la langue. D'autres, au contraire, s'efforcent de dérober la malice qui les possède et qu'ils ne peuvent retenir sous le déguisement d'une honte simulée. Les voyez-vous, poussant de profonds soupirs, puis, comme à regret, d'un air contraint, le visage attristé, les yeux baissés, avec une voix gémissante, ils lâchent la médisance ; et on les croit d'autant plus aisément qu'ils paraissent ne parler qu'à contre-cœur, beaucoup moins par méchanceté que par compassion. « Certes, disent-ils, je suis très peiné, parce que je l'aime bien ; mais je n'ai jamais réussi à le corriger de cela. » Et un autre ajoute : « J'étais au courant de tout cela, mais je n'en aurais jamais parlé. Etant donné qu'un autre l'a fait connaître, je ne puis dissimuler que c'est vrai ; je regrette d'avoir à le dire, mais il en est ainsi. » Et il continue : « C'est bien dommage ! Il a tant de qualités par ailleurs ! Néanmoins en ceci, il faut bien l'avouer, on ne saurait l'excuser... »

In Cant., XXIV, 3, 4.

5. — LE MOINE ÉPRIS DE SINGULARITÉ

Le moine qui s'estime supérieur aux autres croit qu'il lui faut montrer sa supériorité en faisant plus qu'eux ; il ne peut donc se contenter de la règle commune, des

exemples des anciens. Notez bien qu'il ne s'agit pas pour lui d'être meilleur que les autres, mais de le paraître ; il ne prétend pas vivre plus parfaitement, mais en donner l'impression, de façon à pouvoir dire : « Moi, je ne suis pas comme les autres hommes. » Un seul jeûne auquel il s'astreint alors que ses confrères ne jeûnent pas, vaut bien plus pour lui que sept autres jeûnes communs à tout le couvent. Il préfère une petite prière faite en particulier à toute une nuit de psalmodie. Au réfectoire, il jette de tous côtés des regards anxieux ; s'il vient à découvrir que quelqu'un mange moins que lui, il se croit dépassé ; alors, vite il s'ingénie à retrancher de son nécessaire, redoutant moins le tourment de la faim que la perte de sa réputation. Remarque-t-il quelqu'un qui est plus maigre, plus pâle que lui, il s'estime déshonoré et ne peut plus rester en paix. Comme il lui est impossible de se rendre compte de l'aspect de son visage, il regarde du moins ses bras, ses mains, il se palpe les côtes, se tâte les épaules, les reins, afin de tirer de l'état de maigreur plus ou moins prononcé de ses membres des conjectures sur la pâleur et la couleur de sa face. Plein d'ardeur quand il s'agit de faire ce qui est de sa propre initiative, il est par contre sans ressort pour le travail commun. Il veille sur sa couche et sommeille au chœur ; restant ainsi assoupi pendant les vigiles alors que les autres psalmodient ; l'office achevé et les frères se reposant sous le cloître, il reste seul à l'oratoire. Il éternue, il tousse, pousse des soupirs, des gémissements pour qu'on l'entende... Il ne trompe d'ailleurs sur son compte que les naïfs.

De humilitate, XIV.

6. — LE MOINE VANITEUX

Lorsque la vanité a grandi, que la vessie s'est enflée, il lui faut une issue et une large issue pour que s'échappe la vapeur qui la gonfle ; si elle ne dégonfle, elle crèvera. Ce

moine est rempli d'une allégresse insensée et n'arrivant pas à la traduire par son rire, par ses signes, il faut qu'il s'échappe en paroles pour ne pas éclater. Il a tant à dire ! Le besoin de parler l'étouffe ! Il a faim, il a soif d'un auditoire auquel il déverse ce qu'il éprouve, devant lequel il étale tous les trésors de sa vanité, afin de faire connaître ce qu'il est, de faire apprécier sa valeur. C'est fait, il a trouvé l'occasion cherchée ; alors, s'il est question de littérature, il sert et du nouveau, et de l'ancien ; les citations se succèdent, on n'entend que phrases ampoulées. Il prévient les demandes, il répond sans qu'on l'interroge ; lui-même pose les questions et les résout, il coupe la parole à ses interlocuteurs. Lorsque sonne le signal d'interrompre la conversation, il trouve qu'une longue heure n'a duré qu'un instant, il demande qu'on lui permette de continuer à pérorer, non pour édifier, mais pour faire parade de son savoir...

S'il est question de choses religieuses, le voilà qui parle de visions, de songes, il recommande les jeûnes, les veilles et surtout l'oraison. Il traite avec autant d'abondance que de vanité de la patience, de l'humilité, de toutes les vertus, tout cela afin que les auditeurs se persuadent que la bouche parle de l'abondance du cœur.

S'il s'agit d'amusements, ah, alors, il est d'autant plus disert qu'il est sur son propre terrain ; à l'entendre, vous diriez que sa bouche est un fleuve de vanité ; il en sort un flot de plaisanteries capables de dérider et dissiper les gens les plus sérieux, les plus graves...

De humilitate, cap. XIII.

7. — LA SUPERBE

Je crois utile de parler aussi quelque peu de la superbe, afin que, de son opposition avec la vertu d'humilité, la beauté de cette dernière resplendisse davantage.

La superbe, c'est l'estime de sa propre excellence. On peut en distinguer deux espèces : la superbe aveugle, et la superbe vaine ; — ou, si l'on préfère ces autres noms, la contumace et la vanité, la première étant un vice de l'intelligence, et la seconde un vice de la volonté. En effet, dans la première, l'œil de la raison est obscurci, tandis que dans l'autre, c'est le désir de la volonté qui est infecté. Ce que fera mieux voir la définition de l'une et de l'autre. La superbe aveugle, ou contumace, est un vice qui fait qu'on s'attribue un bien qu'on n'a pas en réalité, ou encore qu'on croit être par soi-même ce qu'on est, de telle sorte qu'on se glorifie en soi-même et non en Dieu. La superbe vaine ou vanité est un vice qui fait qu'on prend plaisir à s'entendre louer soi-même à la place de Dieu, à propos de ce qu'on n'est pas.

L'humilité, au contraire, est le mépris de sa propre excellence. Aux deux espèces de superbe s'opposent deux espèces d'humilité : l'une, qui fait avoir de soi-même des sentiments humbles, s'oppose à la superbe aveugle ; l'autre, qui empêche de consentir à ceux qui pensent autrement, est opposée à la superbe vaine. En effet, celui qui a de soi-même des sentiments humbles ne saurait se tromper, ni en se croyant plus qu'il n'est, ni en estimant que, ce qu'il est, il l'est de lui-même. Alors, supportant avec patience d'être privé de ce qu'il constate lui faire défaut, il glorifie Dieu, et non soi-même, de ce qu'il est conscient de posséder.

De Officio Episcoporum, V.

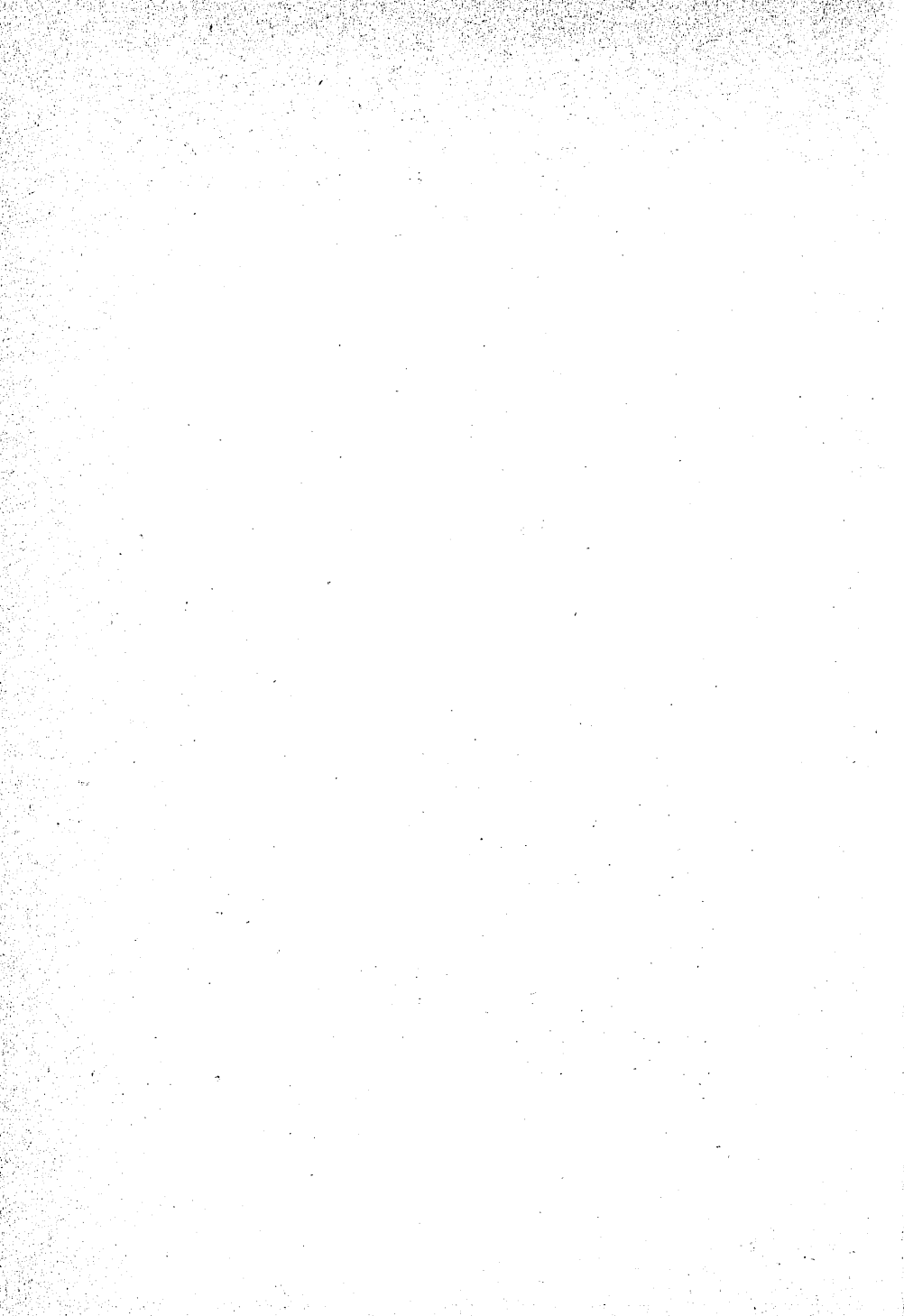
8. — LA PROPRE VOLONTÉ

J'appelle volonté propre celle qui est uniquement nôtre, que nous ne partageons pas avec Dieu ou avec les hommes ; et elle est telle quand ce que nous voulons, nous le voulons exclusivement pour notre propre intérêt,

non pour l'honneur de Dieu ou l'utilité du prochain ; nous proposant non de plaire à Dieu, non de rendre service à nos frères, mais seulement de satisfaire les aspirations de notre âme. La charité, qui est Dieu, est directement opposée à cette volonté propre, ennemie de Dieu, en guerre implacable avec lui. Dieu, en réalité, ne fait que haïr et punir la volonté propre. Qu'elle disparaisse, et il n'y aura plus d'enfer ; car c'est elle qui est le combustible qui entretient le feu de l'enfer...

Écoutez, vous qui êtes les serviteurs de la volonté propre, comment et à quel point elle est opposée au Dieu de majesté. D'abord, en se constituant « volonté propre », elle se soustrait et se refuse à la domination de Celui auquel, de par le droit naturel, elle doit être soumise. Se contentera-t-elle de cette injure ? Pas du tout : autant que cela dépend d'elle, elle veut encore enlever à Dieu tout ce qui lui appartient et le lui soustraire. Car la cupidité humaine ne sait pas s'imposer de limites. Voyez l'usurier qui, par son usure, a constitué une petite fortune : si cela ne tenait qu'à lui, s'il en trouvait la possibilité, il voudrait acquérir tout l'univers. Je le dis sans crainte : le monde entier ne suffirait pas à la volonté propre. Plût à Dieu qu'elle s'en contente pourtant ; mais non : il faut qu'elle s'attaque, chose horrible à dire, au Créateur en personne. Elle le supprime autant qu'elle le peut. En effet, elle voudrait ou bien que Dieu ne pût pas châtier ses fautes, ou qu'il ne le voulût pas, ou qu'il ne les connût pas. C'est-à-dire qu'elle voudrait qu'il ne fût pas Dieu, puisqu'elle le voudrait ou impuissant, ou injuste, ou insensé. Méchanceté cruelle au plus haut point, et tout à fait détestable, qui voudrait supprimer la puissance, la justice, la sagesse de Dieu !

In Temp. Resurrect., Sermon III, 3.



III

SE « CONVERTIR » ET VIVRE EN DIEU

1. — LA CONVERSION : LETTRE A DES PARENTS

Si Dieu prend comme fils votre propre fils, qu'y perdez-vous ? Et, lui, y perd-il quelque chose ? Il était riche, il devient plus riche encore ; il gagne en noblesse, en illustration, et, ce qui vaut beaucoup mieux, de pécheur il devient saint. Comme il faut qu'il se prépare au royaume qui lui a été destiné dès l'origine du monde, il doit passer avec nous le peu de temps qu'il a à vivre, afin de se débarrasser de la corruption du siècle, de secouer la poussière terrestre, et de se rendre ainsi digne de la demeure céleste. Si vous l'aimez, réjouissez-vous de ce qu'il se rend chez son Père, et chez quel Père ! Il s'en va dans la maison de Dieu ; mais vous ne le perdez pas pour autant.

Bien plus, de ce fait, vous vous procurez des fils nombreux : car tous, autant que nous sommes à Clairvaux, nous le recevons comme un frère et nous vous regardons comme nos parents. Peut-être craignez-vous pour son corps, que vous savez tendre, délicat, l'austérité de notre vie ? C'est bien d'une crainte pareille qu'il a été dit : « Ils ont tremblé de frayeur, alors qu'il n'y avait rien à craindre. »

Rassurez-vous et consolez-vous ; je serai son père, je

le traiterai en fils jusqu'à ce que le reçoive de mes mains le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation. Ne sanglotez donc pas, ne pleurez point ; votre Geoffroy est en route pour la joie, non pour la tristesse. Encore une fois, je serai pour lui un père, une mère ; je lui tiendrai lieu de frère, de sœur. Je changerai pour lui en chemins aisés les sentiers raboteux, en chemins directs les routes difficiles ; je saurai tempérer toutes choses, disposer tout de façon à ce que l'esprit profite sans que le corps soit accablé. Votre fils servira Dieu dans la joie, dans la jubilation...

Epist. 110.

2. — A UN SÉCULIER : APPEL A LA CONVERSION

Je vous connais de réputation, quoique je ne vous aie jamais vu. C'est la renommée qui m'a appris que vous étiez un homme sage, honoré dans le monde. Mon fils Pierre, auquel vous paraissez bien connu et lié même par la parenté, a voulu que je vous écrive, mieux, que je vous réponde. En effet, vous lui avez écrit vous-même. Et plaise à Dieu que vous l'ayez fait comme il vous eût convenu, comme il lui était expédient ! Or, ce n'est pas ce que vous avez fait : Vous avez osé pousser un nouveau soldat du Christ à quitter son service. Je vous avertis : il y a quelqu'un qui en demandera raison et vous jugera. Vos propres péchés ne vous suffisaient-ils donc pas que vous participiez à ceux d'autrui en faisant votre possible pour ramener au mal un jeune pénitent, accumulant de la sorte un trésor de colère au jour du jugement par la dureté de votre cœur impénitent ? Est-ce qu'il n'y a pas assez du démon pour tenter cet adolescent ? Faut-il que vous l'aidiez, vous, un chrétien, son parent, son guide ? Vous avez suscité un autre serpent pour le provoquer ; mais lui ne s'est pas

comporté comme une autre Ève. Vous l'avez secoué, vous ne l'avez pas renversé : il est fondé en effet sur la pierre ferme.

Malgré cela, nous ne vous rendons pas la pareille, nous remplaçons le mal par le bien, en priant pour vous, en vous souhaitant des biens meilleurs, en vous écrivant de meilleures choses. Et tout d'abord, puisqu'on dit que vous êtes sage, afin que vous soyez plus réellement ce qu'on dit, je vous renvoie à ce sage qui écrit : « N'empêchez pas de bien faire celui qui le peut ; vous-même, si vous le pouvez, agissez-en plutôt de la sorte. Vous en avez le temps maintenant ; mais l'aurez-vous longtemps encore ? Vous reste-t-il encore beaucoup d'années à vivre, étant donné surtout que vous vieillissez ? Ce qui vous reste n'est qu'une vapeur qui s'élève quelque peu et s'évanouit ensuite. Si vous êtes intelligent, vous n'encourez pas cette malédiction : J'ai vu l'insensé ; il paraissait bien enraciné, et de suite j'ai maudit ses belles apparences. »

C'est avec raison que le vrai sage nomme l'insensé un faux sage ; il n'ignorait pas que la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Puissiez-vous comprendre, et pourvoir d'une façon intelligente à vos fins dernières ! Puissiez-vous apprécier ce qui est de Dieu, comprendre ce qui est du monde, éviter ce qui conduit à l'enfer ! Puissiez-vous encore avoir horreur de la damnation, désirer le Ciel, et, pour cela, mépriser ce qui n'est qu'à votre usage ! Mon âme, mon esprit lui-même me poussent à vous écrire longuement sur le salut de votre âme ; mais je m'en abstiens jusqu'à ce que je sache, par votre réponse, comment vous avez pris tout ce que je vous ai dit. Je ne veux pas vous être à charge, désirant du reste être votre ami, votre aide pour le salut, si vous y consentez. Nous saluons par votre intermédiaire, quoiqu'elle ne le mérite guère, votre épouse, qui nous est chère dans le Christ.

3. — UN CONVERTI A SES PARENTS

Il n'y a qu'un seul cas où il est permis de ne pas obéir à ses parents : c'est pour obéir à Dieu ; c'est lui en effet qui a dit : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

Si vous m'aimiez comme de bons, de pieux parents ; si vous aviez pour votre fils une affection vraie, fidèle, est-ce que vous me chercheriez noise parce que je m'efforce de plaire à Celui qui est le Père de tous ? Est-ce que vous chercheriez à me détourner du service de Celui dont il est dit que le servir, c'est régner ? Ah ! vraiment ! c'est maintenant que je constate que les ennemis de l'homme, ce sont ses proches ! En l'affaire présente, je ne dois pas vous obéir ; je ne puis en ceci vous considérer comme mes parents, mais comme mes ennemis. De vrai, si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père, au Père de tous. Du reste, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Qu'ai-je reçu de vous, sinon le péché et la misère ? Je confesse, je reconnais que je tiens de vous ce corps corruptible ; ne vous suffit-il point de m'avoir introduit misérable dans la misère de ce siècle, de m'avoir engendré pécheur dans votre propre péché, de m'avoir nourri dans le péché après ma naissance dans le péché ? M'envierez-vous encore la miséricorde que j'ai obtenue de Celui qui ne veut pas la mort du pécheur, en me faisant fils de l'enfer ?

O père dur, ô mère barbare, ô parents cruels et impies ! Etes-vous vraiment des parents ? N'êtes-vous pas plutôt des meurtriers, puisque le salut de votre enfant vous attriste, puisque sa mort serait votre consolation, puisque vous préférez me voir périr avec vous que régner sans vous ? Je suis échappé tout nu du naufrage : vous voulez m'y replonger ; j'ai réussi à sortir à demi-brûlé du feu : vous voulez m'y rejeter. Les voleurs m'ont laissé à demi-mort, voilà que, grâce à la pitié du Samaritain, je com-

menge à revivre, et vous essayez de me livrer de nouveau entre leurs mains ; soldat du Christ, je suis sur le point d'entrer triomphant au ciel (ce dont je ne m'attribue pas la gloire, mais à Celui qui a vaincu le monde), et vous vous efforcez de m'interdire l'entrée dans la gloire en me ramenant au siècle comme un chien à son vomissement, comme un pourceau à sa fange.

Abus prodigieux ! la maison brûle, le feu est sur les talons, et on défend de sortir à celui qui veut s'enfuir, on adjure de rentrer celui qui s'est échappé ! Et ceux-là en agissent ainsi qui sont en plein incendie, qui se refusent à fuir le péril par la plus obstinée des démenches, par la plus folle des obstinations ! Quelle fureur ! Si vous voulez mourir vous-mêmes, pourquoi souhaiter aussi ma mort ? Si, en d'autres termes, vous négligez votre salut, quel profit trouvez-vous à empêcher le mien ? Pourquoi ne me suivez-vous pas plutôt dans ma fuite, afin de ne pas brûler ? Sera-ce pour vous un soulagement dans votre torture, si vous m'entraînez dans votre perte ? Ne redoutez-vous que d'être seuls à périr ? Qu'il y en ait un de plus à brûler, quel soulagement peut-il en résulter pour ceux qui brûlent ? Quelle consolation peuvent trouver les damnés à avoir des compagnons de leur damnation ? Sera-ce un remède pour ceux qui meurent d'en voir d'autres mourir aussi ? Ce n'est pas ce que me persuade ce riche, qui, tourmenté, désespérant de sa libération, suppliait qu'on prévienne ses frères afin qu'ils ne viennent pas le rejoindre en ce lieu de tortures ; certes, celui-là craignait plutôt que sa souffrance ne s'accrût de la souffrance des siens.

Quoi donc ? J'irai consoler pour un temps ma mère qui pleure ; et cela, pour qu'elle et moi nous pleurions pendant l'éternité sans consolation ? J'irai, dis-je, apaiser mon père que mon absence, pour un temps, a fâché ? Je serai moi-même consolé par sa présence ; puis, ensuite, chacun pour soi et tous deux l'un pour l'autre, nous serons

dans une inconsolable tristesse ? Est-ce que plutôt, à l'exemple de l'Apôtre, sans céder à la chair et au sang, je n'écouterai pas la voix du Seigneur qui ordonne : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ? »

Épître III.

4. — AU NOVICE HUGUES

En apprenant votre entrée en religion, nous nous sommes réjouis, nous avons été heureux. Comment les hommes ne seraient-ils pas dans la joie, alors que les Anges eux-mêmes exultent ? Ce fut là un jour mémorable, où résonnèrent dans le Ciel l'action de grâces, la louange répétée. Un jeune homme noble, délicat, a vaincu le malin, méprisé le monde ; il a fait fi de son corps, renoncé à l'affection des siens ; il a déjoué les pièges des richesses, parce qu'il était un être ailé. D'où vous est venue cette sagesse, ô mon fils ? Certes, nous n'en avons pas trouvé une aussi grande dans les anciens de Babylone. La sagesse de notre Hugues n'est pas de la terre, elle vient du Ciel. Je vous rends grâces, ô Père, qui avez révélé cela à un adolescent, alors que vous le laissez caché aux sages. Et vous, mon fils, ne vous montrez pas ingrat pour les bienfaits du Rédempteur : dépouillez-vous de la puerilité, soyez petit en malice mais pas en intelligence. Que l'austérité de l'Ordre n'effraie point votre âge encore tendre : rappelez-vous que c'est avec le chardon rugueux qu'on fabrique l'étoffe la plus douce et que, de même, la vie rude forme la conscience. La suavité du Christ ne vous fera pas défaut, et l'aliment immangeable sera transformé par la farine du Prophète. Si vous ressentez les traits des tentations, regardez le serpent d'airain suspendu au bois et sucez non pas tant les plaies que les mamelles du Christ.

Il vous servira de mère ; vous lui serez un fils, et les clous ne pourront blesser le Crucifié en quelque façon sans

que, par ses mains et par ses pieds, la blessure n'atteigne aussi vos mains et vos pieds.

Épître 322.

5. — CONSEILS AUX MOINES

Quiconque à l'Ecole du Christ ne profite pas est indigne d'avoir un tel Maître ; tout spécialement, en l'état où nous sommes... ne pas profiter, sans aucun doute, c'est déchoir. Que personne ne dise donc : Cela suffit, je veux m'en tenir là ; il me suffit d'être ce que j'étais hier et précédemment. Celui qui raisonnerait de la sorte resterait en chemin, il s'arrêterait sur l'échelle. Nous sommes en route ; cette route est pénible, étroite ; ce n'est pas ici-bas, c'est dans la Maison du Père que sont les demeures. Celui qui prétend appartenir au Christ doit se comporter comme le Christ. Or, Jésus, dit l'Évangile, croissait et profitait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et les hommes. Il ne s'est donc pas arrêté de marcher ; non, il s'est empressé comme un géant, pour parcourir son chemin. De notre côté, si nous avons compris, nous nous hâterons à sa suite.

Que l'exemple de la cupidité des séculiers nous serve de stimulant. Avons-nous jamais vu un ambitieux se contenter des dignités qu'il a acquises et ne pas s'empresser pour en rechercher de nouvelles ? Voyez les curieux : leur œil est-il jamais rassasié, leur oreille remplie ? Et les avares, et les voluptueux, et ceux qui aiment les flatteries ? Leurs désirs insatiables ne nous taxent-ils pas de négligence, de tiédeur ? Nous devrions rougir de ce que nous poursuivons avec moins d'avidité les biens spirituels. Notre âme, convertie au Seigneur, devrait rougir d'avoir moins de zèle maintenant pour la justice qu'elle n'en avait jadis pour l'iniquité. Et pourtant, quelle différence entre les deux ! La mort est le salaire du mal, alors que la vie éter-

nelle est le fruit de l'esprit. Rougissons d'apporter moins d'ardeur présentement à gagner la vie que nous n'en apportions à mériter la mort, moins de zèle à rechercher le salut qu'à encourir la perdition.

Épître 385.

6. — AUX RELIGIEUX

La première chose sur laquelle il faut veiller, c'est sur la rectitude de ce que vous faites, vous efforçant de conformer toute votre vie à la Règle que vous avez jurée, ne dépassant en rien les limites posées par les pères dans tous les exercices de la voie et de la vie monastique, sans vous écarter ni à gauche ni à droite.

La seconde chose qui doit attirer votre vigilance, c'est la droiture d'intention, afin que, votre œil étant simple, tout votre corps soit lumineux. Que tout ce que vous faites soit fait pour Dieu ; que toutes les grâces que vous en recevez lui soient rapportées, afin qu'elles vous reviennent de nouveau.

En troisième lieu, veillez à conserver l'union : pour cela étant en communauté, il vous faut préférer la volonté des autres à votre propre volonté : de telle sorte que, non seulement vous viviez parmi vos frères sans querelle, mais que vous soyez agréable à tous, les supportant, priant pour tous, de façon que l'on puisse dire de vous : « Celui-ci aime ses frères, il aime le peuple d'Israël ; celui-ci prie avec ardeur pour le peuple, pour Jérusalem, la Cité sainte. »

In Vigilia Nativ. Dni, III, 6.

7. — LA CONSTANCE AU SERVICE DE DIEU

Celui qui pratique la vie spirituelle ne demeure pas constamment dans le même état, ne marche pas toujours avec la même aisance ; cette voie, en effet, ne dépend pas

de l'homme ; selon que l'esprit qui le mène le lui confère à son gré, tantôt plus lentement, tantôt plus promptement, il se détache de ce monde et s'élève aux choses supérieures. Donc, si vous vous trouvez dans la torpeur, dans l'aridité, le dégoût, n'en soyez pas découragé et n'abandonnez pas le labeur spirituel. Implorez le secours de celui qui peut vous aider, demandez-lui qu'il vous attire jusqu'à ce que vous vous sentiez sous l'influence de la grâce, plus alerte, plus dispos... Lorsque vous possédez ainsi la grâce, jouissez-en, mais n'allez pas croire que vous avez quelque droit héréditaire au don de Dieu et vous promettre que vous ne le perdrez plus, de peur que, s'il vous était soudain enlevé, si la main qui vous soutient ne se retirait, vous ne perdiez courage et ne tombiez dans une tristesse exagérée... Si vous êtes sages, quand tout va mal, vous ne manquerez pas de penser aux jours heureux, et quand tout ira bien, vous n'oublierez pas les mauvais jours... Donc, lorsque vous vous sentez fort, ne soyez pas en sécurité ; ne manquez pas de crier à Dieu : « Ne m'abandonnez pas quand j'aurai perdu ma force ! » De même, aux heures de la tentation, consolez-vous et dites à Dieu : « Attirez-moi à vous. » De cette manière, vous ne perdrez pas espoir aux jours néfastes, et aux bons moments, vous ne manquerez pas de prévoyance. C'est ainsi que, parmi les adversités et les prospérités du temps inconstant, vous posséderez une image de l'éternité, c'est-à-dire une égalité d'âme constante, inviolable, indestructible. Vous bénirez alors le Seigneur en tout temps, vous vous procurerez d'une certaine manière un état d'immutabilité constante parmi les incidences diverses et les défauts de ce siècle changeant, et vous commencerez ainsi à restaurer en vous-même, à y rétablir l'antique et insigne ressemblance avec le Dieu éternel, en qui il n'y a ni changement ni ombre de vicissitude. Comme lui l'est dans le ciel, sur cette terre, vous serez ferme dans l'adversité, sans être négligent aux jours heureux. L'homme, cette noble créature faite à la ressem-

blance et à l'image de son Créateur, montre précisément qu'il a souci de recouvrer, de récupérer l'honneur de son antique dignité, lorsqu'il regarde comme indigne de lui de se conformer à ce siècle périssable, lorsque, selon la doctrine de Paul, il s'efforce plutôt de se rétablir dans son état premier, en cette ressemblance en laquelle il sait qu'il fut créé, obligeant de cette façon, comme il convient d'ailleurs, ce siècle fait pour lui à se conformer à lui. Alors toutes choses en viennent à concourir à son bien ; toutes choses reprennent leur forme naturelle et première, se débarrassent de leur difformité et reconnaissent leur Seigneur, pour le service duquel elles ont été créées.

In Cantica, XXI, 4, 5, 6.

IV

VERTUS EN DIEU

1. — LA SAGESSE

L'obéissance est un aliment excellent. Le Seigneur ne dit-il point : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père »... ? La patience des miséreux est aussi un excellent aliment... Cependant, il faut pour l'un comme pour l'autre un assaisonnement ; sans quoi, ils sont insipides et non succulents, peu propres à nourrir, mais capables de donner la mort. C'est que l'obéissance, tout comme la patience, sont choses très pénibles. Si on n'y adjoint pas quelque substance qui leur donne de la saveur, c'est la mort... Mais la sagesse n'est-elle point ce qu'il y a de plus savoureux ?...

Or, il est nécessaire que la sagesse elle-même comporte... la droiture dans l'intention, la bonne humeur dans l'action, l'humilité dans l'attribution. C'est qu'en effet notre obéissance, comme du reste notre patience, est insipide et sans valeur devant Dieu si ce n'est pas pour lui que nous agissons, que nous supportons : car il nous est ordonné de tout faire pour la gloire de Dieu, et il n'est pas dit que nous serons heureux parce que nous aurons souffert, mais parce que nous aurons souffert pour la Justice. Il nous faut aussi éviter la pusillanimité et la tristesse

dans tout ce que nous faisons ou supportons, car Dieu aime qu'on lui donne d'un cœur joyeux... Mais, par-dessus tout, prenons garde à fuir l'orgueil. Quiconque, en effet, se laisse enfler par l'orgueil infecte et son labeur et sa patience du venin de la vanité. Et il n'y a pas de saveur plus forte que celle-là, ni qui soit plus opposée à la vérité.

De diversis, Serm. III, 4, 5.

2. — LA VÉRITABLE SAGESSE

Donnez-moi un homme, qui tout d'abord aime Dieu de tout son être, qui ensuite s'aime soi-même et aime son prochain en tant qu'il aime Dieu, qui aime encore ses ennemis parce que peut-être un jour ils aimeront Dieu ; qui aime, en outre, plus étroitement ses parents selon la chair, parce que la nature le demande, et plus spécialement aussi ses maîtres spirituels, comme le requiert la grâce. Si, de cette même façon, il s'affectionne à tout le reste selon l'ordre de l'amour divin, méprisant le terrestre, le regard tourné vers le ciel, usant de ce monde comme s'il n'en usait pas, discernant soigneusement, par un secret instinct de l'esprit, entre ce dont il faut simplement user et ce dont il est permis de jouir, de façon à ne s'occuper du transitoire qu'autant qu'il est nécessaire et seulement dans la mesure requise, n'ayant en vue que l'éternel dans son immuable intention ; donnez-moi, dis-je, un homme qui en soit là, et je n'hésiterai pas à le déclarer sage, parce que, par lui, chaque chose est estimée selon ce qu'elle est réellement... Mais où le trouver ? En qui rencontrer ces qualités ? Je le dis en gémissant : jusques à quand ne ferons-nous que sentir au lieu de goûter, apercevant la patrie sans y accéder, soupirant après elle, la saluant de loin ? O Vérité, qui êtes notre patrie, à nous, exilés que nous sommes, qui êtes le terme de notre exil ! Je vous entrevois ; mais, retenu par ce corps, je ne puis vous posséder ; souillé par le péché, je ne mérite pas d'être admis à votre possession !...

In Cantica, L, 8.

3. — L'HUMILITÉ NAÎT DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

Qu'avant tout, l'âme se connaisse : la raison le requiert pour l'utilité et pour l'ordre. Pour l'ordre d'abord ; car savoir ce que nous sommes, c'est ce qui importe en tout premier lieu ; pour l'utilité aussi, car cette connaissance humilie et prépare de la sorte l'édification spirituelle. Si en effet l'édifice spirituel n'est pas fondé sur la base solide de l'humilité, il ne saurait subsister. Or, rien de plus efficace, rien de plus utile pour l'âme qui veut s'humilier que de se connaître elle-même en toute vérité. Mais, pour ce faire, qu'elle s'abstienne de toute dissimulation, qu'elle procède en toute loyauté, qu'elle se place bien en face d'elle-même et ne se laisse distraire en aucune façon. Se voyant alors en pleine clarté de la vérité, reconnaissant qu'elle est reléguée au lieu de la difformité, elle jettera de profonds soupirs à l'aspect de sa misère ; elle constatera en effet, pleinement combien elle est misérable, et elle criera au Seigneur : « Oui, par la considération de votre vérité, vous m'avez humiliée. »

Comment en fait cette connaissance véritable d'elle-même ne l'établirait-elle pas dans l'humilité ? Elle lui fait prendre pleine conscience qu'elle est surchargée de fautes, appesantie par la masse du corps mortel, embarrassée dans les soucis matériels, infectée par la souillure des désirs de la chair, aveugle, courbée, faible, sujette à une foule d'erreurs, exposée à mille périls, agitée par une multitude de craintes, troublée par des difficultés sans nombre, soumise à mille soupçons, accablée par des nécessités sans fin, prédisposée aux vices, sans force pour la vertu. Osera-t-elle alors lever les yeux, redresser la tête ? Ne sera-t-elle pas plutôt abîmée dans son malheur ? Elle se répandra, il me semble, en gémissements : elle se tournera vers Dieu, et, dans son humilité, elle lui dira : « Guérissez mon âme, car je ne suis qu'une pécheresse. » C'est alors que, s'étant bien convertie au Seigneur, elle en recevra la consola-

tion ; car il est le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation...

In Cantica, XXXVI, 5.

4. — L'HUMILITÉ ET L'ORGUEIL

Quelle humilité sublime que celle que les honneurs n'entament pas, que la gloire ne fait pas s'enfler ! Marie est choisie comme Mère de Dieu, et elle se proclame sa servante ! Certes, c'est une preuve insigne d'humilité que de ne pas s'en départir quand on est promu à une très haute dignité. Ce n'est rien de rester humble tant qu'on demeure dans l'abjection ; mais le rester quand on est élevé aux honneurs, c'est une grande et rare vertu. S'il m'arrive à moi, pauvre petit homme, d'être promu par l'Eglise, trompée par mon hypocrisie, à quelque dignité, fut-elle médiocre, Dieu le permettant à cause de mes fautes ou à cause des fautes de ceux qui me sont soumis, est-ce que, aussitôt, oublieux de ce que je suis réellement, je ne me crois pas tel que les autres me réputent, eux qui ne connaissent pas mon cœur ? Faisant taire ma conscience, je me fie à la renommée ; plaçant non la vertu au-dessus de l'honneur, mais l'honneur au-dessus de la vertu, je me crois d'autant plus saint que je suis plus élevé.

Vous en voyez dans l'Eglise, qui, d'une modeste condition, sont passés à un rang élevé, sont devenus riches de pauvres qu'ils étaient ; et, tout de suite, oubliant leur ancienne abjection, ils se sont enflés, ils rougissent de leur basse extraction, ils méprisent leurs parents. Vous voyez des gens de rien ambitionner les honneurs ecclésiastiques et se flatter ensuite d'être des saints, parce qu'ils ont changé, non d'esprit, mais de vêtements : ils s'estiment très dignes du rang où leur ambition les a portés, ils attribuent à leur mérite ce que, si j'ose le dire, ils ont acheté à prix d'argent. Je ne parle pas du fait de ceux qui, aveu-

glés par leur ambition, trouvent dans les honneurs matière à s'enorgueillir.

Hom. super « Missus est », IV, 9.

5. — FUIR L'ORGUEIL

Fuyez l'orgueil, mes frères, je vous en prie ; fuyez-le avec soin. L'orgueil est la source de tout péché ; c'est lui qui rendit si promptement ange de ténèbres pour l'éternité ce Lucifer, dont la clarté surpassait celle, des plus éclatants ; c'est l'orgueil qui changea en démon non seulement un ange, mais le premier parmi les anges. Ensuite, jaloux de l'homme, ce démon voulut le faire participer à sa faute en lui persuadant que, s'il mangeait du fruit défendu, tout comme Dieu il connaîtrait le bien et le mal. Misérable ! Qu'est-ce que cette flatterie, qu'est-ce que tu promets ? N'est-ce pas le Fils du Dieu Très-Haut qui a la clef de la science, lui qui est la clef de David qui ferme et personne ne peut plus ouvrir ? C'est en lui que sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science : vas-tu les lui dérober pour les donner à l'homme ? Voyez combien, selon la parole du Seigneur, Lucifer est menteur et père du mensonge. Il mentait lorsqu'il disait : « Je serai semblable au Très-Haut. » Il était le père du mensonge lorsque, répandant la semence empoisonnée de sa fourberie, il disait : « Vous serez comme des dieux. » Et toi, homme, tu connais ce voleur et tu fais cause commune avec lui !... De fait, nos premiers parents, Adam et Ève, furent désobéissants et complices de voleur, eux qui, sur le conseil du serpent, mieux du démon sous la forme du serpent, prétendirent s'attribuer ce qui appartient au Fils de Dieu.

De Adventu, Serm. I, 3.

6. — HUMILITÉ — CONSEILS

Seul, celui qui est humble peut monter, car l'humilité n'est pas exposée à tomber. L'orgueilleux, s'il monte, ne peut se maintenir longtemps : en effet, il ressemble à quelqu'un qui ne voudrait pas s'appuyer sur ses propres jambes, mais voudrait emprunter une jambe étrangère. Et lui, il emprunte celle dont le Prophète a dit : « Que le pied de la superbe s'éloigne de moi ! » C'est qu'en effet l'orgueil n'a qu'un pied : l'amour de sa propre excellence. Aussi bien, l'orgueilleux, semblable à celui qui n'aurait qu'un pied pour se soutenir, ne peut-il rester longtemps debout... Donc, si vous voulez vous maintenir en toute sécurité, établissez-vous, non sur le pied unique de l'orgueil, mais sur les deux bases de l'humilité, qui sont : la considération de la puissance divine et celle de notre propre faiblesse. Oh ! les admirables, les solides bases que n'enveloppent pas les ténèbres de l'ignorance, que ne souillent pas les boues de la luxure !

Épître, 393.

7. — LA PAUVRETÉ D'ESPRIT

C'est la Vérité même qui le dit : elle ne peut ni se tromper ni nous tromper ; et elle proclame : « Bienheureux les pauvres d'esprit ! » Fils d'Adam, que vous êtes donc insensés, vous qui cherchez la richesse, qui soupirez constamment après la richesse, alors que la pauvreté a été proclamée bienheureuse par Dieu, qu'elle a été recommandée par lui, prêchée au monde, qu'elle a été embrassée par les hommes ! Que le païen recherche la richesse, lui qui vit en dehors de Dieu ; qu'il coure aussi après elle, le Juif qui n'a reçu que des promesses terrestres ! Mais de quel front, en quel esprit le Chrétien pourra-t-il poursuivre la richesse, alors que le Christ a déclaré que la pauvreté

était bienheureuse ? Mais faites bien attention : ce ne sont pas simplement les pauvres qui sont dits bienheureux : il y a, en effet, les pauvres qui sont tels par une misérable nécessité, non par une louable volonté. Pour ceux-ci, j'espère que l'affliction résultant de leur misère leur vaudra la miséricorde de la bonté divine ; mais ce n'est pas d'eux que le Seigneur a parlé : il avait en vue ceux qui disent avec le Prophète : « C'est volontairement que je vous offrirai un sacrifice. » Notez encore que ce n'est pas la pauvreté purement volontaire qui plaît à Dieu et qu'il loue. En effet, il y a eu des philosophes qui ont quitté tout ce qu'ils avaient pour être débarrassés des soucis de ce monde et s'adonner plus librement à leurs vaines études... En disant : pauvres d'esprit, le Maître a exclu ces philosophes ; pauvres d'esprit, c'est-à-dire d'une volonté spirituelle. Donc, bienheureux les pauvres d'esprit, ceux qui sont pauvres par une intention spirituelle, par un désir spirituel, pour le bon plaisir de Dieu uniquement et pour le salut de leurs âmes.

In Festo Omn. SS., Serm. I, 7, 8.

8. — OBÉISSANCE

Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? O parole courte mais pleine, efficiente, si digne de toute notre attention ! Qu'on en rencontre peu qui pratiquent cette forme parfaite de l'obéissance, qui aient tellement renoncé à leur volonté propre qu'à chaque instant ils se demandent, non pas ce qu'ils veulent eux-mêmes, mais ce que veut le Seigneur, lui disant sans cesse : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Ou bien, comme Samuel : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute ! » Hélas ! les imitateurs de l'Aveugle de l'Évangile sont beaucoup plus nombreux que ceux du nouvel Apôtre. « Que voulez-vous que je

fasse pour vous ? » dit le Seigneur à cet aveugle. O Seigneur, qu'elle est donc grande votre compassion, votre condescendance ! Est-ce ainsi que le Maître va jusqu'à s'enquérir de la volonté de son esclave ? Cet homme-là était véritablement aveugle ; il ne réfléchit pas, il ne fut pas étonné, il ne s'écria pas : « Quoi donc, Seigneur ? Mais c'est à vous de me dire ce que vous voulez que je fasse ! » Voilà ce qui convenait, voilà ce qui était tout à fait dans l'ordre. Ce n'est pas mon vouloir qui doit être accompli par vous, mais c'est votre volonté que je dois moi-même rechercher pour la remplir...

Maintenant, la pusillanimité, la perversité d'un grand nombre exige qu'on s'informe d'eux : « Que voulez-vous qu'on fasse pour vous ? » Eux ne disent en aucune façon : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Les ministres, les vicaires du Christ doivent considérer ce que ces gens voudront ; car ce ne sont pas eux qui s'informeront du vouloir de leur supérieur. Leur obéissance n'est pas pleine ; ils ne sont pas prêts à obéir en tout ; ils ne sont pas résolus à imiter en tout Celui qui est venu faire non sa volonté, mais celle du Père. Ils distinguent, ils font un choix entre ce en quoi ils obéiront, ce en quoi il faudra que leur supérieur conforme sa volonté à la leur. Si on paraît tolérer ces gens, condescendre à leur faiblesse, je les prie pourtant de se corriger... car il arrivera que, à force d'abuser de la patience et de la bonté de leur prélat, ils changeront l'ensemble de ses bontés en une somme de damnation.

In Conversione Sancti Pauli, Serm. I, 6.

9. — L'OBÉISSANCE ET L'HUMILITÉ

Homme, apprends à obéir ; terre, apprends la sujétion ; poussière, apprends à te soumettre. L'Évangéliste dit, en parlant de ton Créateur : « Il leur était soumis. »

A. qui donc ? A Marie, à Joseph. Cendre orgueilleuse, rougis ! Dieu s'abaisse, et toi, tu t'élèves. Dieu se soumet à des humains, et toi, tu prétends dominer sur les humains : tu te mets donc au-dessus de ton Créateur... Chaque fois que je veux m'exalter au-dessus des autres hommes, je me mets au-dessus de mon Dieu et je méconnaissais absolument son esprit. En effet, c'est de lui qu'il a été écrit : « Il leur était soumis. »

O homme, si tu trouves inconvenant de suivre les exemples des hommes, jugeras-tu qu'il ne te convient pas de suivre l'exemple de ton Créateur ? Si tu ne peux le suivre en tout, daigne l'imiter au moins lorsqu'il s'abaisse jusqu'à toi. Je veux dire : si tu n'es pas capable de suivre le chemin sublime de la virginité, suis ton Dieu dans la voie très sûre de l'humilité. Si celui qui pratique la virginité s'écarte du chemin de l'humilité, il ne suit plus l'Agneau partout où il va. Le pécheur rempli d'humilité, l'homme vierge touché par l'orgueil suivent l'un et l'autre l'Agneau ; mais ni l'un ni l'autre ne le suit partout où il va. En effet, le premier ne peut atteindre à la pureté de l'Agneau sans tache, le second n'atteint pas davantage à cette douceur qui Le faisait se taire non seulement sous le ciseau du tondeur, mais en présence de son meurtrier. Or le pécheur, en embrassant la voie de l'humilité, a choisi le chemin le plus sûr ; car sa pénitence, imprégnée d'humilité, le purifiera, tandis que l'orgueil de celui qui est vierge ne pourra que souiller sa pureté.

Super « Missus est », Hom. I, 8.

10. — CHARITÉ FRATERNELLE CHEZ LES RELIGIEUX

De par le droit de la fraternité et de la solidarité humaine, nous devons aux frères avec lesquels nous vivons le conseil et l'aide. Nous entendons qu'ils remplissent ce devoir envers nous, qu'ils nous donnent le conseil

qui dissipe notre ignorance, le secours qui aide notre faiblesse. Mais peut-être quelqu'un parmi vous se dit-il intérieurement : « Comment pourrai-je conseiller mon frère, puisqu'il m'est interdit de lui parler sans permission ? Comment pourrai-je l'aider, puisque je ne puis rien entreprendre que dans l'obéissance ? » Je lui répondrai : « Vous ne manquez pas de moyens de faire l'un et l'autre, si vous avez vraiment la charité fraternelle. J'en suis persuadé, vous ne pouvez donner à votre frère un conseil meilleur qu'en l'instruisant par votre bon exemple de ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut éviter ; l'excitant constamment à mieux faire, le conseillant, non par la parole, non par la langue, mais par l'action et la vie dans la vérité. Est-il un secours plus à propos, plus efficace à porter à quelqu'un, que de prier dévotement pour lui, de ne pas craindre de l'avertir de ses manquements, de telle sorte que, non seulement on ne soit pas pour lui une pierre d'achoppement, mais bien plutôt que, comme un ange de paix, on soit préoccupé d'écarter, autant qu'on le peut, les scandales et les occasions de scandale du royaume de Dieu. Si vous conseillez votre frère de cette manière, si vous venez à son aide dans ces conditions, vous remplissez tout votre devoir et il n'a aucune raison de se plaindre.

In Adventu, Serm. III, 5.

11. — LES QUATRE DEGRÉS DE LA CHARITÉ

Nous sommes charnels, nés de la concupiscence de la chair ; d'où il suit nécessairement que notre amour, comme notre cupidité, commence par la chair. Mais, si cet amour est bien dirigé, grandissant progressivement selon ses degrés sous l'action de la grâce, il atteindra sa perfection dans l'esprit : car ce n'est pas le spirituel qui précède, c'est ce qui est de l'animal : le spirituel vient ensuite.

Donc, l'homme commence par s'aimer soi-même pour

soi-même ; car, étant chair, il est hors d'état de goûter quoi que ce soit en dehors de lui-même. Réfléchissant par la suite qu'il ne peut subsister par lui-même, il commence à chercher Dieu dans la foi et à l'aimer. C'est le second degré : on aime Dieu non pour Lui-même, mais à cause de soi. Au fur et à mesure que la propre nécessité amène à fréquenter Dieu, à se familiariser avec lui, en pensant à lui, en lisant, en le priant, en le servant, on le découvre peu à peu dans cette familiarité et on commence à l'apprécier. Lorsqu'on a appris de la sorte à goûter combien le Seigneur est doux, on passe au troisième degré, qui consiste à aimer Dieu pour lui-même, non plus à cause de soi. Et, dans ce degré, on reste longtemps : je ne sais si, en cette vie, quelqu'un peut atteindre à la perfection du quatrième degré, de telle sorte qu'il ne s'aime plus aucunement, si ce n'est en Dieu. Que ceux qui l'ont expérimenté l'affirment ; pour moi, je confesse que je le crois impossible. Cela se vérifiera sans aucun doute lorsque le serviteur bon et fidèle sera introduit dans la joie de son Maître, enivré de la plénitude de la Maison de Dieu. Alors, s'oublant lui-même d'une façon admirable, il tendra tout entier vers Dieu et, adhérant à Lui désormais, il ne sera plus qu'un seul esprit avec Lui.

De diligendo Deo, XV.

12. — CE QUE C'EST QUE BIEN VIVRE EN SOCIÉTÉ

Il me semble que vous, qui vivez en société, en famille, vous vivrez bien si votre vie est ordonnée, sociale et humble : ordonnée vis-à-vis de vous-même, sociale par rapport au prochain, humble devant Dieu.

Ordonnée : c'est-à-dire que, dans tout votre comportement, il vous faut vous efforcer de veiller sur vous-même relativement à Dieu, relativement au prochain, afin, d'un

côté, de ne pas offenser Dieu, et, d'autre part, afin de ne pas scandaliser ceux avec qui vous vivez.

Sociale : c'est pourquoi vous devez faire ce qui dépend de vous pour aimer et être aimé, vous montrer, en conséquence, doux, affable, supportant non seulement avec patience mais allégrement les faiblesses tant physiques que morales des personnes qui vivent avec vous.

Humble enfin : si vous avez été tel qu'il vient d'être dit, ne permettez pas à l'esprit de vanité de souffler en vous, comme il serait porté à le faire ; et, si vous le ressentez, gardez-vous d'y consentir.

Vous aurez à vous supporter vous-même, à supporter le prochain, à supporter les épreuves que Dieu vous enverra... Vous vous supporterez vous-même, et ferez de ce support un sacrifice offert volontiers à Dieu ; vous supporterez le prochain avec patience ; vous recevrez sans murmure, avec actions de grâces, les épreuves que Dieu vous enverra. Ce n'est pas ainsi que se comportent tant de Fils d'Adam... Ils ne sont pas dans la vérité, quand, se retranchant dans leur orgueil, ils se refusent à une vie sociale : on ne peut frayer avec leur singularité...

In festo SS. Petri et Pauli, Serm. I, 4.

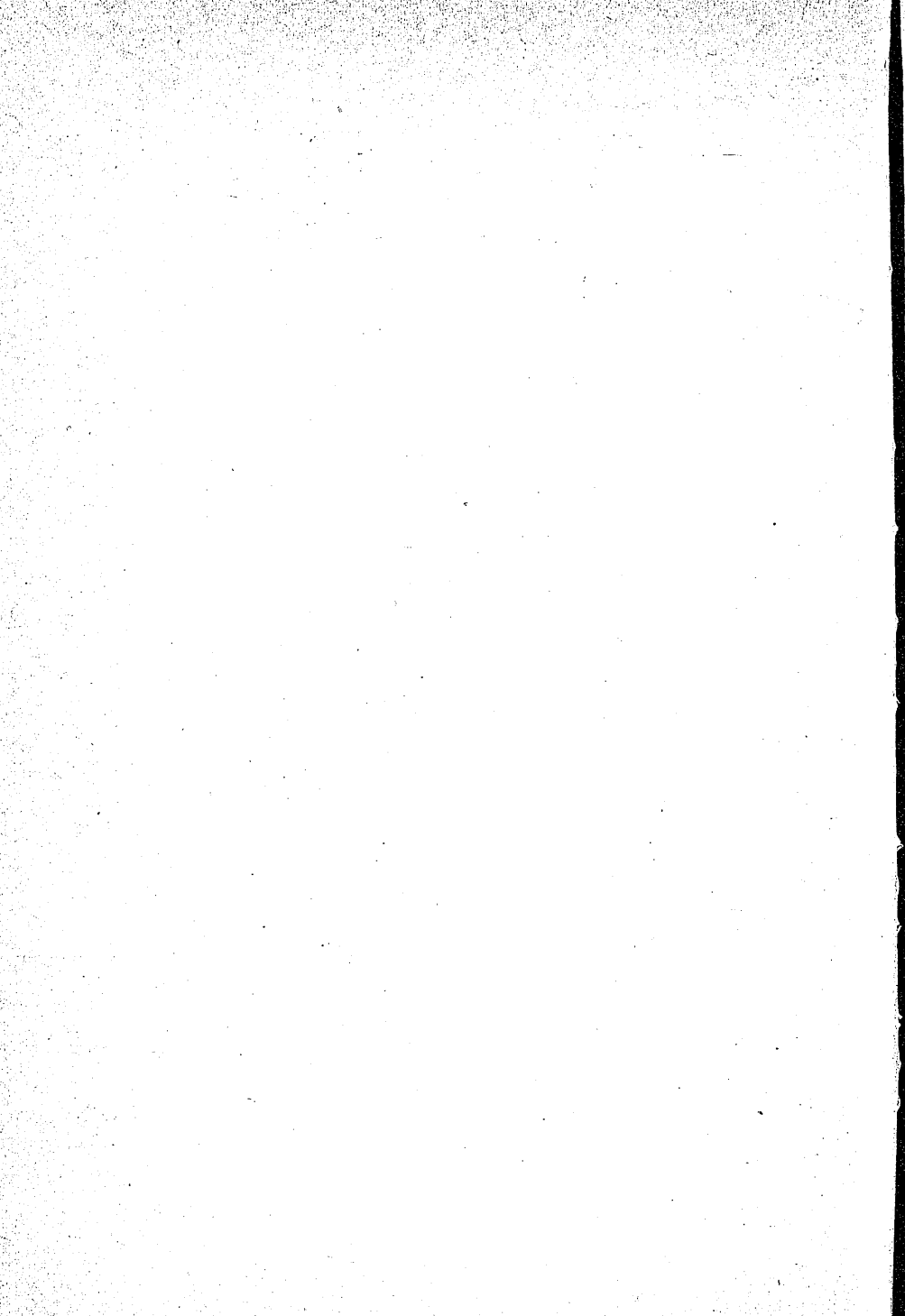
13. — UNION ET PAIX ENTRE LES HOMMES

Par-dessus tout, les Anges de paix exigent de nous l'union et la paix. Comme ils se plaisent parmi nous, lorsque, unis, en paix, nous leur représentons une sorte de Jérusalem nouvelle sur la terre, image de leur propre cité ! Dans cette cité céleste, tout est participation en l'unité : pensons tous de la même manière, que nos discours n'expriment que la concorde, qu'il n'y ait parmi nous aucune division ; soyons effectivement un seul corps dans le Christ, étant tous les membres les uns des autres.

Par contre, il n'y a rien qui offense et indigne les

saints Anges comme de voir entre nous éclater des discordes, des scandales... Considérez comment l'âme de l'homme vivifie tous les membres aussi longtemps qu'ils lui restent unis. Mais si vous en séparez l'un ou l'autre, vous verrez qu'elle ne lui communiquera plus la vie... Ainsi en est-il de quiconque se sépare de l'unité ; n'en doutez pas, il n'a plus en lui l'esprit de vie. C'est à bon droit que les Apôtres proclament les séditeux et ceux qui rompent la concorde des gens charnels, privés de l'esprit. Les Saints Anges, lorsqu'ils rencontrent le scandale, la discorde, ne peuvent que dire : « Qu'avons-nous de commun avec ces gens qui n'ont pas l'Esprit de Dieu ? Car si cet Esprit était présent, il répandrait la charité, et il n'y aurait pas manque de concorde. » Et ils ajoutent : « Ne restons pas avec ces hommes qui ne sont que charnels. Quel accord peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ? Nous, nous appartenons au monde de la paix, de l'union ; nous espérons que ces gens en arriveraient à garder cette même union, cette paix. Mais comment pourraient-ils s'associer à nous, puisqu'ils n'arrivent pas à s'accorder entre eux ?

In Festo Sancti Michaelis, Serm. I, 6.



V

PRIER ET CONTEMPLER, C'EST AGIR EN DIEU

1. — LA PRIÈRE EST TOUJOURS EXAUCÉE

Quand je parle de prière, il me semble entendre en votre cœur le murmure de certaines pensées humaines, que d'autres m'ont exprimées souvent, que j'ai moi-même parfois rencontrées en mon cœur. Quoi donc ? Nous ne cessons pour ainsi dire pas de prier ; or, c'est à peine si quelqu'un de nous peut dire qu'il a recueilli le fruit de ses prières. Nous sortons de prier tels que nous sommes entrés, personne ne nous répond rien, personne ne nous donne quoi que ce soit, nous paraissions avoir travaillé tout à fait en vain. Mais que dit le Seigneur dans l'Évangile ? Ne jugez pas selon les apparences, jugez selon la justice. Mais le jugement selon la justice, c'est le jugement que nous dicte la foi, et le juste vit de la foi. Donc, suivez le jugement de la foi ; ne vous fiez pas à votre expérience ; la Foi est infaillible ; notre expérience, au contraire, peut nous tromper. Or, que nous dit la vérité de la foi ? Ce que nous affirme le Fils de Dieu : « Tout ce que vous demanderez en priant, soyez persuadés que vous le recevrez », et vous recevrez en effet. Ne sous-estimez donc pas votre prière, mes frères. Je vous assure que Celui à qui nous l'adressons ne la sous-estime aucunement :

avant même que notre bouche ne l'ait proférée, il ordonne de l'écrire en son livre. Et nous pouvons, sans aucun doute, espérer qu'il nous donnera ou bien ce que nous demandons, ou bien ce qu'il saura nous être plus avantageux. En effet, nous ne savons pas avec certitude ce qu'il nous faut demander. C'est pourquoi il a compassion de notre ignorance et accueille avec bonté notre supplique ; il ne nous accorde pas ce qui nous serait tout à fait désavantageux ou sans utilité pour le moment : notre prière pourtant ne reste pas sans résultat.

In Quadr., Sermon V, 5.

2. — LA VIE RELIGIEUSE

Votre vie religieuse (grâces en soient rendues à celui qui en est l'unique auteur !) reproduit la vie des Apôtres. Ces derniers, ayant tout abandonné, réunis autour du Seigneur sous son magistère personnel... burent les eaux de la vie à la source même... Est-ce que vous n'avez pas fait quelque chose d'analogue, non pas à son appel direct, personnel, mais à l'appel de ses représentants, non pas pour vivre en sa présence visible, mais en son absence ? Faites valoir hautement cette particularité que, vous, vous avez cru à la parole d'un représentant, alors que les Apôtres l'ont fait parce qu'ils ont vu le Maître et qu'ils l'ont entendu.

Maintenant, mes bien-aimés, comportez-vous de telle façon devant Dieu que, tout comme les Apôtres le servirent dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité, dans les travaux, les jeûnes, les veilles, dans les autres exercices de la justice, et suivirent ainsi la voie tracée par leur Roi, de même vous, par des exercices analogues, quoique avec un mérite inférieur, vous arriviez un jour devant le trône de la gloire de Dieu et puissiez lui dire : « Nous nous félicitons d'avoir vécu dans les humiliations que vous nous avez

ménagées, dans les souffrances que vous nous avez préparées. »

En vérité, je vous l'affirme, vous êtes sans aucun doute dans le droit chemin, dans le chemin de la sainteté qui mène au Saint des Saints. Pour votre consolation, j'ajouterai ceci : « Je mens, s'il n'est pas vrai que, des mains de ce pécheur que je suis, les âmes des moines, des novices, des convers s'envolent vers les joies célestes, libres désormais, délivrées de la prison de notre mortalité. Et si vous me demandez comment je le sais, je vous répondrai que j'en ai reçu et vu des preuves absolument certaines. »

De diversis, Serm. XXII, 2.

3. — LA BÉATITUDE DANS LA RELIGION

Oh ! si vous aviez goûté une fois à la graine du froment dont se rassasie Jérusalem, comme vous laisseriez volontiers leurs croûtons aux Juifs sectateurs de la lettre ! Oh ! puissé-je mériter de vous avoir comme condisciple un jour à l'école de la piété sous le Maître Jésus ! Oh ! s'il m'était permis de présenter votre poitrine, bien purifiée d'abord, à l'onction qui enseigne toutes choses ! Oh ! que volontiers je partagerais avec vous les pains tout chauds, encore fumants, tout fraîchements sortis du four, comme on dit, que le Christ distribue fréquemment, dans sa largesse céleste, à ses pauvres !

Plaise à Dieu quand parfois, dans sa bonté, il accorde à son pauvre quelque goutte de cette pluie bienveillante qu'il prépare pour son héritage, que je puisse de suite vous la transmettre, et, en retour, recevoir de vous ce que vous aurez éprouvé ! Croyez-moi, j'en ai l'expérience : vous trouverez plus de choses dans les forêts que dans les livres ; les arbres, les pierres vous apprendront ce que les maîtres ne sauraient vous enseigner. Pensez-vous que vous ne puissiez sucer le miel de la pierre, l'huile du

rocher le plus dur ? Est-ce que les montagnes ne distillent pas la douceur ? Est-ce que des collines ne coulent point le lait et le miel ? Est-ce que les vallées ne sont pas remplies de froment ? J'aurais tant de choses à vous dire ! C'est à peine si je me retiens.

Épître 106.

Voici la meilleure part qui ne sera point ôtée de toute éternité. Qu'est-ce donc ? L'œil ne peut la voir, l'oreille ne peut l'entendre, le cœur de l'homme ne peut s'en rendre compte. Celui qui reste homme, qui ne se conduit qu'en homme, je veux dire celui qui se règle selon la chair et le sang, ne peut en aucune manière savoir ce que c'est : en effet, la chair, le sang, ne peuvent révéler ce que Dieu seul découvre par son Esprit-Saint. L'homme animal ne percevra jamais ce secret, car il ne peut saisir ce qui est de l'esprit de Dieu. Heureux ceux qui entendent ces paroles : je vous appellerai mes amis, car je vous ai manifesté tout ce que mon Père m'a fait connaître ! O monde funeste, qui ne savez rendre heureux vos amis qu'en les rendant ennemis de Dieu, et donc indignes de la société des saints ! Car il est manifeste que celui-là devient ennemi de Dieu qui veut être votre ami. Or, si un serviteur ignore ce que fait son maître, à combien plus forte raison l'ignore un ennemi ! En revanche, l'ami de l'époux est rempli de joie, parce que à côté de l'époux, il entend sa voix et il s'écrie : « Mon âme s'est liquéfiée, parce que mon bien-aimé a parlé. » L'ami du monde est exclu de la société des amis de Dieu ; ceux-ci n'ont pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, et ils reconnaissent ce qu'ils en ont reçu. « Je vous bénis, ô Père, de ce que vous avez caché tout ceci aux sages, aux prudents, et que vous l'avez manifesté aux petits. Et cela, Père, parce qu'il vous a plu d'en agir de la sorte, non parce qu'ils l'ont mérité. »

Épître 107.

4. — CONTRE LES DÉTRACTEURS DE LA CONTEMPLATION

Voici quelqu'un qui s'applique au service de Dieu avec une grande dévotion, une grâce abondante ; il recherche, dans un saint repos, l'action de grâces, la délectation de la dévotion divine. Alors, il n'en manque pas qui qualifient son occupation de temps perdu ; ils murmurent, et à bon droit pensent-ils, de ce que cet homme, qui pourrait être utile aux autres, ne s'occupe que de lui-même ; ce n'est pas qu'ils méprisent la sainteté, non, mais ils préfèrent la charité.

Or, souvent, c'est précisément par charité que Dieu, lorsqu'il voit une âme profiter dans les occupations purement spirituelles, ne lui demande pas autre chose, surtout s'il sait qu'elle est encore faible, pusillanime... Et qui est plus à même que lui de s'en rendre compte, lui qui pénètre le cœur, alors que les hommes ne peuvent juger que par l'extérieur : ils ne font pas attention qu'il est beaucoup plus aisé de vaquer au repos de la dévotion que de s'adonner avec fruit à l'action ; d'obéir avec humilité que de commander utilement ; de se laisser mener tranquillement que de gouverner sans reproche ; de faire volontiers ce qui est demandé que d'ordonner avec discrétion ; d'être bon avec les bons que de se maintenir parmi les méchants ; enfin d'être pacifique avec les pacifiques que de mettre la paix entre les ennemis de la paix.

Jésus sait fort bien quels sont ceux qui sont propres aux charges et quels sont ceux qui ne le sont pas ; et à ceux qui, poussés peut-être par un zèle véritable mais qui n'est pas selon la science, reprochent son inaction comme infructueuse à une âme que, Lui, sait être impropre à l'exercice de l'action en raison de sa faiblesse, il répond : « Pourquoi tracassez-vous cette personne ? » En effet, si, comme il faut en convenir, ce à quoi vous voulez l'entraîner serait mieux, cependant ce qu'elle fait à mon service

est bon ; laissez-la donc pour le moment faire le bien dont elle est capable... Lorsque, par un changement de la droite du Très-Haut, elle sera devenue forte, je ne pourrai l'ignorer, puisque je serai l'instigateur, le promoteur de ce changement ;... alors j'espère qu'elle sera capable de mieux...

De diversis, XC, 3.

5. — LA CONTEMPLATION ET L'ACTION

...Voici qu'une voix fait entendre d'une manière douce, insinuante, le bon vouloir divin ; c'est l'amour lui-même qui parle ; il ne peut rester oisif, il attire l'attention sur les intérêts de Dieu et invite à s'en soucier. L'âme, épouse de Dieu, entend cette voix ; elle se lève, elle s'empresse, uniquement pour le profit des âmes.

La contemplation véritable, sans mélange d'éléments étrangers, a cela de propre que, après avoir embrasé l'esprit d'un feu divin ardent, elle le remplit parfois d'une zèle et d'un désir si vifs de procurer à Dieu des âmes qui l'aiment pareillement, que, très volontiers, on quitte le repos de la contemplation pour le labeur de la prédication. De telle sorte pourtant que, ces aspirations satisfaites, on revient à la contemplation avec une soif d'autant plus grande que plus abondant a été le fruit remporté pendant l'action. Puis, s'étant ainsi retrempé dans la contemplation, on se remet avec une force plus grande et l'enthousiasme accoutumé à chercher le profit des âmes.

Du reste, au milieu de ces alternatives, il arrive que l'esprit hésite ; on craint, on est fortement agité, se demandant si on n'accorde pas, à l'une ou à l'autre, à la contemplation ou à l'action, plus qu'on ne devrait, emporté par des tendances naturelles vers l'une ou l'autre et s'éloignant ainsi, si peu que ce soit, de la divine volonté... Entre les fruits de l'action et le repos de la contemplation,

on semble fort embarrassé, et, quoique persévérant toujours dans le bien, on a le cœur inquiet, comme si on avait mal agi, ne cessant avec gémissements de s'enquérir du divin vouloir. L'unique recours, l'unique ressource dans cette occurrence, c'est l'oraison, la fréquente supplication vers Dieu, afin qu'il daigne nous faire connaître constamment ce qu'il veut que nous fassions, quand et comment il veut que nous le fassions... L'âme qui est dans ces dispositions est appelée à juste titre épouse, elle qui recherche avec sollicitude et fidélité les intérêts de l'époux dans la prédication, l'instruction, l'exercice du ministère. Elle est appelée de même à bon droit colombe ; car, dans son oraison, elle gémit et implore pour ses fautes, se conciliant ainsi la divine miséricorde. On lui donne enfin justement la qualité de belle, parce que, brûlant du désir céleste, elle se pare de la splendeur de la contemplation divine, mais aux heures seulement où elle le peut commodément et utilement.

In Cantica, LVII, 9.

6. — LE SOLDAT CHRÉTIEN

Le soldat chrétien combat en toute sécurité pour son Dieu, ne craignant pas de commettre une faute s'il tue les ennemis, n'ayant d'autre part aucune crainte s'il est tué lui-même, étant donné que la mort infligée ou supportée pour Dieu n'a rien de criminel, mais, au contraire, mérite une grande gloire. D'une part, on travaille pour Dieu, d'autre part, on a Dieu pour récompense. Dieu en effet accepte volontiers la mise à mort de son ennemi comme la vengeance de sa justice, et il se donne lui-même plus volontiers encore au soldat pour le récompenser. Le soldat chrétien, je le répète, frappe sans crainte, il meurt plein de confiance : il travaille pour lui-même lorsqu'il meurt, il travaille pour Dieu lorsqu'il frappe. Ce n'est pas

en vain qu'il porte l'épée : il est en effet l'instrument de Dieu pour le châtiment des méchants, pour la gloire des justes. S'il tue un méchant, il n'est pas homicide, mais il tire vengeance du mal : il venge Dieu des malfaiteurs et il est défenseur des chrétiens. Et lorsqu'il meurt lui-même, il ne faut pas croire qu'il périt : non, il arrive au terme. La mort qu'il donne est comme un gain pour Dieu ; sa propre mort est un gain pour lui-même. Le chrétien se glorifie de la mort du méchant parce que, en cette mort, le Christ est glorifié ; dans la mort du chrétien apparaît la munificence du Roi des Cieux, qui appelle à lui son soldat pour le récompenser... Il ne faudrait pas tuer les méchants, s'il y avait un autre moyen de mettre un terme aux maux, à l'oppression qu'ils font subir ; mais il vaut mieux les supprimer que de permettre à l'iniquité d'opprimer les justes, de peur que ceux-ci, désespérés, n'en viennent eux-mêmes à commettre le mal.

De laude novæ militiæ, ch. III.

VI

JESUS ET MARIE

1. — LE CHRIST PEUT ET VEUT NOUS REMETTRE NOS FAUTES

Comment savons-nous que le Christ peut nous remettre nos péchés? C'est sans aucun doute parce qu'il est Dieu, et ce qu'il veut, il le peut. ...Or, qui peut mieux remettre la faute que celui qui a été offensé? Et ne pourrait-il pas pardonner, Celui qui peut tout? Si on m'injurie, je puis certes remettre au coupable son offense, si je le veux, et Dieu ne pourrait pas en agir de même? Si donc lui, le Tout-Puissant, et lui seul, peut remettre le péché parce que c'est lui qui est offensé par le péché, heureux celui dont il veut bien remettre les fautes!...

Mais qui pourra douter qu'il le veuille? En effet, il a revêtu notre chair, il a subi la mort pour nous : peut-il nous refuser la justification? Incarné pour nous de son plein gré, torturé, crucifié de son plein gré, il nous dénierait la justification? Ce qu'il est constant qu'il peut par sa divinité, il est tout aussi constant qu'il le veut du fait de son humanité. Qu'est-ce qui peut nous donner la confiance qu'il nous soustrait à la mort du péché? C'est ce fait que lui-même est mort quoique n'ayant pas mérité de mourir ; en effet, pourquoi exigerait-il de nous une rançon que lui-même a déjà payée pour nous ? Il a éteint la dette du péché en nous revêtant de sa justice propre ; ce

faisant, il a payé cette rançon qu'était la mort et il nous a rendu la vie. En effet, la mort étant détruite, la vie reparaît, tout comme la justice revit quand le péché disparaît ; or la mort a été détruite par la mort du Christ, et sa justice nous est imputée. Mais comment donc un Dieu a-t-il pu mourir ? Il l'a pu parce qu'il était Dieu et homme tout ensemble. Mais encore, comment se fait-il que la mort de cet homme ait cette valeur, qu'elle détruise notre propre mort ? Cela vient de ce qu'il était le Juste : en tant qu'homme, il a pu mourir ; en tant que Juste, sa mort ne pouvait être sans effet. Que la mort du pécheur soit capable de payer sa propre dette sans valoir pour celle d'un autre, cela va de soi ; mais la mort de Celui qui n'avait aucunement besoin de mourir, n'ayant aucune dette à solder, cette mort restera-t-elle sans effet pour les autres ? Non, certes : il en résultera que d'autant plus justement celui pour qui il est mort vivra, que celui-là est mort sans aucun motif qui ne méritait aucunement de mourir.

Mais, direz-vous encore, quelle justice voyez-vous en ce fait qu'un innocent meurt pour un coupable ? Ce n'est pas là de la justice, c'est de la miséricorde ; si c'était de la justice, ce ne serait pas gratuitement qu'il se serait livré à la mort, c'est qu'il aurait eu une obligation quelconque ; alors sa mort, ainsi justifiée, aurait valu pour lui, mais n'aurait pas valu la vie à celui pour lequel il serait mort. D'autre part, s'il ne s'agit pas de justice, il n'y a rien pourtant contre la justice : sinon il faudrait dire que la miséricorde et la justice ne sont pas compatibles. Étant admis qu'un juste peut satisfaire pour un injuste, comment le peut-il pour plusieurs ? Il paraîtrait en effet selon la justice que la mort de quelqu'un restitue la vie à un autre, mais à un seul. L'apôtre nous répond : « De même que la faute d'un seul fut cause de la condamnation de tous les hommes, de même la justice d'un seul a mérité la justification de tous... »

De laudibus novæ militiæ, cap. XI.

2. — CE QU'EST POUR NOUS LA VIE DE JÉSUS

Je te donnerai ma vie, ma vie à tous les stades de l'âge, mon enfance, ma jeunesse, mon adolescence ; j'y ajouterai ma mort, ma résurrection, mon ascension, la mission de l'Esprit-Saint. Cela, afin que ma vie instruisse la tienne, afin que ma mort détruise ta mort, afin que ma résurrection présage la tienne, que mon ascension prépare ta propre ascension, et qu'enfin le Saint-Esprit soit un secours pour ta faiblesse. De cette façon, tu sauras parfaitement par quel chemin il te faut marcher, quelles précautions tu as à prendre en marchant, à quel terme doit aboutir ta marche. C'est dans ma vie que tu trouveras ton chemin : de même que j'ai suivi constamment les sentiers de la pauvreté, de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la charité, de la miséricorde, tu sauras qu'il te faut suivre mes traces, sans t'écarter ni à gauche ni à droite. Par ma mort, je te ferai participer à ma justice, brisant le joug de ta captivité, dispersant les ennemis qui se trouvent sur ton chemin ou tout près, pour qu'ils n'entravent pas ta marche. Puis je retournerai à la demeure d'où je suis parti et rejoindrai les brebis que j'y avais laissées, pour t'y rapporter plutôt que pour t'y ramener. Et afin que mon absence ne te contriste pas, ne te fasse pas murmurer, je t'enverrai l'Esprit consolateur, qui te donnera, avec le gage du salut, la force pour vivre, la lumière de la science. Le gage du salut, ce sera le témoignage qu'il te rendra, que tu es fils de Dieu ; ce seront les signes très certains de ta prédestination qu'il imprimera et fera briller en ton cœur ; ce sera encore la joie dont il remplira ton âme, la rosée abondante du Ciel que, sinon constamment, du moins fréquemment, il répandra en ton esprit. L'Esprit-Saint te donnera la force pour vivre, te rendant par sa grâce, non seulement possible, mais même facile, ce qui, naturellement, te serait impossible. Il te donnera encore la lumière de la science, de sorte

que, quand tu auras bien fait toutes choses, tu te regarderas comme un serviteur inutile, et tu rapporteras tout le bien que tu verras en toi-même à Celui de qui découle tout bien, à Celui sans lequel non seulement tu n'aurais pu achever, mais pas même entreprendre quoi que ce soit...

In Festo Pentec., Serm. II, 5, 6.

3. — LA DÉVOTION DE BERNARD AU CHRIST FAIT HOMME

Dès le début de ma conversion, pour suppléer aux mérites qui me faisaient défaut, je m'étudiai à recueillir et à placer sur mon cœur un faisceau formé de toutes les angoisses, de toutes les amertumes de mon Maître. En premier lieu j'y plaçai les sujétions de son enfance, puis les peines qu'il éprouva dans sa prédication, les fatigues de ses voyages, ses veilles consacrées à la prière, ses tentations lors de son jeûne, les larmes de compassion qu'il répandit, les embûches qui lui furent tendues en ses discours. J'y joignis enfin les périls encourus de la part des faux frères, les outrages, les crachats, les soufflets, les moqueries, les reproches, les clous, et tout ce que l'Évangile nous rapporte qu'il endura en ce genre pour notre salut. Je me gardai bien d'oublier dans l'abondance des rameaux d'une myrrhe si odorante celle dont il fut abreuvé sur la croix et celle qui servit à sa sépulture : dans la première, il se chargea de la multitude de mes fautes ; dans la seconde, il prépara la future incorruptibilité de mon corps. Tant que je vivrai, je chanterai au souvenir de l'abondante suavité de tout cela : jamais je n'oublierai ces miséricordes par lesquelles j'ai été vivifié.

...La sagesse pour moi consiste à méditer toutes ces choses : elles me tiennent lieu de perfection, de justice, de plénitude de science ; elles constituent les richesses de mon

salut, l'abondance de mes mérites. J'y puise le breuvage, tantôt d'une amertume salubre, tantôt d'une onction pleine de consolation. C'est ce qui me soutient dans l'adversité, ce qui me modère dans la prospérité ; parmi les tristesses et les joies de la vie présente, j'y rencontre la sécurité d'un chemin royal, d'où sont écartés tous les périls. C'est ce qui me rendra favorable le Juge du monde, qui m'est représenté doux et humble, autant que redoutable pour les puissants...

Aussi bien, comme vous le savez, j'en parle souvent. Dieu sait que mon cœur en est constamment occupé ; rien de plus fréquent en mes écrits, c'est manifeste : connaître Jésus et Jésus crucifié, voilà ma philosophie la plus élevée.

In Cant., XLIII, 3 et 4 :

4. — LA VIERGE MARIE

Rien ne m'est plus agréable que de parler de la gloire de la Vierge-Mère, et il n'y a rien que je redoute autant. En effet, taisant pour l'instant le privilège ineffable de ses mérites et ses prérogatives tout à fait spéciales, je ne veux considérer que le fait que tous rivalisent, comme il convient d'ailleurs, pour lui témoigner leur dévotion, pour l'honorer, publier ses louanges. Or, tout ce que j'entends dire d'elle me paraît, par le fait même qu'on peut l'exprimer, au-dessous de sa dignité inexprimable, et, en conséquence, ne m'agréee point, me déplaît plutôt, et je le repousse. Voyons donc : Comment l'esprit humain pourrait-il comprendre cette gloire incompréhensible, et qu'en pourrait-il exprimer ?

En effet, si je me hasarde à louer sa virginité, peut-être pourrai-je rencontrer d'autres vierges qui, après elle, se sont présentées à l'Époux divin. De même, si je veux glorifier son humilité, peut-être me sera-t-il donné de décou-

vrir quelques âmes fidèles à l'enseignement de son Fils, douces, humbles de cœur. Si encore je veux exalter la grandeur de sa miséricorde, je pourrai rencontrer des hommes et des femmes miséricordieux. Mais il y a cette particularité en laquelle personne ne l'avait précédée, pas plus qu'il n'y aura personne pour la suivre : elle a eu en même temps et les joies de la maternité et l'honneur de la virginité.

Certes, elle a choisi la meilleure part ; car, si la fécondité conjugale est bonne, si la chasteté virginale est meilleure, sans conteste, la fécondité virginale ou la virginité féconde vaut bien mieux encore. Et c'est là un privilège propre à Marie : il ne sera donné à personne par ailleurs, car il ne lui sera pas enlevé. C'est quelque chose de tout à fait singulier et, en fait, inexprimable : de même que personne n'y peut participer, personne n'en peut parler. Et si vous ajoutez encore ceci : « De qui est-elle la Mère ? » Alors quelle langue, fût-elle angélique, pourra glorifier dignement la Vierge-Mère, Mère non d'un individu quelconque, mais Mère du Fils de Dieu ? Double nouveauté, double prérogative, double miracle, d'une convenance parfaite d'ailleurs et d'une égale dignité. En effet, un pareil fils ne pouvait avoir pour mère qu'une vierge, un Dieu ne pouvait avoir une autre génération.

Du reste, si nous y regardons attentivement, nous trouvons qu'en Marie toutes les autres vertus qui paraissent pareilles aux vertus ordinaires, sont en réalité toutes spéciales. En effet, pourra-t-on jamais comparer une pureté, même angélique, à cette virginité qui fut trouvée digne d'être le sanctuaire de l'Esprit-Saint, l'habitation du Fils de Dieu ? Si nous apprécions la valeur des choses d'après leur rareté, ne dirons-nous pas que celle qui, la première, résolut de mener sur la terre une vie angélique est au-dessus de tout ?...

Combien précieuse, combien grande fut en elle la vertu d'humilité, jointe à une pureté si parfaite, à une innocence

si accomplie, à une conscience non seulement exempte de toute tache, mais encore comblée d'une plénitude de grâce !...

In Assumptione, Sermon. IV, 5, 6, 7.

5. — MARIE, HEUREUSE FEMME

O l'heureuse femme... qui mérita de recevoir Jésus le Fils de Dieu. Heureuse, dis-je, celle dont la demeure fut trouvée, pour recevoir le Sauveur, non seulement purifiée, mais remplie entièrement. Disons-nous en effet qu'elle était vide, alors que l'Ange la salue « pleine de grâce » ? Et ce n'est pas tout : il affirme encore que le Saint Esprit surviendra en elle. Pourquoi faire, pensez-vous, si ce n'est pour la combler ? Pourquoi faire, si ce n'est aussi pour que celle qui est comblée par la venue du Saint-Esprit soit, pour nous, par la venue du même Esprit-Saint en nous, surabondante et débordante ? Puissent déborder, découler en nous les aromates dont elle est plus que comblée, c'est-à-dire les charismes des grâces, de telle sorte que nous participions à sa plénitude ! Elle est en effet notre Médiatrice ; c'est par elle, ô Seigneur, que nous recevons votre miséricorde ; c'est par elle que, nous aussi, nous recevons en nos demeures le Seigneur Jésus.

In Assumptione, II, 2.

6. — MARIE, MÉDIATRICE

Il nous faut une Médiatrice auprès du Christ médiateur, et il n'y en a pas de plus efficiente que Marie... La misère humaine n'a rien à redouter en s'approchant d'elle. Rien en elle d'austère, de terrible ; elle est toute suavité... Parcourez l'Évangile en entier : si vous y décou-

vrez quelque rancœur, quelque dureté, quelque marque si tenue soit-elle de colère en Marie, tenez-la pour suspecte et craignez de vous en approcher. Mais si, comme c'est la réalité, tout en elle est rempli de pitié, de grâce, de miséricorde, de douceur, rendez grâces à celui qui, par une incommensurable pitié, vous a ménagé une Médiatrice en laquelle vous ne puissiez trouver aucun sujet de défiance... Donc, mes frères, suivons les traces de Marie ; mettons-nous à ses pieds dans une supplication très dévote ; attachons-nous à elle, ne la quittons que lorsqu'elle nous aura exaucés, car elle peut le faire. Elle est la toison intermédiaire entre la rosée et la terre, elle est l'intermédiaire entre le soleil et la lune, elle est établie médiatrice entre le Christ et l'Eglise...

Dominica infra Octav. Assumpt., 2, 5.

7. — TOUT PAR MARIE

La volonté de Dieu est que nous ayons tout par Marie. C'est, dis-je, sa volonté à notre égard. En effet, plein de prévoyance en tout et pour tout à l'égard des misérables que nous sommes, il a voulu diminuer notre crainte, exciter notre foi, fortifier notre espérance, chasser toute défiance et ranimer notre courage. Vous redoutiez de vous adresser à Dieu le Père, son seul aspect vous effrayait... il vous a donné Jésus pour Médiateur. Et que n'obtiendra pas un pareil Fils d'un tel Père?... Mais, par hasard, est-ce que vous tremblez encore devant le Fils ? N'est-il pas votre frère, n'a-t-il pas une chair identique à la vôtre?... Marie ne vous l'a-t-elle pas donné pour frère ? Peut-être redoutez-vous cependant en lui la divine majesté. Car, s'il s'est fait homme, il n'en reste pas moins Dieu. Cherchez-vous un avoué pour traiter avec lui ? Eh bien, alors, recourez à Marie. En elle, il n'y a que l'humanité

pure et simple... Et, je le dis sans aucune hésitation, son intervention sera efficace en raison de son mérite propre. Le Fils exaucera certainement sa Mère, et le Père exaucera aussi son Fils. Mes petits enfants, voilà l'échelle des pécheurs ; voilà ce qui me donne une confiance absolue, ce qui fonde toute mon espérance. Quoi donc ? Le Fils pourrait-il repousser sa Mère, permettre qu'elle soit repoussée ? Le Fils pourrait-il ne pas l'écouter ou bien n'être pas écouté lui-même par son Père ? Non, certes. Vous avez trouvé grâce devant Dieu, dit l'Ange. Quelle joie ! Marie trouvera toujours grâce devant Dieu ; et nous, c'est de la grâce que nous avons besoin, car c'est par la grâce seule que nous sommes sauvés.

In Nativitate B. Mariæ, Serm. I, 7.

8. — LA PRIÈRE DE MARIE

Apprenez par l'exemple de la Mère du Seigneur à croire aux miracles, et, en même temps, à garder la réserve voulue dans cette croyance. Apprenez à embellir votre foi par cette réserve, à éviter la présomption. « Ils n'ont plus de vin », dit Marie. Avec quelle discrétion, quel respect, elle suggère ce qu'on lui a demandé ! Afin de vous montrer comment, en pareille matière, il est préférable de gémir doucement que de demander audacieusement, elle tempère l'ardeur de son désir sous le voile de la discrétion, elle tait modestement la confiance absolue qu'elle a en sa requête. Elle ne se présente pas le front haut, le verbe osé, et ne s'avise pas de dire sans retenue devant tout le monde : « Je vous le demande, mon Fils ; montrez votre pouvoir : le vin fait défaut, les invités sont attristés, l'époux couvert de honte. » Alors même qu'en son intime tout cela se presse avec beaucoup d'autres sentiments qui la porteraient à parler avec empressement, ce n'est qu'en particulier que cette Mère compatissante parle à son Fils,

et elle n'invoque pas son pouvoir, elle se contente d'exposer à son bon vouloir : « Ils n'ont plus de vin », dit-elle. Peut-on imaginer quelque chose de plus discret, de plus confiant aussi ? Nous avons là la foi unie à la compassion, la gravité dans la demande, l'efficacité dans le désir. Voilà comment celle qui était la Mère, oubliant ses prérogatives de mère, n'osa pas demander expressément le miracle du vin ; et moi, qui ne suis qu'un vil esclave, pour qui c'est un grand honneur d'être esclave du Fils et de la Mère, et moi, dis-je, de quel front osai-je demander la résurrection d'un mort ?

De gradibus superbiæ, XXII.

VII

DIEU, SUPREME AMOUR

I. — POURQUOI FAUT-IL AIMER DIEU

Vous voulez que je vous dise pourquoi et comment il faut aimer Dieu ? Eh bien, il faut aimer Dieu à cause de lui-même ; quant à la mesure de cet amour, il faut l'aimer sans mesure. Est-ce que ce que j'ai dit suffit ? Peut-être est-ce suffisant pour les sages ; mais, comme je me dois aussi aux gens peu compréhensifs, il faut que j'en tiennne compte, après avoir satisfait les gens intelligents. C'est en leur faveur que je prendrai la peine d'expliquer ce que j'ai dit plus au long et plus au large.

Je dirai donc qu'une double raison nous porte à aimer Dieu pour lui-même : en effet, on ne saurait aimer quiconque et plus justement et avec plus de profit. Lorsqu'on demande pourquoi il faut aimer Dieu, cela peut s'entendre en un double sens : on peut en effet hésiter sur l'objet du doute de l'esprit : cherche-t-il si Dieu doit être aimé pour lui-même, en raison de son propre mérite, ou bien si c'est en raison des avantages que nous pouvons retirer de cet amour ? Je n'aurai pour l'un et pour l'autre doute qu'une seule réponse : c'est qu'il ne me semble y avoir pour aimer Dieu d'autre raison convenable que lui-même.

Voyons d'abord s'il mérite notre amour. En vérité, quel

n'est pas son mérite vis-à-vis de nous, puisqu'il s'est donné lui-même à nous, sans que nous ayons aucun titre à cette donation ? Que pouvait-il nous donner de mieux que lui-même ? Donc, si on cherche quel titre il a à notre amour, si on se demande pourquoi il faut l'aimer, en tout premier lieu, il faut répondre : « parce qu'il nous a aimés le premier ». Et si l'on considère quel est celui qui nous a aimés, ce que sont ceux qu'il a aimés, et dans quelle mesure il les a aimés, on voit mieux encore combien il mérite qu'on lui rende amour pour amour.

De diligendo Deo, I.

2. — LA SEULE LOI NATURELLE ENSEIGNE L'AMOUR DE DIEU POUR LUI-MÊME

Les infidèles sont suffisamment avertis par la loi naturelle, en raison des biens du corps et de l'âme qu'ils ont reçus, qu'il leur faut aimer Dieu pour lui-même. En effet, quel est l'infidèle qui ne sache que les nécessités de son corps en cette vie mortelle, ce qui lui permet de subsister, de voir, de respirer, tout cela lui vient de Celui qui donne à toute chair sa nourriture, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, comme il fait pleuvoir sur les justes et les injustes ?

Quel est l'homme, fût-il impie, qui soit convaincu qu'il y ait un auteur de cette dignité humaine qui resplendit dans l'âme, différent de celui qui dit dans la Genèse : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ? » Peut-il y avoir quelqu'un qui attribue la science à un autre qu'à Celui qui enseigne à l'homme le savoir ? Quel est encore celui qui croira que le don de la vertu lui vient, ou espère qu'il lui viendra, d'une autre main que de la main du Dieu des vertus ?

On le voit : Dieu est donc qualifié pour être aimé pour lui-même par l'infidèle, qui, s'il ignore le Christ, se connaît néanmoins lui-même. Il est donc inexcusable l'homme, fût-il infidèle, qui n'aime pas Dieu, son Seigneur, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. En effet, la justice, innée en tout homme et que la raison n'ignore pas, crie en lui qu'il doit aimer totalement Celui dont il sait qu'il a tout reçu. Il n'en reste pas moins vrai que c'est chose difficile, impossible même pour quiconque est laissé à ses seules forces et à celles de son libre arbitre, de rapporter au vouloir divin ce qu'il a reçu de Dieu, et de ne pas plutôt le garder pour lui-même, afin d'en user selon sa volonté propre, comme s'il en avait la propriété.

De diligendo Deo, II, 6.

3. — LE CHRÉTIEN
A PLUS DE MOTIFS D'AIMER DIEU
QUE L'INFIDÈLE

Les fidèles aiment facilement davantage parce qu'ils savent mieux comment ils ont été aimés ; celui qui a moins reçu aime moins... Le chrétien voit le Fils unique du Père portant la croix à sa place ; il considère le Dieu de majesté frappé, conspué ; il contemple l'auteur de la vie et de la gloire attaché avec des clous, percé d'une lance, saturé d'opprobres, donnant enfin sa vie pour ses amis. Il médite tout cela, son âme est transpercée du glaive de l'amour. ...Il voit encore la mort détruite, l'auteur de la mort terrassé ; il considère que l'homme captif du démon est ramené des enfers sur la terre et élevé de la terre au ciel, de sorte que, au nom de Jésus, toute créature doive fléchir le genou au ciel, sur la terre, dans les enfers. Il remarque que la terre, qui, en conséquence de l'antique

malédiction, ne produisait qu'épines et chardons, refléurit, renouvelée qu'elle est par la grâce de la nouvelle bénédiction...

Quand le Christ voit l'âme occupée à la considération attentive de la grâce de sa Passion, de la gloire de sa Résurrection, il vient à elle avec promptitude, il reste volontiers avec elle... Si donc nous voulons avoir fréquemment le Christ comme hôte, il nous faut munir nos cœurs du souvenir fidèle de la miséricorde témoignée en sa mort et de la puissance montrée en sa résurrection...

Le Christ mourant à cause de nos péchés, le Christ ressuscitant pour notre justification, montant au ciel pour notre sauvegarde, envoyant le Saint-Esprit pour notre consolation et devant revenir un jour pour l'achèvement de notre destinée. Il a montré sa miséricorde en mourant, sa puissance en ressuscitant, l'une et l'autre dans toutes ses autres actions.

De diligendo Deo, III, 7, 8, 9.

4. — L'AMOUR DE DIEU

Considérez tout d'abord dans quelle mesure Dieu mérite que nous l'aimions, ou, mieux, comment il mérite que nous l'aimions sans mesure, lui qui nous a aimés le premier, lui, si grand, qui nous a tant aimés, et cela gratuitement, alors que nous sommes si peu de chose et que nous valons si peu ! Etant donné que l'amour de Dieu a pour objet l'immense, l'infini (Dieu est en effet infini, immense), notre amour pour lui peut-il avoir une mesure, une limite ? Est-ce que cet amour, que nous devons à Dieu, est un amour gratuit ? N'est-il pas en vérité un amour en retour de celui que Dieu nous a montré ? L'immensité nous aime, l'Éternité nous aime, la Charité suréminemment éclairée nous aime ; en un mot, Dieu nous aime, lui dont

la grandeur est infinie, la sagesse sans limite, lui dont la paix est incompréhensible ; et nous lui rendrions son amour avec mesure ?

Seigneur, je vous aimerai, Vous qui êtes tout ce qu'il peut y avoir pour moi d'aimable, de souhaitable. O mon Dieu, qui êtes mon secours, je vous aimerai pour vos bienfaits, de tout mon pouvoir, moins sans doute que vous ne le méritez, mais dans toute l'étendue de mon pouvoir : ce pouvoir certes ne répond pas à ce qui vous serait dû ; mais je ne puis aller au delà de mes possibilités.

Si vous m'en donnez la faculté, je pourrai davantage, sans cependant jamais atteindre à ce que vous méritez. Vous voyez ma déficience ; mais ceux qui font ce qu'ils peuvent, quoiqu'ils ne fassent pas ce qui conviendrait, sont inscrits en votre livre. Il me semble que, de tout ceci, ressort comment Dieu doit être aimé et pourquoi il le mérite. Je dis pourquoi il le mérite : mais qui peut dire, qui peut voir, qui peut comprendre combien il le mérite ?

De diligendo Deo, VI.

5. — L'AMOUR SENSIBLE OU AFFECTIF DE DIEU

L'amour du cœur est réputé charnel, en quelque façon, du fait que le cœur est surtout affecté par l'humanité du Christ, par ce que le Christ a fait et ordonné en son humanité. Celui qui est rempli de cet amour s'émeut facilement dès qu'il en est question. Il n'y a rien qu'il écoute plus volontiers, rien qu'il étudie avec plus de soin, à quoi il songe plus souvent, qu'il médite avec plus de suavité... L'image sacrée de l'Homme-Dieu se présente à lui lorsqu'il prie ; il le voit naissant, allaité, enseignant, mourant, ressuscitant, montant aux cieux ; et chaque fois qu'il pense à tout cela, quasi nécessairement son âme est portée à

aimer la vertu, à détester les vices de la chair ; leurs séductions s'évanouissent, leurs désirs sont éteints.

Je crois que ce fut la principale raison pour laquelle le Dieu invisible a voulu paraître dans notre chair, se comporter comme un homme parmi les hommes ; il a voulu attirer à l'amour salutaire de son humanité les hommes charnels, qui ne peuvent aimer que ce qui est chair, afin de les élever ensuite progressivement à l'amour spirituel... La mesure de cet amour sensible doit être telle que sa suavité occupe le cœur entièrement et l'enlève tout entier à l'affection de la chair et à ses séductions. C'est là aimer de tout son cœur... Aimer de tout son cœur, c'est donc faire passer l'humanité sacro-sainte du Christ dans son affection avant toute affection sensible, qu'elle se rapporte à nous-même ou à quelque autre...

Bien que cette dévotion pour l'humanité du Christ soit un don et un don excellent de l'Esprit-Saint, je le répute cependant sensible en le comparant à celui qui est conçu pour le Verbe considéré non plus dans son humanité mais dans ses perfections : sagesse, justice, vérité, sainteté, et les autres... Si on compare les mouvements de l'un et de l'autre, on ne peut que proclamer ce dernier supérieur. L'amour sensible est pourtant bon, puisqu'il conduit à s'éloigner des vices de la chair, à mépriser et vaincre le monde. Cet amour s'élève lorsque, de sensible, il devient raisonnable ; il atteint la perfection quand il se transforme en amour spirituel...

In Cantica, XX, 6, 7, 8, 9.

6. — LE PUR AMOUR DE DIEU

Heureux celui qui parvient à un tel degré d'amour qu'il ne s'aime plus, si ce n'est pour Dieu... Quand donc la chair et le sang, ce vase de terre, cette demeure terrestre,

pourront-ils le comprendre ? Quand donc l'âme, expérimentant cet amour, sera-t-elle enivrée de l'amour divin, de telle sorte que, s'oubliant elle-même, ... elle tende tout entière à Dieu, et, s'attachant à lui, devenue un seul esprit avec lui, elle dise : « Ma chair, mon cœur ne comptent plus ; c'est Dieu, le Dieu de mon cœur, qui est mon partage pour l'éternité ? » Oh ! oui, je proclamerai bienheureux, saint, celui à qui, en cette vie, fût-ce rarement, fût-ce une fois, et cela en passant, ne fût-ce que l'espace d'un instant, il aura été donné d'éprouver quelque chose de ce genre.

Se perdre soi-même en quelque façon comme si on n'existait plus, ne plus avoir conscience de soi-même, se réduire à rien, s'annihiler, tout cela, ce n'est pas au pouvoir de l'homme, c'est déjà la vie du Ciel. Et s'il arrive que quelque mortel y soit admis, en passant, comme j'ai dit, l'espace d'un instant, la malice du temps présent en est immédiatement jalouse, la méchanceté du moment présent vient le troubler, le corps de mort l'accable, la nécessité de la chair l'implore, la déficience de la corruption fait qu'il ne peut se soutenir ; ce qui est plus fort encore, la charité fraternelle le réclame. Il est contraint, hélas ! de revenir à soi, de retomber dans les soucis de l'existence présente...

O amour saint et chaste ! O affection douce et suave ! O intention de la volonté pure et détachée ; d'autant plus détachée et pure qu'elle est moins mêlée d'amour-propre ; d'autant plus douce et plus suave que tout ce qui est ressenti est divin ! Être ainsi affecté, c'est être divinisé. De même qu'une goutte d'eau jetée en une quantité de vin paraît s'anéantir entièrement, prenant et la couleur et le goût du vin ; de même qu'un fer rougi, incandescent, ressemble entièrement au feu, dépouillé qu'il est de sa propre forme ; de même encore que l'air pénétré par la lumière du soleil paraît transformé dans la clarté de cette lumière, de telle sorte qu'on dirait plutôt qu'il est

lumière qu'illuminé : ainsi, dans les saints, d'une manière ineffable, toute affection humaine, se dissolvant nécessairement, se transforme adéquatement dans la volonté divine. Autrement pourrait-on dire que Dieu est toute chose en eux, s'il leur restait quelque chose d'humain ? Certes, la substance demeure, mais avec une autre forme, une gloire, une puissance différentes...

De diligendo Deo, X, 27, 28.

7. — LOUANGE ET RECONNAISSANCE DES DONS DE DIEU

Je ne puis taire les louanges du Christ : il faut louer non la créature, mais le Créateur, non celui qui a reçu, mais celui de qui il a reçu. Il faut louer non celui qui plante, non celui qui arrose ; ils ne sont rien ; il faut louer celui qui fait pousser, c'est-à-dire Dieu. Pour moi donc, je ne glorifierai pas la main qui reçoit, mais celle qui donne ; ce n'est pas la louange du serviteur que ma bouche redira, mais celle du Maître. Vous donc, mon très cher, si vous avez compris et précisément parce que vous avez compris, reconnaissez en vous la grâce, mais pas comme venant de vous ; car tout don excellent, tout don parfait vient du Ciel, descend du Père des Lumières.

Je sais qu'il en est qui, de parti pris, se refusent à prendre conscience de ce qu'ils ont reçu de Dieu, craignant de tomber dans l'orgueil, de devenir ainsi les jouets du Démon. Pour moi, je préfère me rendre compte de ce que j'ai reçu, afin de savoir ce qui ne m'appartient pas ; il me semble opportun, selon l'Apôtre, de prendre conscience de ce que Dieu m'a donné, afin de ne pas ignorer ce après quoi il me faut soupirer. De fait, celui qui a reçu mais ne sait pas ce qui lui a été donné est exposé au double péril et d'être ingrat pour ce qu'il a reçu et de manquer de

soin pour conserver le bienfait qui lui a été accordé. Comment, en effet, rendra-t-il grâces à celui qui lui a donné, s'il ne sait qu'il a reçu ni ce qu'il a reçu ? De même, comment se mettra-t-il en peine de garder ce qu'il n'a pas conscience d'avoir reçu ?... Il faut donc que nous sachions conserver ce que nous avons reçu et que la grâce de Dieu ne soit pas vaine en nous. Mais, pour qu'elle ne le soit pas, rendons toujours grâces à Dieu.

Épître 372.

8. — L'ÂME ÉPOUSE DU VERBE

D'où te vient cela, ô âme humaine ? D'où peut venir pour toi cette grâce si précieuse que tu mérites d'être l'épouse de Celui que les Anges désirent contempler ? D'où peut te venir cette faveur, qu'il soit ton Époux, celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, celui qui, à son gré, gouverne toutes choses ? Que rendras-tu au Seigneur en retour de ce qu'il a fait pour toi en te recevant à sa table, en te faisant partager son trône, en t'admettant enfin dans sa couche, après t'avoir introduite dans son appartement ? Songe à ce que tu dois penser de ton Dieu, songe à ce que tu peux te promettre de lui, songe aussi avec quel retour de charité tu dois l'aimer et l'embrasser, lui qui a eu pour toi une si haute estime, qui t'a réputée d'une si haute valeur. En effet, il t'a régénérée dans son côté, quand, pour toi, il s'est endormi du sommeil de la mort sur la croix. C'est à cause de toi qu'il a quitté son Père, qu'il a laissé sa Mère la Synagogue, afin que, t'unissant à lui, tu deviennes un seul esprit avec lui. Écoute donc, ô fille ; regarde, considère quelle a été la condescendance de ton Dieu à ton endroit ; oublie les tiens, la demeure de ton père ; mets de côté les affections charnelles, dépouille-toi des habitudes mondaines, garde-toi de tes anciennes fautes et ne pense plus aux coutumes nui-

sibles. Qu'en penses-tu ? N'es-tu pas persuadée que l'Ange de Dieu est là, tout prêt à te fendre par le milieu, s'il arrivait (ce dont il te garde !) que tu consentes à recevoir un autre amour ?...

Dom. prima post Oct. Epiphaniæ, Serm. II, 3.

9. — LA VISITE DE L'ÉPOUX

S'il y a quelqu'un qui est homme de désir, qui souhaite de mourir afin d'être avec le Christ, dont le désir est ardent, la soif brûlante, la pensée assidue, il recevra la visite du Verbe sous la forme de l'Époux. A ce moment, il se sentira comme intérieurement serré dans les bras de la Sagesse et éprouvera qu'il est rempli de la suavité du saint amour. Alors le désir de son cœur sera satisfait, bien qu'il soit encore voyageur en son corps ; mais ce ne sera que partiellement, pendant un moment, et un court moment.

Lorsqu'il aura cherché le Verbe dans les veilles, les oraisons, avec grande fatigue et abondance de larmes, le Verbe viendra, mais à l'improviste. Quand il pensera le tenir, il disparaîtra. Recherché encore dans les gémisséments, il reviendra, se laissera embrasser, mais ne pourra être retenu : de nouveau, il semblera soudainement échapper des mains. Si l'âme dévote insiste dans la prière, dans les larmes, elle ne sera pas frustrée de son désir ; elle le retrouvera, mais ce sera pour le voir disparaître bientôt et ne revenir qu'après avoir été recherché dans toute la véhémence du désir.

C'est ainsi que, tant que nous sommes en ce corps, nous pouvons jouir fréquemment de la présence de l'Époux, mais pas longtemps, de telle sorte que, si sa présence comble de joie, ses absences sont un sujet de

douleur. Et il faudra que l'âme chère à Dieu le supporte de la sorte, jusqu'à ce que, s'étant déchargée une bonne fois du fardeau de la chair, elle s'envole, portée sur les ailes de ses désirs, libre désormais de courir dans le champ de la contemplation et de suivre avec un esprit dégagé son bien-aimé partout où il va.

Mais ce n'est pas à toute âme que le Verbe se communiquera, fût-ce en passant. Ce n'est qu'à celle qu'une dévotion intense, un désir ardent, une affection très vive montrent digne d'être l'épouse que le Verbe viendra visiter sous la forme d'un Époux d'une beauté accomplie.

In Cant., XXXII, 2, 3.

10. — L'INTIMITÉ DIVINE

Il y a un endroit où Dieu paraît vraiment dans le repos, dans la paix ; en ce lieu, il ne se montre pas comme juge, comme maître, mais comme époux. Pour moi (je ne sais ce qu'il en est des autres), lorsqu'il m'arrive d'y être introduit, je trouve que ce lieu est vraiment son appartement. Mais, hélas ! c'est rarement et pour bien peu de temps que j'y ai eu entrée... Alors soudain je me suis senti rempli d'une telle confiance, comblé d'une si grande joie... que je me suis cru parmi les bienheureux. Oh ! si cela avait pu durer !... O lieu de repos véritable, que je qualifie à bon droit du nom de demeure, lieu dans lequel Dieu se présente, non pas comme excité par la colère, préoccupé par de multiples soucis, mais où paraît en lui un bon vouloir parfait et si aimable ! Sa vue ne cause pas la frayeur, elle attire au contraire ; elle n'excite pas la curiosité, elle la satisfait ; elle ne fatigue pas le sentiment, elle le repose. C'est vraiment là qu'on trouve le repos. Dieu, qui est la tranquillité, la donne à toutes choses ; le con-

templer dans la paix, c'est goûter soi-même la paix. On dirait qu'il est comme un roi, lequel, après une journée consacrée aux affaires litigieuses du dehors, s'étant débarrassé de la foule, ayant mis de côté le tracas des procès, la nuit venue se retire dans son palais, entre en son appartement avec peu de gens, ceux qu'il daigne admettre en son intimité, en sa familiarité. Il se repose alors avec d'autant plus de sûreté qu'il est plus retiré, avec d'autant plus de sérénité qu'il n'a sous ses yeux satisfaits que des visages aimés.

Si quelqu'un d'entre vous est parfois ravi et enfermé pour un moment dans ce sanctuaire secret de Dieu, de telle sorte qu'il n'y soit pas troublé, qu'il n'en soit pas arraché par les besoins sensibles ou par les soucis d'un emploi ou encore par le remords de ses fautes ni même par l'irruption de ces fantômes des images corporelles qu'on écarte plus difficilement, celui-là pourra se glorifier et nous dire lorsqu'il en sera sorti : « Le Roi m'a introduit en son appartement. »

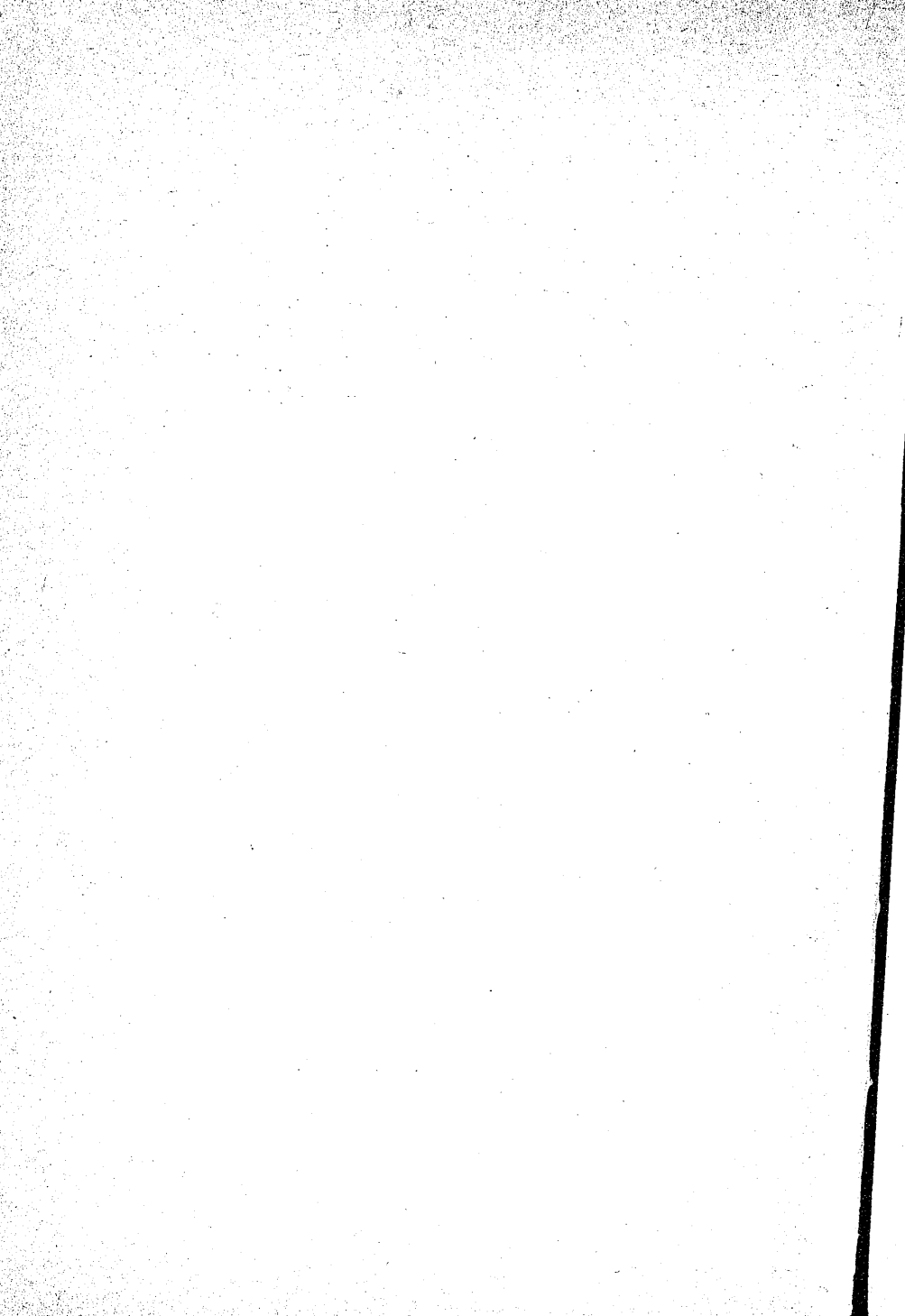
In Cant., XXIII, 15, 16.

11. — L'EXTASE

Il ne sera pas absurde d'appeler mort l'extase de l'épouse ; non pas qu'elle lui ôte la vie, mais elle la soustrait aux difficultés de la vie. Nous marchons en effet, pendant cette vie, au milieu d'embûches ; elles ne sont pas à craindre lorsque notre esprit est absorbé par une pensée sainte et forte, à condition pourtant que cette absorption de l'esprit le captive et l'enlève plus que ne le font les pensées ordinaires... La luxure, par exemple, est-elle à redouter par celui qui a perdu conscience de la vie ? Lorsque l'âme, sans perdre la vie, arrive au point de ne plus en avoir conscience, la tentation, compagne de la vie, ne peut plus être sentie... Plaise à Dieu que j'éprouve sou-

vent cette mort, afin d'échapper aux embûches de la mort, de telle sorte que je ne ressente plus les mortelles séductions d'une vie indisciplinée, que je sois indifférent aux sensations de la volupté, au feu de l'avarice, aux ardeurs de la colère et de l'impatience, aux angoisses des préoccupations, aux embarras des soucis ! Puisse mon âme mourir de cette mort des justes, afin qu'aucune erreur ne l'illusionne, qu'elle ne se complaise en aucune iniquité ! O l'heureuse mort, qui ne prive point de la vie, mais qui la transporte en un état meilleur ; heureuse mort qui n'accable point le corps, mais qui soulève l'âme !

In Cantic., LII, 4.



DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME ET SON ACTION

I

UN CHEF

1. — DEVOIRS DES SUPÉRIEURS

Les Supérieurs... ont à se porter de-ci, de-là, pour s'occuper de chacun comme il convient, explorer la route, ordonner la marche dans le chemin, en découvrir et écarter les dangers, exciter les négligents, soutenir les faibles. Tantôt... ils ont à traiter du spirituel et de ses sublimités, tantôt il leur faut se prononcer sur des matières horribles, infernales. Mais quel vaisseau pourra affronter des flots aussi déchaînés, garder une entière sécurité en un pareil danger ?

La charité est forte comme la mort, inflexible comme l'enfer... elle est nécessaire, tout à fait indispensable aux prélats... et, selon la doctrine de saint Paul, elle doit procéder d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sans fiction.

Le Supérieur aura cette pureté de cœur s'il veut être utile plutôt que dominer, c'est-à-dire si, dans l'exercice de l'autorité, il ne recherche ni son propre intérêt ni la considération du monde, mais uniquement le bon plaisir de Dieu et le salut des âmes.

Il faut en outre qu'il joigne à l'intention droite une vie irrépréhensible, de telle sorte que, étant le modèle de son

troupeau, il fasse lui-même ce qu'il demande aux autres, et que, selon l'enseignement de la Règle, il s'abstienne de se permettre tout ce qu'il recommande aux autres d'éviter ; sans quoi, celui qu'il reprendrait pourrait murmurer et lui dire : « Médecin, guérissez-vous vous-même. » Pareille conduite serait la condamnation du supérieur et une occasion notable de perte pour ses sujets...

Il importe enfin que le supérieur soit tel dans ses sentiments intimes qu'il paraît au dehors dans ses actes. Car, s'il fait montre d'humilité alors qu'intérieurement il est orgueilleux, confiant dans sa sagesse, sa vertu, sa sainteté, de toute évidence sa foi est feinte, puisqu'elle ne repose pas en réalité sur la bonté divine comme l'apparence le fait supposer...

De diversis, Serm. XXXV, 6.

2. — SOLLICITUDE POUR SES RELIGIEUX

La charité qui me porte à me préoccuper à votre sujet m'oblige à vous parler, mes frères ; et c'est pourquoi je vous parlerais plus souvent, n'étaient mes trop nombreuses occupations. Quoi de surprenant, du reste, que je sois préoccupé à votre sujet, alors que je trouve en moi-même matière et occasion à une si grande préoccupation ? Chaque fois que je prends conscience de ma misère, des multiples périls auxquels je suis exposé, mon âme en est troublée. Or je ne vous aimerais pas comme moi-même, si je n'avais de pareils sentiments pour chacun d'entre vous.

Celui qui scrute les cœurs sait que, dans mon cœur, la sollicitude pour vous l'emporte souvent sur celle que j'ai pour moi-même. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que je sois très soucieux à votre sujet, à ce qu'une grande crainte remplisse mon cœur, étant donné que je vous vois dans une misère si profonde, exposés à de si grands dan-

gers. Il est manifeste, en effet, que nous portons avec nous notre chaîne, que nous avons toujours avec nous notre ennemi : je veux parler de cette chair née du péché, nourrie dans le péché, corrompue dès son origine, mais viciée beaucoup plus encore par les mauvaises habitudes... S'adjoit à elle pour l'aider, pour s'en servir contre nous, ce serpent très rusé, qui n'a d'autre désir, d'autre occupation, d'autre propos, que de tuer les âmes. Pour cela, il invente constamment de nouvelles perfidies, stimulant les désirs de la chair, soufflant par ses suggestions venimeuses sur le feu inné de la concupiscence, excitant les mouvements illicites...

In Quadr., Serm. V, 1, 2.

3. — AUX MOINES DE CLAIRVAUX

Jugez, par ce que vous souffrez, de ce que je souffre moi-même. Si mon absence vous est pénible, que personne ne doute qu'elle m'est plus pénible encore ; quand le dommage est inégal, la peine qui en résulte est différente elle aussi. Or, vous autres, vous n'êtes privés que de ma seule personne, alors que c'est votre ensemble qui me fait défaut. Il me faut me charger d'autant de soucis que vous êtes d'individus, supporter la peine de l'absence de chacun, craindre les dangers qui lui peuvent survenir. Cette double angoisse ne me quittera point jusqu'à ce que je sois rendu à mes bien-aimés ; je ne doute pas que vous-mêmes n'éprouviez à mon endroit des sentiments analogues, mais ils n'ont qu'un seul objet. Vous le voyez : vous n'avez qu'un motif de tristesse, j'en ai une multitude, puisque vous m'êtes tous une occasion de tristesse. Et ce qui me torture, ce n'est pas seulement le fait d'être obligé de vivre loin de vous, de vous, sans lesquels je regarderais un royaume comme une méprisable servitude ; mais encore, c'est que je suis forcé de m'occuper

de choses qui troublent entièrement ma paix si aimée et qui, peut-être, ne conviennent guère à ma vocation.

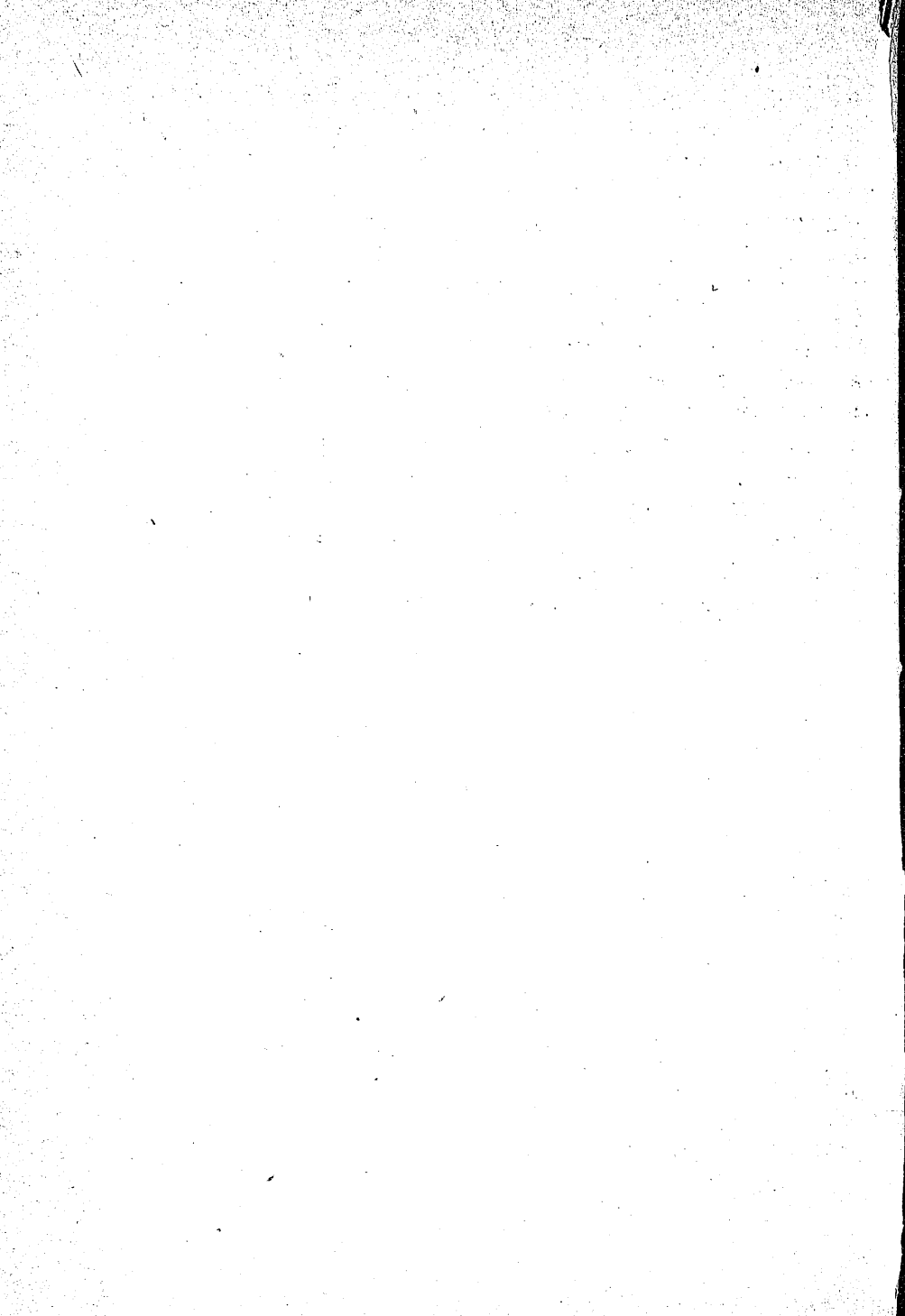
Sachant cela, vous ne devez pas vous fâcher d'un retard, dû non à ma volonté, mais aux nécessités de l'Eglise ; vous devez plutôt vous en affliger avec moi. J'espère d'ailleurs que mon absence ne se prolongera pas : priez pour qu'elle ne soit pas sans fruit. Quant aux inconvénients qui en résultent, peut-être y a-t-il lieu de les regarder comme des avantages, puisque c'est Dieu qui en est la cause. Il est bon, il peut tout, il saura réparer les dommages, non seulement dans leur intégrité, mais encore surabondamment. Ayez donc bon courage : nous avons Dieu avec nous ; en lui nous vous sommes présent, quelque espace de terre qui nous sépare. Quiconque parmi vous est bien à son devoir, humble, timoré, appliqué à la lecture, attentif à la prière, soigneux de garder la charité fraternelle, celui-là ne doit pas me considérer comme absent ; en effet, comment ne lui serais-je pas présent en esprit, puisque nous n'avons qu'une seule âme et un seul cœur ?

Par contre, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il se rencontre parmi vous un bavard, un menteur, quelqu'un qui murmure ou manque de bonne volonté, quelqu'un qui supporte mal la discipline, ou encore qui est léger, vagabond, quelqu'un qui n'a pas honte de manger son pain sans travailler, alors même que je serais présent de corps, je serais loin de lui d'esprit, car lui-même se serait éloigné de Dieu, sinon par l'espace, du moins par sa conduite.

En attendant mon retour, mes frères, servez le Seigneur dans la crainte, afin qu'un jour, libérés de la main de vos ennemis, vous le serviez sans crainte aucune. Servez-le dans l'espérance, car il est fidèle dans ses promesses ; servez-le en méritant, car il rend beaucoup au mérite. En fait, pour taire le reste, n'est-ce pas à bon droit qu'il réclame notre vie, lui qui, pour elle, a donné sa propre vie ? Que donc personne ne vive pour soi-même,

mais pour Celui qui est mort pour lui. Pourrais-je vivre plus justement que pour celui sans lequel, s'il n'était mort, je n'aurais pas la vie moi-même ? Puis-je trouver plus d'avantage que de vivre pour celui qui me promet la vie éternelle ? N'est-ce pas une nécessité pour moi de servir celui qui me menace des flammes éternelles ? Mais je le sers de mon propre gré, car la charité me donne cette liberté ; c'est à cela que me portent mes propres entrailles. Servez Dieu avec cette charité qui chasse la crainte, qui fait qu'on ne sent pas le travail ; elle ne regarde pas le mérite, ne réclame pas de salaire, et, cependant, elle presse plus que tout le reste. Aucune crainte ne stimule comme elle, aucune récompense ne sollicite comme elle ; aucune justice n'est aussi exigeante. Qu'elle m'unisse inséparablement à vous, qu'elle me représente constamment à votre pensée ; et cela, tout spécialement, aux heures où vous priez, frères très chers et très désirés.

Epître 143.



II

PARLER AU NOM DE DIEU

I. — CLAMEURS DES PAUVRES CONTRE LE LUXE DES PRÉLATS

Les pauvres crient, manquant de vêtements, souffrant de la faim ; ils se plaignent et disent : « A quoi bon, ô Pontifes, de l'or dans les équipages ? Est-ce que cet or est destiné à empêcher les équipages d'avoir froid ou faim ? Nous sommes misérablement torturés par le froid, par la faim : à quoi peuvent servir tous ces vêtements de rechange suspendus ou empilés dans les garde-robes ? Ce que vous gaspillez nous appartient ; vous nous enlevez avec cruauté ce que vous dépensez inutilement. Nous, qui avons été formés par Dieu, rachetés par le sang du Christ ; nous, qui sommes vos frères !

« Voyez ce que c'est que rassasier vos yeux avec ce qui est le partage de vos frères. Notre vie est sacrifiée à vos superfluités ; tout ce qui contribue à entretenir votre vanité est soustrait à nos nécessités. A elle seule, la racine de la cupidité produit deux maux : car vous périssez, vous, en vous laissant aller à la vanité, et vous nous enlevez la vie en nous spoliant.

« Vos bêtes de somme marchent couvertes de pierreries et vous n'avez aucun égard pour la nudité de nos jambes. On voit pendre au cou de vos mules des anneaux, des

chainettes, des sonnettes, des rênes incrustées, beaucoup d'autres choses encore aussi éclatantes par leurs couleurs que précieuses par leur poids : et vous ne vous souciez pas de couvrir de vêtements, par compassion, les reins de vos frères ! Ajoutez encore que, tout cela, vous ne l'avez pas acquis par votre industrie ou par le labeur de vos mains : vous ne le possédez même pas par droit d'héritage ; à moins qu'en vos cœurs vous n'alliez jusqu'à dire : « Nous avons fait du Sanctuaire de Dieu notre héritage. »

De Officio Episcoporum, Cap. II.

2. — LES DEVOIRS DES PASTEURS

Soyez attentifs, vous qui avez reçu la charge du saint ministère : faites attention au précieux dépôt qui vous a été commis. C'est une cité : veillez à sa sûreté, à ce que la concorde y règne. C'est une épouse : occupez-vous de la bien parer. C'est un troupeau : vous devez le paître... Or, pour que cette cité soit en sûreté, il faut la préserver et de la violence des oppresseurs et de la perfidie des hérétiques et des tentations du démon. Ce sont les bonnes œuvres, les bonnes mœurs, l'ordre en tout qui constituent l'ornement de cette épouse. Quant à la nourriture du troupeau, elle se doit puiser ordinairement dans les pâturages de l'Écriture, comme étant l'héritage du Seigneur.

Mais il y faut faire un choix. En effet, on y trouve les préceptes imposés aux âmes charnelles et rudes pour leur servir de loi, de ligne de conduite dans la vie. Elle renferme aussi les herbes des dispenses accordées, dans un esprit de miséricorde, aux cœurs faibles et infirmes. Enfin elle fournit les conseils, nourriture solide, substantielle qu'une sagesse profonde propose aux bien portants, à ceux qui sont habitués à discerner le bien du mal. C'est qu'en effet, aux petits comme à des agneaux, il ne faut donner que du lait, et non des aliments solides.

Les pasteurs bons et vigilants, pour améliorer leur troupeau, n'omettent point d'ajouter à tout cela l'entraînement des bons exemples, et plutôt des exemples qu'ils donnent eux-mêmes que des exemples étrangers. Car s'ils ne font que citer les exemples d'autrui sans en donner eux-mêmes, ce sera pour leur honte, et le troupeau n'en profitera pas autant.

Si, en effet, moi qui parais remplir parmi vous l'office de pasteur, je vous vante la douceur de Moïse, la patience de Job, la miséricorde de Samuel, la sainteté de David et d'autres exemples du même genre, alors que je me montre moi-même dur, impatient, sans miséricorde, tout autre qu'un saint, la parole, je le crains fort, sera peu goûtée, et vous la recevrez avec moins d'empressement. Je laisse d'ailleurs à la divine piété le soin de suppléer à ce que je puis omettre de vous fournir et de redresser ce que je puis mal faire. Le bon pasteur aura donc grand soin, comme le recommande l'Évangile, d'avoir en soi ce sel qui rend la parole d'autant plus efficace qu'elle est mieux goûtée.

In Cantic., LVII, 9.

3. — DEVOIRS DES PRÉLATS

Etes-vous Supérieurs ? Vous devez à vos inférieurs une grande sollicitude. Ils sont en droit d'attendre de vous que vous veilliez sur eux et que vous les redressiez au besoin ; que vous veilliez sur eux pour qu'ils évitent le péché ; que vous les redressiez, afin que, s'ils ont manqué, leur faute ne reste pas sans réparation... Oh ! qu'ils sont donc astreints à un devoir grave et périlleux, ceux qui ont la responsabilité d'un grand nombre d'âmes ! Malheureux que je suis ! que deviendrai-je s'il m'arrive de ne pas veiller avec la sollicitude voulue sur un trésor de si grande valeur, sur un dépôt si précieux que le Christ l'a estimé plus que son propre sang ?

Si j'avais recueilli le sang qui coulait de la croix du

Seigneur, si je le gardais par devers moi en un vase de verre, qu'il me faudrait souvent remuer, quel soin j'aurais de ce vase, étant si exposé à le briser ! En fait, n'ai-je pas reçu mission de garder ce qui a été acheté au prix du même sang par le négociant avisé qui est la Sagesse même ? Or, je porte ce trésor dans des vases fragiles, plus faciles à briser que les vases de verre eux-mêmes.

Il faut ajouter encore, pour augmenter la somme du souci et le poids de la crainte, que je ne connais parfaitement ni ma propre conscience, ni les consciences de ceux dont je suis responsable. Les unes et l'autre sont un abîme inscrutable, une nuit véritable pour moi ; et cependant on exige que je veille sur elles... Je ne puis pas dire avec Caïn : « Suis-je chargé de garder mon frère ? » Je n'ai qu'à avouer humblement avec le Prophète : « Si le Seigneur lui-même ne garde la cité, c'est en vain que veille le gardien. » Mais, en fait, je serai déchargé de ma responsabilité si je montre la sollicitude voulue pour veiller sur ceux qui me sont confiés et les redresser, comme il a été dit.

In Adventu, Serm. III, 6.

4. — REMONTRANCE A L'ÉVÊQUE D'ANGERS ULGER

J'ai plus envie de pleurer que d'écrire. Mais comme la charité comporte l'un et l'autre, il me faut écrire, ce qui ne m'empêche pas de pleurer : la lettre sera pour vous, les larmes pour moi et pour les faibles qui, comme moi, sont scandalisés. Vous direz peut-être que vous n'êtes pas l'auteur du scandale, mais nierez-vous qu'il est donné à votre occasion ? Je supporterais tout le reste si vous n'étiez pas en cause : notez que je ne dis pas en faute ; de ceci, il ne m'appartient pas de juger, il y a quelqu'un qui sait ce qu'il en est et qui jugera. Malheur à celui qui est cause du scandale ! Quel que soit celui-là, il subira son jugement.

C'est à vous que je m'adresse présentement ; veuillez supporter ma sottise ; ayant commencé, je parlerai à mon seigneur, je lui dirai ce que me poussent à lui suggérer mon zèle et mon affection. Je ne respecterai pas l'âge ; la dignité ne m'effraiera pas davantage ; le nom fameux de Maître Ulger ne me retiendra pas. Car, d'autant plus grande est la réputation, d'autant plus grand est le scandale. Je me surmonterai donc moi-même et me rendrai insensé, j'oserai reprendre un vieillard, réprimander un évêque, enseigner un maître, donner conseil à un sage. Que la charité, que le zèle que j'ai conçus dès longtemps pour la sainteté et la gloire de votre nom me donnent la force d'encourir la note d'une présomption, quelle qu'elle soit... Il est assez manifeste combien vous-même vous faites peu de cas de votre propre gloire. En cela, je vous louerais, s'il n'y avait offense de Dieu. Je louerais votre constance à ne céder rien de ce que vous croyez votre droit, même devant les plus hautes autorités, si vous ne paraissiez agir avec encore plus d'obstination que de constance. Combien ce serait et plus glorieux et plus parfait pour vous de supporter l'affront avec courage, de garder votre réputation pour la gloire de Dieu ! Je me demande comment vous pouvez conserver votre conscience en sûreté dans un pareil scandale. Rejeter à bon droit la faute sur un autre ne saurait vous excuser : il se peut qu'un autre ait suscité le scandale, mais vous pouviez certainement l'étouffer. Êtes-vous sans faute de ne l'avoir pas fait ? N'y aurait-il pas eu pour vous honneur à le faire ? Quel que fût l'auteur du scandale, vous étiez obligé de le retrancher, vous n'aviez d'excuse que si la chose vous était impossible... Si donc, le pouvant, vous n'avez pas empêché le scandale, vous n'avez pas rempli votre devoir : jugez vous-même s'il n'y a en cela aucune faute. A mon sens, d'ailleurs, il ne suffirait pas que vous sortiez de là sans faute : vous devriez en sortir avec honneur.

J'ajouterais encore quelque chose si je ne me sentais

plus timide que je ne l'ai annoncé ; mais je vais alléguer une autorité : un évêque ne craindra pas de dire la pure vérité à un autre évêque : C'est une faute, assure-t-il, que le fait d'avoir des procès entre vous. Pourquoi ne pas plutôt supporter un tort ? Voilà le miroir, le soleil de justice brille, le fouet paraît. Je ne sais comment il se fait que de misérables et maudites possessions aient le pouvoir d'obnubiler une vérité si claire, d'empêcher une correction si désirable. Que Dieu vous inspire de vous rendre au présent conseil, je ne dirai pas à mon conseil, mais à celui de tous ceux qui vous aiment dans l'amour de Dieu, Père à qui convient la révérence et l'honneur.

Épître 200.

5. — DÉFENSE CONTRE LES DÉTRACTEURS

Si les autres agissent bien, que peut-il m'en revenir ? S'ils agissent mal, en quoi suis-je responsable ? Est-ce pour moi une faute, unique d'ailleurs, d'avoir été présent, moi à qui convient seule l'obscurité, qui devrais être mon propre juge, mon propre accusateur, mon propre arbitre, si mes actes répondaient à ma profession, si je me tenais dans la solitude, comme le requiert mon nom de moine ? J'étais présent, en effet, je ne puis le nier ; mais on m'avait appelé, on m'avait contraint. Que si ma présence a déplu à certains de mes amis, elle me déplaisait à moi-même. Plût à Dieu que je ne fusse point allé à ces réunions ! Plût à Dieu que je n'aie jamais à pareilles assemblées ! Plût à Dieu que je ne sois pas allé récemment à celle où je vis, ô douleur ! la tyrannie violente dressée contre l'Eglise par l'autorité apostolique, comme si sa propre folie ne l'eût pas déjà suffisamment excitée !

Ah ! c'est bien alors que, selon l'expression du Prophète, je sentis ma langue se coller à mon palais, quand,

à l'improviste, on jeta sur nos épaules ce fardeau : l'indiscutable autorité de lettres apostoliques. Oh ! alors, je gardai le silence, couvert de confusion, n'osant même plus proférer de bonnes paroles, rempli d'une profonde douleur, lorsque je vis tout d'un coup, à l'audition de ces lettres, le visage des gens de bien couvert d'ignominie, alors que les méchants se réjouissaient de leur malfaisance, se félicitaient des plus noires iniquités. On avait favorisé l'impie, comme pour le détourner de garder la justice ; on avait levé l'interdit très juste qui frappait la terre de celui qui avait commis l'iniquité !

N'y eût-il que cela, n'y eût-il pas autre chose : cela suffirait pour me rendre pénible l'assistance aux jugements, surtout à ceux qui ne m'intéressent aucunement. Il m'est pénible d'y paraître, et cependant j'y suis entraîné. Mais qui est plus à même que vous de me donner l'espoir d'en être débarrassé ? Pour ce faire, la puissance ne vous manque pas, et je constate que vous en avez la volonté. Je me réjouis vraiment de ce qu'il déplaît à votre prudence que je m'occupe de pareilles choses. Rien de plus juste, rien de plus conforme à votre amitié. Faites-le donc, si vous le voulez bien, du moment que vous croyez, que vous jugez que c'est tout à la fois expédient pour votre ami et convenable à sa qualité de moine. Je vous en prie, faites en sorte que notre vouloir commun soit rempli, de façon que, pour vous, la justice soit satisfaite, et que, pour moi, il soit pourvu au salut de mon âme. Qu'on impose, s'il vous plaît, aux grenouilles criardes et importunes de ne pas sortir de leurs fossés, de se contenter de leurs marais ; qu'on ne les entende plus dans les conseils, qu'on ne les rencontre plus dans les palais ; qu'aucune nécessité, aucune autorité ne puisse les mêler aux procès, aux affaires.

Alors peut-être votre ami pourra-t-il échapper à la note de présomption. J'ignore en effet en quoi j'aurais pu me rendre coupable, étant donné que j'ai conscience d'être

d'avis et d'avoir le dessein de ne jamais sortir du monastère, sauf pour les affaires de l'Ordre, à moins d'un ordre du légat du siège apostolique ou de mon propre évêque. Vous savez fort bien qu'il ne conviendrait pas à ma petitesse de les contredire, sauf en cas de privilège obtenu de l'autorité supérieure. Certes, s'il m'arrive un jour, comme je l'espère, de posséder pareil privilège par votre entremise, sans aucun doute j'aurai la paix, et vous l'aurez vous-même à mon sujet.

Je ne crois pas cependant qu'alors même que je disparaisse, que je me taise, le murmure des Églises cesse, aussi longtemps que la curie romaine continuera à porter préjudice aux absents en faveur de ceux qui sont présents.

Épître 48.

III

LE PAPE ET LES PAPES

1. — LE PAPE, CE QU'IL EST, CE QU'IL DOIT ÊTRE

Considérez par-dessus tout que la sainte Église romaine dont vous êtes Evêque par la grâce de Dieu est la mère des autres Eglises et non pas leur dominatrice : songez que vous, vous n'êtes pas le Seigneur des autres évêques, mais l'un d'entre eux ; vous êtes le frère de ceux qui aiment et craignent Dieu. Ensuite, souvenez-vous que vous devez être le modèle de la justice, le miroir de la piété, le prédicateur de la vérité, le défenseur de la foi, le docteur des nations, le chef des chrétiens, l'ami de l'Époux, le guide de l'Épouse, le régulateur du clergé, le pasteur du peuple, l'instituteur des ignorants, le refuge des persécutés, l'avocat des pauvres, l'espérance des miséreux, le tuteur des orphelins, le juge des veuves, le bâton des aveugles, la langue des muets, le vengeur des crimes, la terreur des méchants, la gloire des bons, la verge qui contient les puissants, le marteau qui brise la tyrannie, le père des Rois, le modérateur des lois, celui qui édicte les canons, le sel de la terre, la lumière du monde, le prêtre du Très-Haut, le vicaire du Christ, l'oint du Seigneur ; enfin, le dieu de Pharaon. Comprenez ce que je veux dire, Dieu vous en donnera l'intelligence. Lorsque la puissance

s'unit à la méchanceté, vous devez vous revêtir d'un courage surhumain : vous devez regarder en face les méchants, de sorte que celui-là craigne votre colère qui ne redoute aucun homme, que le glaive n'effraye point.

Qu'il ait peur de votre recours à Dieu, celui qui fait fi de vos remontrances. Qu'il sache bien que c'est Dieu et non un homme qui est irrité contre lui, celui qui a encouru votre courroux. Que celui qui n'a pas voulu vous écouter redoute d'entendre Dieu parler et s'élever contre lui.

De Considerat., IV, 7.

2. — LA DIGNITÉ PONTIFICALE

Voyons, regardons de plus près ce que vous êtes, quel est votre rôle dans l'église de Dieu. Qu'êtes-vous donc, en somme ? Vous êtes le grand-prêtre, le souverain pontife. Vous êtes le premier des évêques, l'héritier des apôtres... vous avez la puissance de Pierre. Comme le Christ, vous êtes l'oint du Seigneur. A vous ont été données les clefs, confiées les brebis ; il y en a d'autres qui sont aussi portiers du ciel, pasteurs de troupeaux, mais vous les dépassez d'autant plus que la double fonction de portier, de pasteur vous a été attribuée d'une façon toute spéciale. Eux, ils ont des brebis qui leur sont assignées chacun à son troupeau. A vous et à vous seul, c'est l'universalité des brebis, formant l'unique troupeau, qui a été confiée. Vous, vous êtes le pasteur non seulement des brebis, mais de tous les pasteurs... Les autres ont été appelés à assumer une partie de la puissance ; vous, vous l'avez reçue en sa plénitude. Le pouvoir des autres a ses bornes bien déterminées ; votre pouvoir à vous s'étend jusque sur ceux qui participent à la puissance. Chacun des autres a son navire particulier, c'est à vous qu'a été confiée cette bar-

que unique et immense, formée de l'universalité des autres barques, l'Eglise universelle répandue sur toute la terre.

De Considerat., II, 8.

3. — AU PAPE EUGÈNE

Nicolas nous a quittés, car il n'était pas de chez nous ; il est parti en laissant derrière lui des traces fétides (1). Il y avait longtemps déjà que j'avais pénétré cet homme ; cependant j'attendais, ou que Dieu le convertît, ou bien que, comme Judas, il se trahît lui-même : c'est ce qui est arrivé. En plus des livres, de l'argent, des pièces d'or nombreuses, on a trouvé sur lui, à son départ, trois sceaux, le sien propre, celui du prieur et le mien, ... non pas l'ancien, mais le nouveau, celui que j'avais précisément fait changer récemment en raison de ses faux et de ses soustractions furtives. Je me souviens que je vous en écrivis, tout en ne nommant personne, parce que nous étions exposés aux périls des faux frères. Qui pourra dire à combien de gens il a écrit en mon nom, à mon insu, ce qu'il a voulu ? Qui me donnera que votre cour elle-même soit complètement purifiée de la boue de ses mensonges ? Qui me donnera que les miens voient leur innocence reconnue par ceux qui ont été circonvenus, prévenus, par ses impudentes calomnies ? Il a avoué d'une certaine façon, il a été convaincu d'autre part qu'il vous avait écrit à vous-même avec une fourberie semblable, et plus d'une

(1) Nicolas était le propre secrétaire de l'abbé de Clairvaux. Instable, d'humeur indépendante, il entretenait une vaste correspondance pour son compte personnel. Il déroba les deux sceaux de Bernard. On trouva également sur lui des pièces d'or et d'argent. Il se réfugia à l'abbaye de Montieramey. Cet incident assombrît les dernières années de la vie du saint.

fois. Je ne veux pas souiller mes lèvres et vos oreilles en vous faisant le récit de ses hontes : la terre en est salie, et c'est le sujet de la conversation de tout le monde. S'il vient à vous (car il s'en vante et pense avoir des amis dans votre cour), souvenez-vous d'Arnaud de Brescia : il y a en lui pire que cet Arnaud. Personne ne mérite plus que lui la prison perpétuelle. Rien de plus juste que de lui imposer le silence à perpétuité.

Épître 298.

4. — AU PAPE INNOCENT, PENDANT LE SCHISME

Mon cœur voudrait que je m'en aille vers votre béatitude ; un ardent désir me presse de m'y rendre, afin de savoir avec certitude ce qu'il en est de vos affaires, de vous apprendre exactement où en sont les nôtres. Mais les tracas de la terre et du jour, certaines nécessités qui touchent à votre service, sans parler de mes préoccupations de chaque instant, me retiennent : jusqu'ici, il ne m'a pas été possible de suivre mon inclination, et, pour l'instant, je ne le puis encore. Mais, si je ne puis entièrement réaliser mon juste et légitime désir, ne dois-je pas au moins le réaliser en partie ? J'ai donc résolu, en attendant mieux, d'apaiser partiellement mon désir, de réaliser quelque peu mes aspirations par l'entremise du vénérable Hugues, archidiacre de l'église de Toul.

Je n'ai à ma disposition personne qui soit plus fidèle que lui, plus diligent, plus discret, soit pour vous rapporter ce que j'ai à vous communiquer, soit pour me redire ce que vous jugerez à propos de me faire savoir. Donc, confiez-lui, sur les conditions de votre cour, sur l'état de votre personne, sur ce qu'un vent plus favorable venant de la clémence divine a pu récemment produire

de bon pour l'Eglise, qui se fatigue à lutter contre la rage féroce, mais impuissante, des schismatiques, ce que vous jugerez à propos.

Nous souhaitons tellement être instruit à fond de tout cela, que nous vous supplions de nous en informer. Sachez du reste que notre Eglise citramontane, tant par ici qu'au royaume des Francs, est forte dans la foi, pacifique dans l'unité, dévouée à votre obéissance et prête à vous servir. Dieu a permis la perte de Bénévent (1), de Capoue, celle de Rome même : tout cela ne nous effraie point, nous savons que l'état de l'Eglise ne se juge point d'après les faits d'armes, mais d'après les mérites...

Que le tyran de Sicile se glorifie tant qu'il voudra, dans sa malice qui le rend fort pour l'iniquité ; notre force à nous grandit à proportion de notre faiblesse. Lorsque l'Eglise est sans force, au dire de saint Paul, c'est alors qu'elle est plus puissante... J'ai pensé qu'il fallait vous informer du peu que je connaissais de source certaine, afin de vous fortifier au moins quelque peu en ce souci de toutes les Eglises, qui travaille constamment vos entrailles.

J'ajouterai encore que notre roi, raffermi par la grâce de Dieu, est ardent et tout prêt pour la libération de l'Eglise, préparant dans cette vue une armée nombreuse ; de notre côté, nous nous employons de toutes nos forces, nous exhortons, nous sollicitons de tout notre pouvoir : le moment venu, nous n'épargnerons ni nos ressources ni notre propre personne.

Epître 186.

(1) Rappelons ici qu'Innocent II fut pape de 1130 à 1143. Mais Anaclet fut élu en même temps que lui : le schisme partagea la Chrétienté sept ans durant. Saint Bernard fait allusion ici à l'aide apportée par Roger II de Sicile à l'anti-pape Anaclet, qui tenait Rome.

5. — AU PAPE INNOCENT

Je vous parle avec confiance, parce que je vous aime sincèrement. L'amour n'est pas sincère quand la crainte l'empêche d'agir.

La querelle du Seigneur de Trèves ne lui est pas spéciale à lui seul : elle est commune à beaucoup, spécialement à ceux qui vous sont attachés davantage. Ceux qui parmi nous sont fidèles à prendre soin des peuples sont unanimes à se plaindre de ce que, dans l'Eglise, la justice dépérit ; la puissance de l'Eglise est réduite à néant, l'autorité épiscopale est entièrement avilie, étant donné qu'aucun évêque n'est en mesure de venger les injures faites à Dieu, de corriger les abus, fût-ce en son propre diocèse. Et la cause de tout cela, c'est vous, dit-on, c'est la Curie romaine. Quand ils font quelque chose de bien, ajoutent-ils, vous le renversez ; vous vous empressiez de rétablir ce qu'ils ont renversé à bon droit. Tout ce qu'il y a de criminels, de brouillons, soit dans le peuple, soit dans le clergé, même dans les monastères, s'empresse de courir vers vous dès qu'on les touche, et ils reviennent en se vantant d'avoir trouvé des protecteurs en ceux en qui ils n'auraient dû rencontrer que des vengeurs. Est-ce que le glaive de Phinées n'avait pas été tiré aussi promptement que justement pour châtier le mariage incestueux de Drogon et de Miles ? Mais le coup a été paré, dévié honteusement : on lui a opposé le bouclier de la défense apostolique. Quelle honte ! Comme ils en ont ricané et en ricanent encore les ennemis de l'Eglise et ceux-là aussi par la faveur ou la crainte desquels on s'est éloigné du droit chemin ! Les amis sont pleins de confusion, on insulte les fidèles, les évêques sont couverts d'opprobre et de mépris ; mais, du fait que leurs justes jugements sont méprisés, votre propre autorité subit un grave détrimement.

Pourtant, ce sont ceux-là qui ont du zèle pour votre honneur, qui travaillent fidèlement pour vous procurer la

paix, la gloire : je crains bien qu'ils ne le fassent inutilement. Pourquoi amoindrissez-vous vos forces, diminuez-vous votre puissance? Jusques à quand émousserez-vous les armes qui combattent assidûment pour vous, les traits de l'humilité qui sont votre force, votre salut? A Toul, l'église de Saint-Gengoulph déplore avec larmes sa désolation, et personne ne la console. Qui en effet s'opposerait au bras dressé, au torrent impétueux, au bon plaisir de la puissance suprême? L'Eglise de Saint-Paul, à Verdun, souffre une violence semblable : l'archevêque ne peut la défendre contre la folie des moines puisant de nouvelles forces dans l'appui apostolique, comme si sa propre folie ne suffisait pas déjà...

En écrivant tout ceci, je craindrais d'être noté de présomption si je ne savais à qui j'écris et qui je suis pour écrire de la sorte. Je connais votre mansuétude innée ; je sais, en outre, que vous me connaissez et que vous savez que c'est par affection pour vous que j'ose ainsi parler, Père très doux et très aimant....

Épître 178.

6. — AU PEUPLE ROMAIN REBELLE AU PAPE EUGÈNE

A quoi pensiez-vous donc, ô Romains, en offensant de la sorte les princes du monde, ceux qui sont vos propres protecteurs? Comment avez-vous pu provoquer contre vous, par une fureur aussi intolérable qu'irraisonnable, le Roi de la Terre et le Seigneur du Ciel en vous attaquant, par un attentat sacrilège, à ce Siègre apostolique, décoré des prérogatives divines et royales, en essayant d'amoindrir sa dignité? Et cela, alors que, eussiez-vous été seuls contre tous, vous auriez dû le défendre. Romains insensés, dénués de jugement, incapables de discerner l'honnête du mal, vous en êtes arrivés à déshonorer votre chef, ce chef commun à tous qui réside parmi vous, alors que pour

lui, s'il en eût été besoin, vous auriez dû sacrifier vos propres têtes.

Vos pères soumirent l'univers à votre ville ; vous, vous étudiez à rendre cette même ville la fable de l'univers ! Voilà que l'héritier de Pierre a été chassé par vous du Siège, de la ville de Pierre, voilà que les cardinaux, les évêques, ministres du Seigneur, se sont vus dépouillés par vos mains de leurs demeures, de leurs biens ! O peuple fou et insensé, ô colombe dont le cœur défaille ! Est-ce que le successeur de Pierre n'était pas ton chef, est-ce que les cardinaux, les évêques n'étaient pas tes yeux.

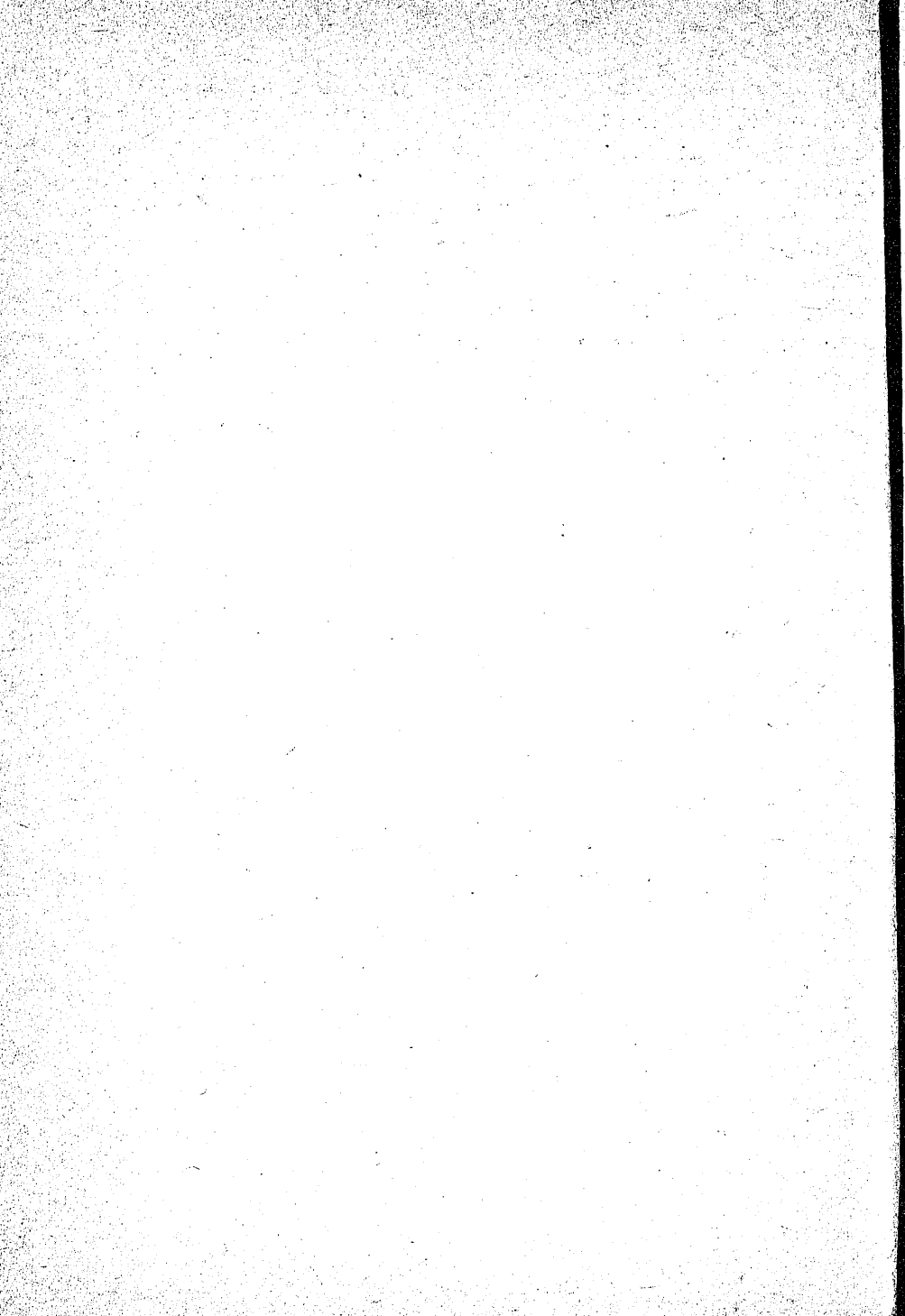
Qu'est-ce que Rome, maintenant, sinon un corps décapité, un visage aux yeux arrachés, une figure couverte de ténèbres ? Ouvre tes yeux, peuple misérable : vois donc la désolation imminente qui t'attend !... Et ce n'est là que le prélude des maux plus grands qu'il faut craindre. Est-ce que ta ruine n'est pas imminente, si tu persistes ? Fais un retour sur ton cœur, ô Sunamite ; fais un retour : reconnais enfin, fût-ce tardivement, ce que tu as souffert, ce que tu souffres, combien tu souffres et quelle est la cause de tes souffrances. Rappelle-toi comment, il n'y a pas longtemps, tous les ornements, tous les revenus de tes églises furent dissipés, pourquoi, à quelle fin et par qui. Tout ce qui se trouva à cette époque d'or et d'argent sur les autels, dans les vases sacrés, dans les saintes images elles-mêmes, tout cela fut volé, emporté par les mains des impies.

Et, de tout cela, que trouves-tu maintenant dans tes coffres ? C'est un fait que toute la splendeur de la maison de Dieu disparut. Et, présentement, à quoi penses-tu en renouvelant ce malheur, en ramenant sur toi les jours mauvais ? Est-ce que tu espérerais en avoir plus de profit en ce moment ? Tes agissements sont encore plus dénués de tout espoir que les précédents ; car, alors, non seulement une grande partie du peuple, non seulement une portion du clergé, mais encore certaines puissances dans

l'univers favorisaient le schisme ; alors que, aujourd'hui, de même que tu es en opposition avec tout le monde, tous te sont opposés. L'univers entier n'a aucune part à ta perte : elle n'est due qu'à toi seul, à tes propres enfants.

Malheur donc à toi présentement, peuple misérable ! Malheur deux fois plus que précédemment, parce que ton malheur ne vient pas des nations étrangères, de la férocité des barbares, de la multitude des armées : ton malheur ne procède que de ton propre chef, de tes familiers, de tes amis, de ta ruine intestine, de la torture de tes entrailles...

Épître 243.



IV

LA CONSCIENCE DE SON SIECLE L'ARBITRE POLITIQUE

1. — SES OCCUPATIONS

J'étais occupé, et vous savez quelle est cette occupation ; du moins vous pouvez le savoir... Il y avait là une foule de gens de presque tous les coins du ciel. Il me fallait répondre à tous ; car, pour l'expiation de mes péchés, je suis né en ce monde pour être accablé et dévoré d'une multitude de préoccupations...

Epître 389.

Hélas ! On me réclame, on m'arrache, j'écourte. La malice du jour me rappelle, la multitude des survenants me demande ; je suis contraint d'interrompre cette lettre plutôt que de la terminer...

Epître 390.

2. — A L'EMPEREUR LOTHAIRE

Dieu soit béni, qui vous a choisi, qui vous a constitué le boulevard de notre salut, pour la gloire et la louange de son nom, pour restaurer la splendeur de l'Empire, pour secourir son Eglise en ces temps calamiteux, pour opérer enfin le salut de notre monde !

C'est bien son œuvre, si la gloire de votre couronne s'accroît, s'amplifie chaque jour de la sorte, grandissant et se développant d'une façon merveilleuse en beauté, en magnificence, devant Dieu et devant les hommes. Certes, ce fut bien par son œuvre et sa puissance que, récemment, vous avez accompli avec un si grand succès le voyage assez périlleux, assez difficile que vous aviez entrepris pour la paix du royaume et la liberté de l'Église. En effet, vous avez reçu à Rome, avec une très grande gloire, la plénitude du pouvoir impérial, et cela, ce qui est encore plus surprenant, avec une faible armée, afin que brillât plus clairement la grandeur de votre foi et de votre courage. Si la terre a tremblé et s'est tenue tranquille en présence d'une armée si petite, quelle frayeur, croyons-nous, envahira les cœurs des ennemis, lorsque le roi déploiera dans sa marche toute la grandeur de sa force ? D'ailleurs, la valeur de la cause suffira pour animer ; il y aura même une double nécessité pour provoquer à la lutte. Il ne m'appartient pas de pousser au combat ; je dirai cependant avec assurance que c'est à l'avocat de l'Église qu'il convient d'éloigner d'elle la rage des schismatiques, comme c'est à César qu'il convient de revendiquer sa couronne contre l'usurpateur de Sicile. De même, en effet, qu'il est manifeste que c'est une injure au Christ qu'un rejeton juif ait occupé le siège de Pierre, de même il est constant que quiconque se fait roi de Sicile s'élève contre César.

S'il incombe à César de pourvoir à ces deux objets : « rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », d'où vient donc qu'à Toul on cause à Dieu du préjudice sans que César ait rien à y gagner ? Il est à craindre que la négligence dans les petites choses ne soit un obstacle pour l'accomplissement des grandes. Voici ce que je veux dire : On me rapporte que l'Église Saint-Gengoulf de cette ville est injustement et gravement opprimée ; on m'assure que votre prudence, abusée par

je ne sais quel artifice, a prié le seigneur pape, qui se préparait à faire justice, de s'en abstenir. Je vous supplie et vous conseille d'agir d'une manière plus sage ; rétractez donc votre demande inopportune, laissez faire justice avant que cette Eglise soit entièrement ruinée. Je ne suis qu'un pauvre, mais je vous suis dévoué ; si je vous paraissais importun, c'est précisément parce que je vous suis fidèle...

Épître 139.

3. — AU ROI LOUIS VI

Elle me plaît, je l'avoue, votre si grande droiture en ce qui touche au service de Dieu. Pour ne rien dire du reste, auriez-vous, si Dieu n'avait été en cause, favorisé la promotion d'un pauvre homme ? Quel avantage, en effet, pouviez-vous en espérer, étant donné ma misère, mon dénuement ? Vous ne vous contentez pas de consentir à cette promotion : vous me suppliez de l'accepter ;... et, de peur que, pusillanime, je ne sois effrayé du fardeau, vous me promettez l'appui de votre protection royale. D'où peut venir, en un roi, pareille condescendance, en un jeune homme semblable maturité ? Cependant, roi très bon, je ne puis consentir à entreprendre des choses difficiles, moi qui ai un cœur timide, un corps brisé, moi qui n'attends plus guère que le tombeau ; indigne comme je le suis et incapable, oserais-je m'ingérer dans les choses saintes ?... Si on a cru que j'étais idoine en raison de l'habit religieux que je porte, la sainteté réside dans la vie, l'habit n'en est que l'apparence. Personne ne me connaît mieux que moi-même ; je m'appartiens plus qu'à un autre ; je ne vais pas me fier à des gens qui ne voient que les apparences et ne jugent que d'après les apparences contre le témoignage de ma conscience...

Épître 648.

4. — AU ROI LOUIS LE JEUNE

Quand bien même tout l'univers s'unirait pour me faire entreprendre quoi que ce soit contre la majesté royale, je craindrais Dieu et je n'oserais pas offenser un roi institué par lui. Je n'ignore pas que j'ai lu quelque part, en effet : « Celui qui s'oppose au pouvoir, s'oppose à l'ordination divine. » Mais je sais aussi fort bien qu'il n'est permis de mentir à aucun chrétien, surtout à un homme de ma profession. Alors je vous dis ce qui est vrai et sans aucun mensonge : ce qui a été fait à Langres (1), au sujet de notre prieur, s'est fait et contre l'attente et contre l'espérance soit des évêques, soit de moi-même. Il y a quelqu'un qui arraché en quelque façon l'assentiment de ceux qui le refusent, qui, à son gré, contraint d'obéir même les volontés humaines rebelles.

Comment pourrais-je ne pas redouter pour un homme que j'aime comme moi-même un danger que j'ai craint pour moi ? Comment n'aurais-je pas en horreur la société des gens qui amassent des fardeaux lourds, insupportables, et en chargent les épaules des autres, sans vouloir aider à les porter, même du bout de leurs doigts ? Ce qui a été fait est fait ; et rien ne l'a été à votre détriment : ce n'a été, et grandement, qu'au mien. Le soutien de ma faiblesse m'a été enlevé, on m'a arraché la lumière de mes yeux, on m'a coupé mon bras droit... Mais il me faut me soumettre à celui qui en a ainsi disposé ; je ne puis me mesurer avec lui, soit dans la discussion, soit dans la lutte ; ce ne serait ni prudent ni possible, à vous non plus,

(1) En 1138, contrairement aux engagements pris par les chanoines, un moine de Cluny fut élu au siège de Langres. Louis VII lui donna l'investiture. Mais saint Bernard intervint auprès du pape et l'élection fut cassée. Le choix du chapitre se serait porté sur l'abbé de Clairvaux si celui-ci n'avait énergiquement refusé ; c'est son prieur Geoffroy de la Roche qui fut désigné. Le roi fit des difficultés pour l'investir : dans cette lettre, Bernard s'efforce de les surmonter.

ô roi. C'est qu'en effet il est redoutable même aux rois de la terre ; pour vous, ô roi, ce serait chose épouvantable que de tomber entre les mains du Dieu vivant. Avec quel chagrin nous avons entendu parler de choses contraires à vos principes si droits ! Elle n'en serait que plus grande, la peine de l'Eglise, si, après avoir goûté tant de joies comme elle l'a fait jusqu'à présent en s'appuyant sur l'espoir si agréable de trouver en votre caractère son propre bouclier, elle était privée de cet appui, ce qu'à Dieu ne plaise ! Que la divine clémence détourne de votre cœur, de votre pensée, d'ajouter à notre douleur, d'accumuler tristesse sur tristesse ! Qui me donnera de mourir, plutôt que de voir un roi de si bon renom, d'espérance meilleure encore, s'efforcer de s'opposer aux desseins de Dieu, allumer contre soi la colère du Souverain Juge, arroser les pieds du Père des orphelins des larmes des affligés, troubler le Ciel par les clameurs des pauvres, les prières des saints, les justes plaintes de cette très chère Epouse du Christ qui est l'Eglise du Dieu vivant ? Oh, que non, que non ! Nous espérons bien autre chose, nous attendons bien mieux. Dieu n'attristera pas son Eglise par celui, à l'occasion de celui en qui et par qui il l'a réjouie si abondamment. Il lui conservera dans sa bonté celui qu'il a daigné lui donner comme appui. Si vos pensées s'égarèrent, il vous le ferait remarquer, il apprendrait la sagesse à votre cœur. C'est ce que nous souhaitons, ce que nous demandons nuit et jour en nos prières.

Epître 170.

5. — AU ROI LOUIS LE JEUNE

Dieu sait quelle affection j'ai eue pour vous depuis que je vous connais ; il sait combien j'ai cherché votre honneur ; vous n'ignorez pas vous-même avec quelle peine, quelle sollicitude j'ai essayé, toute l'année dernière, d'accord avec vos fidèles, de vous procurer la paix. Mais

je crains bien que nous n'ayons travaillé en vain. Il est manifeste en effet que vous vous êtes promptement et avec beaucoup de légèreté désisté du bon, du sage conseil que vous aviez reçu, et, à ce que j'entends, je ne sais sous quelle inspiration diabolique, vous vous hâtez de retomber dans ces mêmes fautes que vous déploriez à si bon droit il n'y a pas longtemps. De qui voudriez-vous en effet que procède, si ce n'est du diable, le dessein que vous poursuivez, ajoutant incendies à incendies, homicides à homicides, de façon à ce que retentissent aux oreilles du Père des orphelins, du Juge des veuves, la clameur des pauvres, les gémissements des prisonniers, le sang des gens massacrés (1) ? Certes, ce sont là hosties qui plaisent singulièrement à l'antique ennemi, à celui qui fut homicide dès le commencement... Vous ne voulez pas entendre parler de paix, vous ne tenez pas vos engagements, vous ne vous rendez pas aux conseils de la sagesse ; j'ignore par quel jugement de Dieu vous détournez toutes choses à mal, vous changez l'honneur en honte, la honte en honneur ; vous craignez sans raison, vous faites fi des justes motifs de crainte ; et, tout comme on lit que Joab le reprocha au glorieux roi David, vous aimez vos ennemis et vous haïssez ceux qui veulent vous aimer. En effet, ce n'est pas votre honneur, mais bien leur propre avantage qu'ils poursuivent, ceux qui vous incitent à redoubler de malice contre quelqu'un qui ne mérite pas d'être ainsi traité : je dirais même que ce n'est pas tant leur propre avantage que la volonté du démon qu'ils poursuivent, ces ennemis de votre couronne, ces perturbateurs manifestes du royaume, lorsque, impuissants par eux-mêmes à satisfaire leur fureur, ils veulent se servir pour cela de votre puissance royale.

(1) Il s'agit du conflit qui opposa de 1140 à 1144 le roi Louis VII au comte Thibaut de Champagne. L'intervention des armées royales fut marquée de grandes dévastations dans la région de Châlons-sur-Marne ; en particulier, la ville de Vitry fut incendiée.

Eh bien ! faites ce que vous voudrez de votre royaume, de votre âme, de votre couronne. Nous, enfants de l'Eglise, nous ne pouvons absolument pas dissimuler les injures faites à notre Mère, le mépris qu'on a pour elle, l'oppression qu'on lui fait subir, tout ce qu'elle a enduré misérablement par le passé, ce que nous lui voyons supporter actuellement et ce que nous prévoyons qu'elle aura encore à souffrir. Certes, nous nous lèverons et nous combattrons, s'il le faut, pour notre mère, jusqu'à la mort ; non pas avec le bouclier et le glaive, mais par la prière et les gémissements devant Dieu. Quant à moi, lorsque je me souviens que, en plus des prières que chaque jour j'ai faites à Dieu comme il m'en est témoin, implorant pour vous la paix, votre salut, suppliant pour votre royaume, lorsque je me souviens, dis-je, que j'ai soutenu en outre votre cause devant le siège apostolique par mes lettres, mes envoyés, cela presque jusqu'à blesser ma conscience, jusqu'à exciter contre moi, et à bon droit, je l'avoue, l'indignation du Souverain Pontife, j'en arrive, provoqué par ces excès que vous ne cessez de répéter chaque jour, à me repentir, je vous le confesse, de ma naïveté en cela : naïveté qui me portait à être indulgent plus que de raison pour votre jeunesse. Désormais, je ne faillirai point à soutenir la vérité de tout mon petit pouvoir.

Épître 221.

6. — CONSEILS A UN CARDINAL AMI

Parce que notre zèle pour vous est selon Dieu, nous ne nous contentons pas de le prier pour vous ; nous vous prions vous-même de veiller soigneusement à la manière dont vous devez vous comporter dans la maison du Seigneur et accomplir les devoirs de votre ministère. Dieu sait que je vous parle de la sorte, non en esprit de présomption, mais en esprit de charité : il y aura un jugement sévère pour ceux qui sont en charge et qui n'auront

pas fait effort pour bien s'en acquitter. Par contre, celui qui aura exercé un ministère fructueux aura mérité une récompense proportionnée.

Vous donc, maître très cher, très affectionné, je vous en prie, éloignez-vous de plus en plus de ce qui est mauvais pour faire ce qui est bon. Qu'on ne puisse vous accuser de chercher vos intérêts dans l'héritage du Christ. Rappelez-vous plutôt constamment la parole de l'Apôtre : « Nous n'avons rien apporté en venant en ce monde, nous n'emporterons certainement rien en le quittant. »

C'est pourquoi, sauvez votre âme qui est immortelle, ô mon très cher, et ne souffrez pas que sorte ou soit arrachée de votre cœur attentif cette parole du Seigneur dans l'Évangile : « Que servira à l'homme d'acquérir l'univers, s'il se perd lui-même et se damne? » Misérables certes, misérables ceux qui, ayant passé leur vie dans les richesses, tombent tout à coup en enfer. En mourant, ils n'emporteront rien ; leur splendeur ne les suivra pas, car ce n'est qu'une fumée qui ne dure qu'un instant. Songez à cela, mon très cher ; méditez-le sans cesse, écrivez-le dans votre cœur, qu'il ne sorte point de votre mémoire.

Épître 368.

7. — AU COMTE DE CHAMPAGNE

Vous savez que je vous aime ; combien je le fais, Dieu le sait mieux que vous. Je ne doute pas que vous m'aimiez, vous aussi ; mais c'est à cause de Dieu. Aussi bien, si j'offensais Dieu, vous ne pourriez plus m'aimer. Dieu n'étant plus en cause, que suis-je, en effet, pour qu'un si grand prince ait égard à un être si petit, s'il ne voyait Dieu en moi ? Donc, il n'est aucunement à propos, même pour vous, que j'offense Dieu. Or, il est hors de conteste que je le ferais en me prêtant à ce que vous demandez. Je n'ignore pas en effet que les honneurs et les dignités ecclésiastiques doivent être réservées à ceux qui veulent et peuvent les

administrer dignement, selon Dieu. Les obtenir pour un enfant comme votre fils par mes prières ou les vôtres ne serait ni juste pour vous ni sûr pour moi. En effet, personne, fût-il adulte, ne peut en posséder plusieurs en des églises différentes, si ce n'est par manière de dispense, pour une grande nécessité de l'Eglise ou une pareille utilité des personnes.

C'est pourquoi, si ce que je vous dis vous paraît trop sévère, s'il vous plaît de réaliser malgré tout vos desseins, ne comptez pas sur moi pour cela : vous pourrez d'ailleurs, si je ne me trompe, le faire assez facilement par vous-même et d'autres de vos amis. De la sorte, vous, vous aurez atteint votre but, et moi, je n'aurai pas commis de faute. Certes, je souhaite à notre petit Guillaume toutes sortes de félicités, mais, avant tout, qu'il soit agréable à Dieu. Aussi je me refuse à ce qu'on lui procure quoi que ce soit contre l'ordre divin, afin de ne pas le priver de Dieu. Que si quelqu'un consent à le lui procurer, je ne le ferai pas pour mon compte, afin de ne pas perdre Dieu moi-même. Par contre, dès lors qu'il s'agira de quelque chose qui soit conforme à l'ordre divin, je montrerai que je suis un ami, et je ferai, au besoin, tout ce qui dépendra de moi. Je n'ai pas besoin d'un plus grand effort pour faire agréer à quelqu'un qui aime la justice ce qui est selon la justice. Excusez-moi auprès de la comtesse, en lui rapportant ce que je viens de vous écrire. Adieu.

Epttre 271.

8. — A LA COMTESSE DE BLOIS
DONT LE FILS SE CONDUIT MAL

Nous avons gémi en apprenant que votre fils vous avait manqué, déplorant à la fois et les excès du fils et l'injure faite à la mère, tout en admettant ce qu'il y a d'excusable en ce fils adolescent. L'âge, en effet, porté aux excès,

explique ces fautes de jeunesse. Ignorez-vous que les sens de l'homme, que ses pensées sont inclinées vers le mal dès son adolescence ? J'ai confiance qu'il s'améliorera en considération des mérites, des aumônes de son père. Aussi faut-il insister et insister encore, par la prière, par les vœux auprès de Dieu, en sa faveur. Encore que parfois il ne se soit pas montré aussi filial qu'il l'aurait dû, vous, sa mère, vous ne devez pas pour autant, vous ne pouvez pas lui retirer cette affection maternelle que dictent vos entrailles. Est-ce qu'une mère peut oublier le fils de son sein ?

Prions, pleurons devant Dieu, afin que le Seigneur, dans sa bonté, rende, comme nous l'espérons, imitateur des qualités paternelles un jeune homme si bien doué. Il faut le traiter en esprit de douceur, lui faire des gracieusetés : on l'amènera plus aisément au bien de cette façon que si on l'exaspérait par des reproches, des emportements. Votre cœur et le nôtre, j'en ai la confiance, sera ainsi promptement réjoui de son heureux changement. Est-ce que ce n'est pas de toute mon âme que je souhaite de le voir meilleur qu'il n'est ? Plaise à Dieu que je le trouve envers tout le monde tel qu'il a été envers moi. En effet, ai-je jamais souhaité quelque chose en notre faveur qu'il ne l'ait accompli ? Que le Seigneur l'en récompense ! Du reste, comme vous l'avez demandé souvent, je l'ai averti fréquemment quand il y avait lieu, et je l'avertirai encore.

Épître 300.

9. — A PIERRE LE VÉNÉRABLE, SON AMI

Que faites-vous, brave homme ? Vous louez un pécheur, vous béatifiez un misérable ! Il ne vous reste plus qu'à prier pour que je ne m'y méprenne point : et j'en ferais certes, si, prenant plaisir à vos louanges, j'en arrivais à

ne plus me rappeler ce que je suis. C'est presque ce qui m'est advenu en lisant la lettre de Votre Béatitude, où vous procédiez à ma propre béatification. Que je serais bienheureux, certes, si les paroles suffisaient pour cela ! Je dirai cependant que je suis bienheureux, non parce que vous me louez, mais parce que je jouis de votre amitié. Je suis bienheureux du fait que vous m'aimez et que je vous aime.

Cependant, il me semble que je ne dois pas, comme on dit, avaler à pleine bouche cette gorgée, quelque agréable qu'elle soit. Vous vous en étonnez ? Le fait est que je ne vois pas ce qui peut, en moi, faire que je sois tant aimé, et surtout par un si grand personnage. Or, je n'ignore pas que vouloir être aimé plus que de juste est contre la justice. Qui me donnera d'imiter tout autant que je l'admire, votre insigne humilité ? Qui me donnera de jouir de votre sainte présence si désirée, je ne dirai pas : constamment, mais au moins une fois l'an ? Je crois que je n'en reviendrais pas sans profit. En effet, ce ne serait pas en vain que je verrais pareil exemple de vertu, pareil complexe de discipline, pareil miroir de sainteté ; et, ce que j'avoue que je n'ai pas encore appris du Christ, en vous voyant, je verrais ce que c'est qu'être doux et humble de cœur. Mais si je continue à faire pour vous ce que je me plains que vous ayez fait pour moi, alors même que je dirais la vérité, je manquerais à cette loi de vérité qui dit : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. »

Epttre 265.

10. — A UN AMI, PIERRE LE VÉNÉRABLE

Est-il permis de plaisanter de la sorte ? Certes, vous le faites d'une façon convenable, amicale, pourvu toutefois que, ce faisant, vous ne prétendiez que plaisanter sans

vous moquer. Ne soyez pas surpris de ce que je dis. C'est votre empressement si subit, si inopiné, qui me pousse à vous soupçonner. Il n'y a pas si longtemps, j'écrivis à Votre Grandeur : aucune réponse. Peu auparavant, de Rome, je vous avais encore écrit, sans recevoir en réponse fût-ce un iota. Et voilà que maintenant vous êtes étonné que, à votre retour d'Espagne, je ne vous aie pas encore imposé mes bagatelles ! Si c'est une faute de n'avoir pas écrit malgré tout, n'avoir pas voulu répondre, avoir dédaigné de répondre sera-t-il pleinement excusable ? Vous voulez savoir en quoi la justice est de mon côté : je vous le dirais, si je ne préférerais aller au-devant de vos bonnes grâces, plutôt que de retarder leur retour en voulant m'excuser inutilement ou en vous accusant. Je n'ai dit tout ceci que pour ne rien retenir en mon esprit qui ne fût manifesté par mes paroles : la véritable amitié s'y opposerait. D'ailleurs, comme la charité croît tout, je ne veux plus tolérer aucun soupçon. Je me réjouis de ce que vous avez été ardent à vous souvenir de notre vieille amitié, à rappeler un ami, fût-il mécontent. Et c'est très volontiers que je réponds à votre appel, heureux d'être ainsi rappelé, ayant totalement oublié les affronts. Me voici donc, voici celui qui fut et qui reste le serviteur de Votre Sainteté. Je vous remercie de ce que, en me rendant votre intimité, comme vous daignez me l'écrire, vous me placez à l'endroit le meilleur. Certes, si j'avais été refroidi, comme vous me le reprochez, il n'y a aucun doute que je serais promptement réchauffé au contact des entrailles de votre charité.

Quant à ce qu'il vous a plu de m'écrire, je l'ai reçu avec empressement, je l'ai lu avidement, je le relis volontiers et c'est toujours avec plaisir. Votre badinage m'amuse, j'en conviens : il est tout à la fois agréable par sa bonne grâce, sans préjudice pour la gravité. Je ne sais comment vous réussissez si bien à combiner la plaisanterie avec le sérieux dans ce que vous dites, que le plai-

sant ne compromette point la gravité et que le sérieux ne nuise pas à l'amusement.

Il convient que vous sachiez quelque peu ce qu'il en est de nos affaires. On a décrété que je ne sortirais plus du monastère, si ce n'est une fois l'an pour le Chapitre des Abbés, à Cîteaux. Aidé par vos prières, consolé par vos bénédictions, j'attends donc ici qu'arrive mon départ après le peu de jours qui me restent à combattre. Que Dieu me soit favorable, qu'il n'éloigne pas de moi vos oraisons et sa miséricorde. Dépourvu de forces comme je le suis, j'ai certes une excuse légitime pour ne plus courir comme je le faisais : je resterai donc ici et je garderai le silence, dans l'espoir d'expérimenter ce que le saint Prophète proclame de la plénitude de sa suavité intime : « Il fait bon attendre le Seigneur dans le silence. » Mais, pour que vous n'ayez pas l'air de vous être moqué de moi, j'espère que vous n'oserez plus me reprocher mon silence, le taxer de sommeil. Je crois qu'il est plus convenable, plus à propos de l'appeler, avec Isaïe, le souci de la justice. N'avez-vous pas lu à son sujet ce que dit le même prophète : « Votre force sera dans le silence et dans l'espérance ? »

Épître 228.

11. — A UN AMI, PIERRE LE VÉNÉRABLE

Plût au Ciel que, de même que je vous envoie cette lettre, je puisse vous envoyer mon âme ! Vous y liriez alors, sans aucun doute, ce que Dieu a mis dans mon cœur de tendresse pour vous, ce qu'il en a incrusté jusqu'au plus profond de moi-même. Voyons : vais-je recommencer à me faire valoir près de vous ? Non. C'est un fait que mon âme est comme collée à la vôtre : une charité égale a rendu semblables les cœurs de deux hommes bien différents. Quoi de commun en effet entre votre grandeur et ma petitesse, si votre affection n'avait abaissé votre

dignité ? Il en est résulté un tel alliage de ma bassesse et de votre grandeur, que je ne puis être petit sans que vous le soyez, et que vous ne pouvez être grand sans que je le sois avec vous. Je vous dis ceci, car Nicolas m'a fortement ému en m'affirmant qu'il avait vu dans une lettre que je vous envoyais des paroles amères. Oh ! croyez en mon amitié ; mon cœur n'a pu concevoir ni ma bouche proférer quoi que ce soit qui fut de nature à vous peiner. C'est l'accablement des affaires qui a pu en être l'occasion. Il arrive en effet que les secrétaires ne saisissent pas ce que je veux dire, ou bien ils mettent trop d'aigreur dans l'expression, et je ne puis pas toujours contrôler ce que j'ai donné ordre d'écrire.

Epttre 387.

12. — A SON ONCLE, ANDRÉ LE TEMPLIER

Vous avez raison de vous comparer à une fourmi. Que sommes-nous, en effet, sinon des fourmis, tous tant que nous sommes qui habitons sur la terre et nous y fatiguons à des choses inutiles et vaines ? Quel fruit l'homme tire-t-il de tout le travail qu'il accomplit sous le soleil ? Ele-
vons-nous donc par delà le soleil ; que notre vie soit dans le ciel. Gagnons déjà par l'esprit le lieu où notre corps suivra lui-même un jour. C'est là, mon André, c'est là que sont les fruits de votre travail, c'est là qu'est votre récompense. Vous combattez sous le soleil, mais pour celui qui siège au-dessus du soleil. Nous combattons ici-bas, mais c'est de là-haut que nous attendons la récompense. Le salaire de notre lutte n'est pas sur cette terre : il n'est pas ici-bas, il en est bien éloigné et sa valeur est bien au-dessus de son étendue. Sous le soleil, c'est la disette ; au ciel, c'est l'abondance : là, on nous rendra une bonne mesure, une mesure pleine, pressée, surabondante.

Vous souhaitez me voir, et vous m'écrivez que, pour

réaliser ce désir, vous attendez mon bon plaisir : en effet, vous me dites que vous attendez que je vous manifeste ma volonté à ce sujet. Que vous dirai-je ? Je désire que vous veniez, et je redoute votre venue. Je balance, pressé entre vouloir et ne pas vouloir, ne sachant quel parti prendre. D'un côté, il y aurait la satisfaction de votre désir et du mien propre ; mais, d'autre part, dois-je me rendre à ce que rapporte de vous la renommée, quand elle affirme, à votre honneur, que vous êtes si nécessaire au pays où vous êtes qu'il ressentirait un grand dommage de votre absence ? En définitive, sans oser vous le demander, je souhaite cependant beaucoup de vous voir avant de mourir. Vous êtes mieux placé que moi pour juger et savoir si vous pouvez venir sans scandale, sans inconvénient pour le pays. Il se pourrait d'ailleurs que votre venue ne soit pas tout à fait inutile, car, peut-être, avec la faveur de Dieu, il ne manquerait pas de gens qui vous accompagneraient à votre retour pour secourir l'Eglise de Dieu, étant donné que vous êtes et connu et chéri de tous... J'ajoute un seul mot : si vous vous décidez à venir, ne tardez pas, de crainte que, venant, vous ne me trouviez plus. Je m'affaiblis, en effet, et je crois que je ne serai plus longtemps sur cette terre. Qui me donnera, s'il plaît à Dieu, d'être réjoui, ne fût-ce qu'un tant soit peu, par votre présence aimable et douce, avant que je m'en aille !...

Epttre 288.

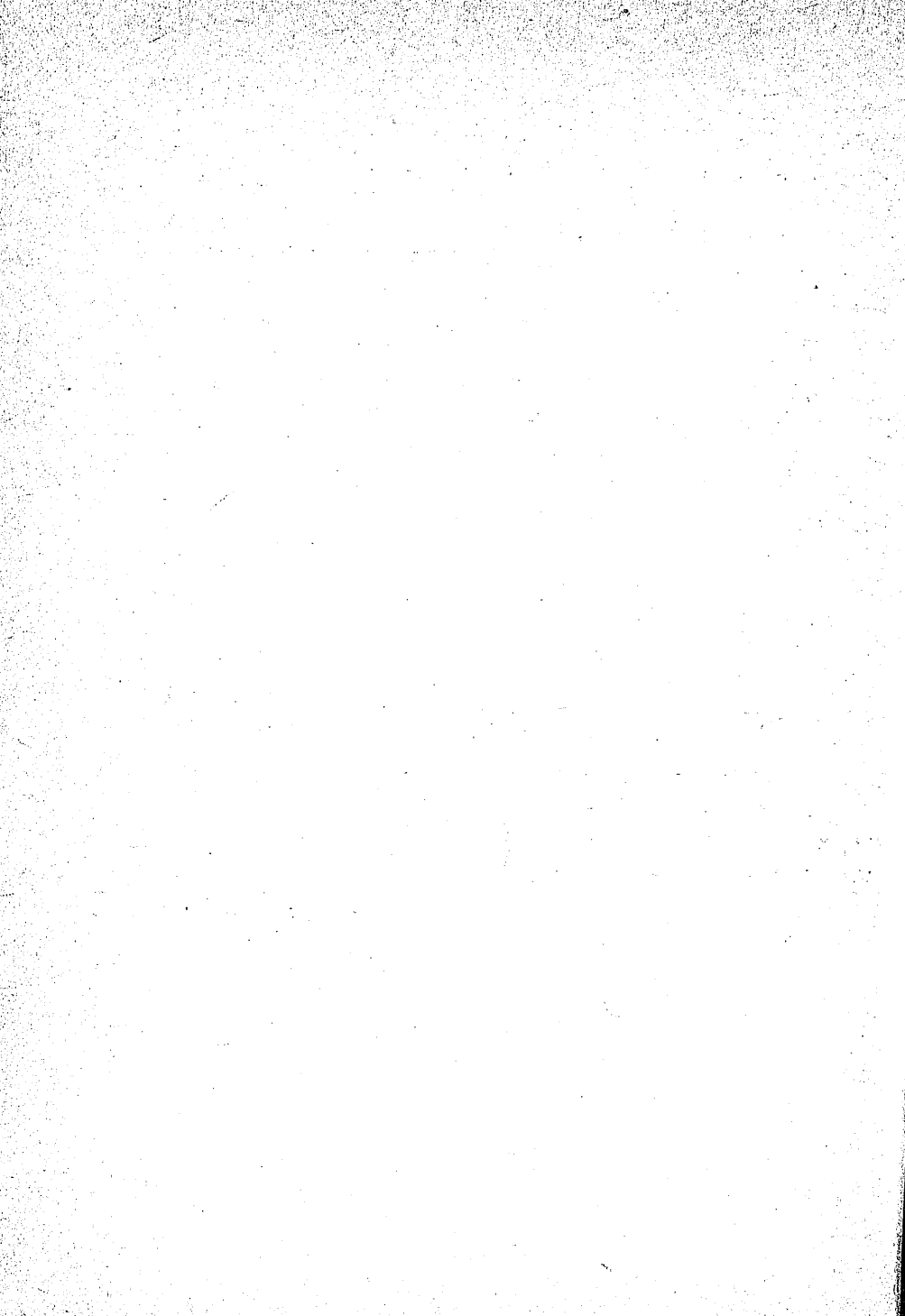


TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION HISTORIQUE

I. —	L'homme et son message	7
II. —	La vocation	13
III. —	Clairvaux et l'ordre cistercien	21
IV. —	L'homme et le mystique	37
V. —	La conscience de son siècle	53
VI. —	L'homme d'action	75
VII. —	Le message du saint	91

PREMIERE PARTIE

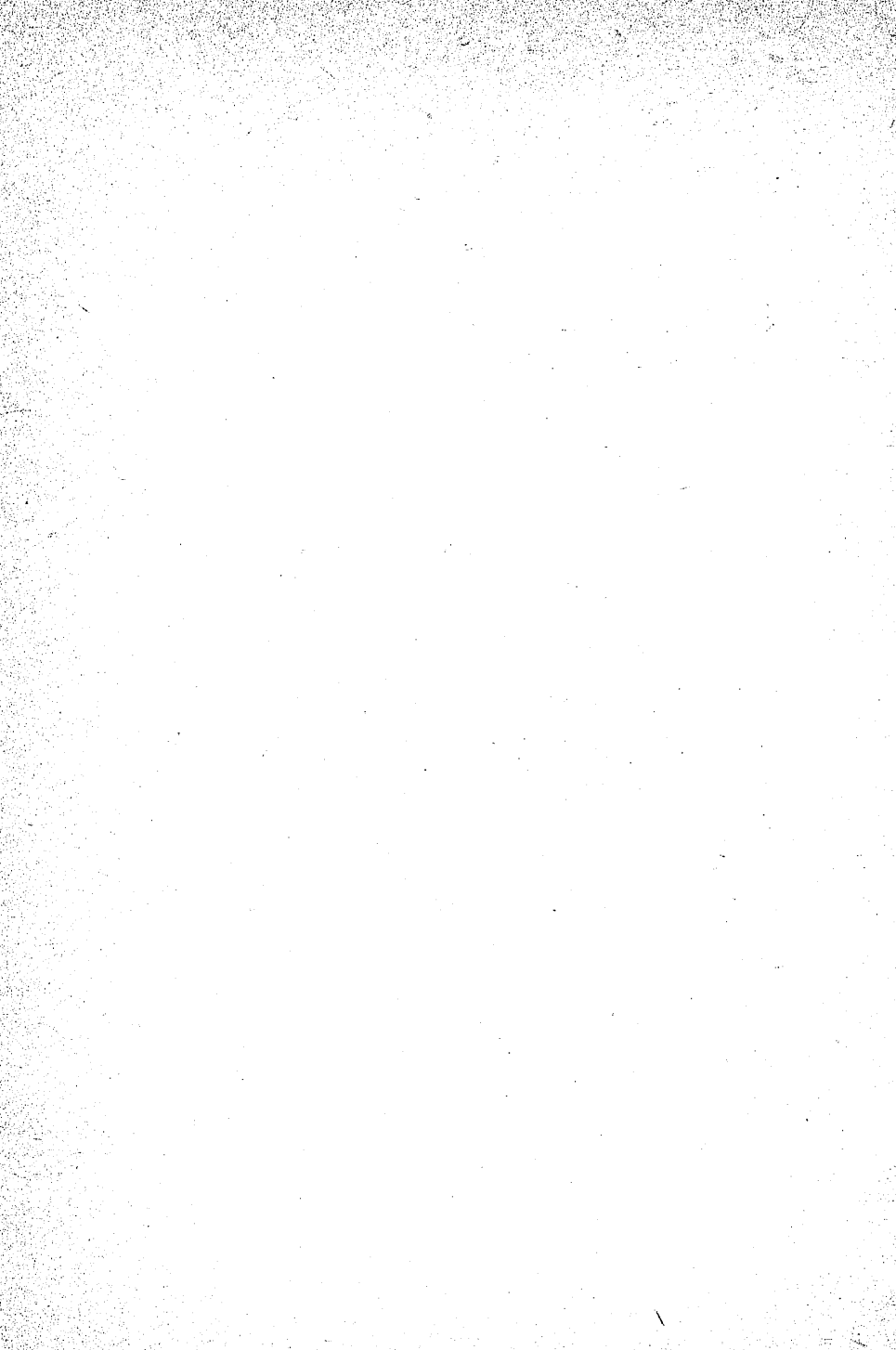
SAINT BERNARD, MAITRE DE VIE SPIRITUELLE

I. —	Le sens de la vie	103
II. —	Les tentations assaillent l'homme	115
III. —	Se « convertir » et vivre en Dieu	125
IV. —	Vertus en Dieu	135
V. —	Prier et contempler, c'est agir en Dieu	149
VI. —	Jésus et Marie	157
VII. —	Dieu, suprême amour	167

DEUXIEME PARTIE

L'HOMME ET SON ACTION

I. —	Un chef	181
II. —	Parler au nom de Dieu	187
III. —	Le Pape et les Papes	195
IV. —	La conscience de son siècle : l'arbitre politique	205



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE SCEAUX
LE 15 MARS 1947.

D. I. : 1-1947
Edit. : N° 129
C. O. L. 31.3029.

Imprimé en France.

COLLECTION LES PLUS BEAUX ÉCRITS

R. P. PIE REGAMEY LES PLUS BEAUX TEXTES SUR LA VIERGE MARIE.	220 fr.
PIERRE DU COLOMBIER LES PLUS BEAUX ÉCRITS DES GRANDS ARTISTES.	220 fr.
BERNARD CHAMPIGNEULLE LES PLUS BEAUX ÉCRITS DES GRANDS MUSICIENS.	280 fr.
DOM BERNARDET LES PLUS BEAUX TEXTES DE LA LITURGIE ROMAINE. (Préface de PAUL CLAUDEL).	220 fr.
MOHAMED EL KHOLTI, LEOPOLD SENGHOR, RAKOTO RATSIMAMANGA, EDOUARD RALAJMIHIATRA, PIERRE DO DINH LES PLUS BEAUX ÉCRITS DE L'UNION FRANÇAISE.	395 fr.
DOM ALEXIS PRESSE LES PLUS BEAUX ÉCRITS DE SAINT BERNARD. (Préface de DANIEL-ROPS).	225 fr.

COLLECTION ART, HISTOIRE, PHILOSOPHIE

ANDRÉ MÉNABREA SAINT VINCENT DE PAUL, LE MAÎTRE DES HOMMES D'ÉTAT. (Couronné par l'Académie Française).	150 fr.
JOHN CHARPENTIER L'ORDRE DES TEMPLIERS. (Couronné par l'Académie Française).	150 fr.
RAOUL STÉPHAN L'ÉPOPEE HUGUENOTE. (Couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques). ...	210 fr.
PIERRE LEPROHON SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.	195 fr.
HENRI DE MONTFORT LE DRAME DE LA POLOGNE (Couronné par l'Académie Française et par l'Académie des Sciences Morales et Politiques).	240 fr.
EMILE DERMENGHEM JOSEPH DE MAISTRE, MYSTIQUE.	220 fr.
ROBERT D'HARCOURT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EMMANUEL DE MARTONNE EDOUARD PAYEN DE L'INSTITUT DE L'INSTITUT	
HENRI DE MONTFORT - GABRIEL PERREUX - MARCEL REINHARD ANDRÉ TOLÉDANO FRONTIÈRE POLONO-ALLEMANDE.	230 fr.
HENRI DE MONTFORT LA PRUSSE AU TEMPS DES PRUSSIENS.	120 fr.
LOUIS LALLEMENT LA VOCATION DE L'OCCIDENT.	295 fr.
RAYMOND CHRISTOFLOUR GRIGNION DE MONTFORT.	290 fr.

A Paraître :

FRED BERENCE LEONARD DE VINCI, Ouvrier de l'Intelligence	395 fr.
MAURICE BOUCHER MICHEL-ANGE, ou la Volonté de Puissance	590 fr.
MARCEL BRION LE SENTIMENT NATIONAL EN ALLEMAGNE. SAVONAROLE.	
LUCIEN DUPLESSY LA MACHINE OU L'HOMME.	

UNIVERSITY OF CHICAGO



24 628 753

HL-341

1572637

BX

890

.B478

Bernard de clairvaux

Les plus beaux écrits
de Saint Bernard.

MAY 12 1949

Bindery cat.

AUG 26 1949

MAR 24 1955

Cat. Dept. 1 1955

FEB 13 '62

R. Gorell

FEB 13 '62

SEP 20 1963

R. Clement

NOV 23 1963

B. Morgan

NOV 23 1963

R. Polanski

5528 S. Hyde park blvd.

BX 890

.B478

1572637

SWIFT HALL LIBRARY